

RELIURE
LIBRAIRIE
PAPETERIE
ALBERT
5, RUE
GREGOIRE
DE TOURS
CLERMONT
FERRAND



RELI
LIBRAIRIE
PAPETERIE
ALV
CLÉ
FR

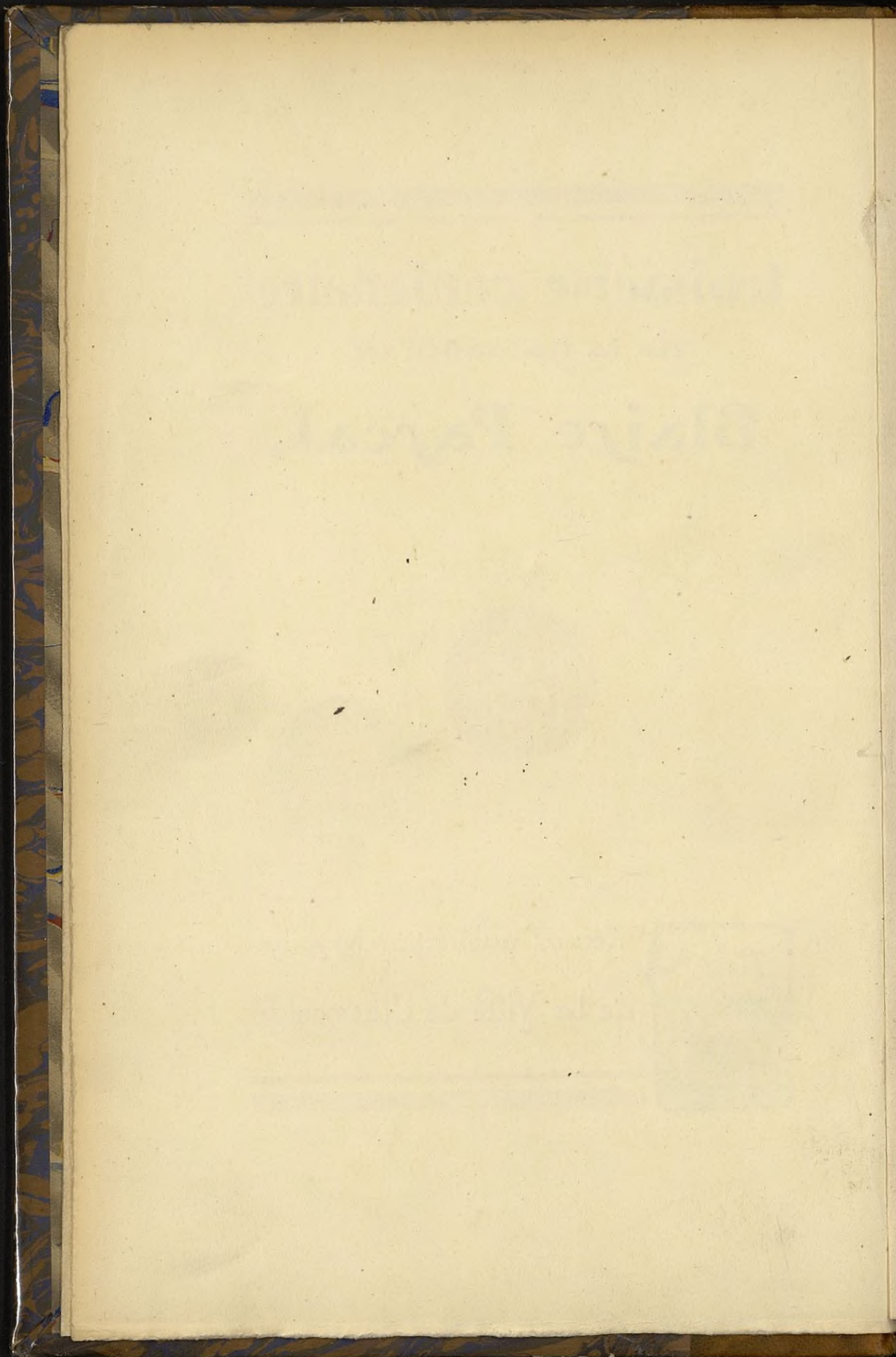


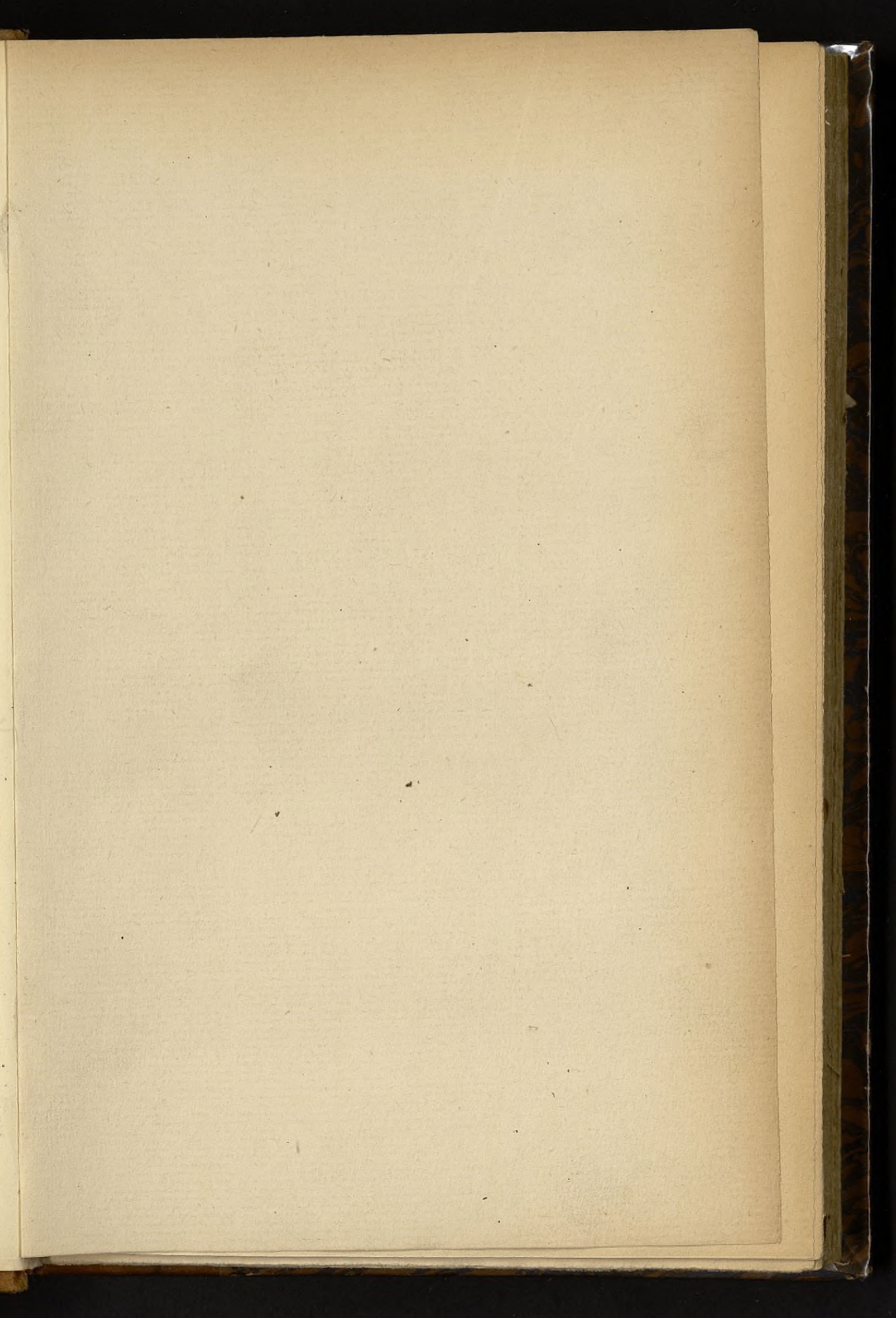
A-34544

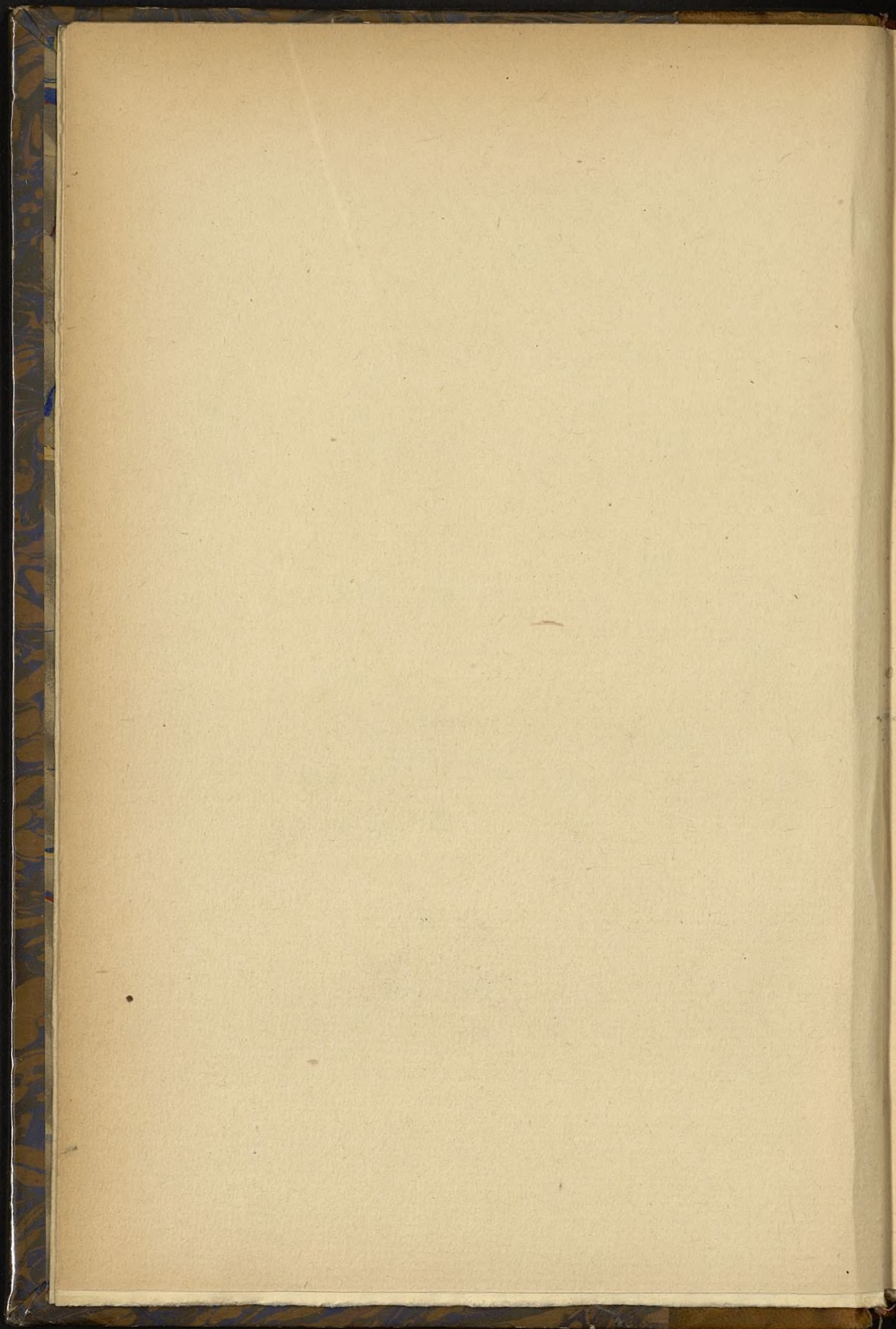
troisième centenaire
de la naissance de
Blaise Pascal.



Recueil publié par les soins
de la Ville de Clermont f^d.







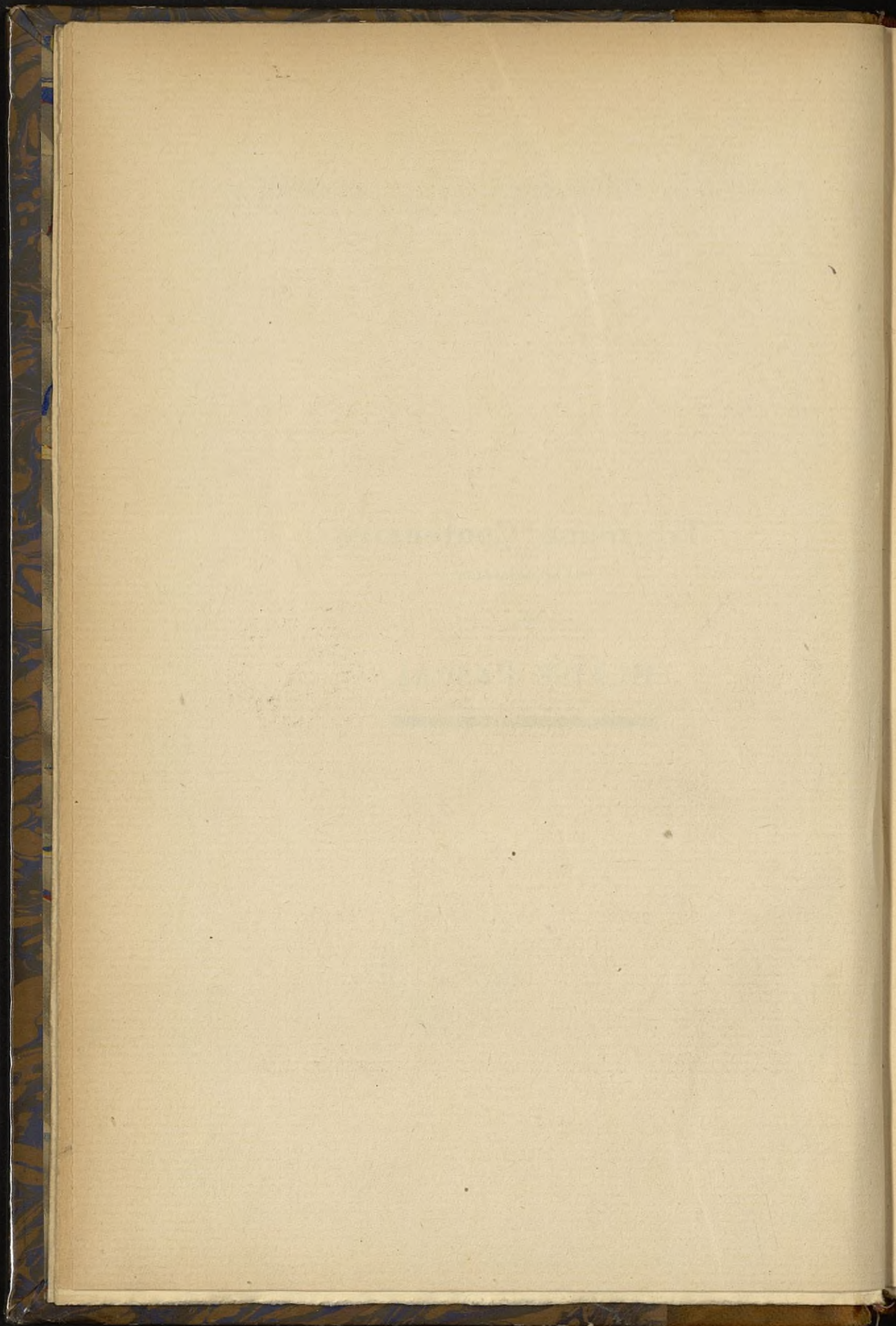
Troisième Centenaire

— de la naissance —

de

BLAISE PASCAL



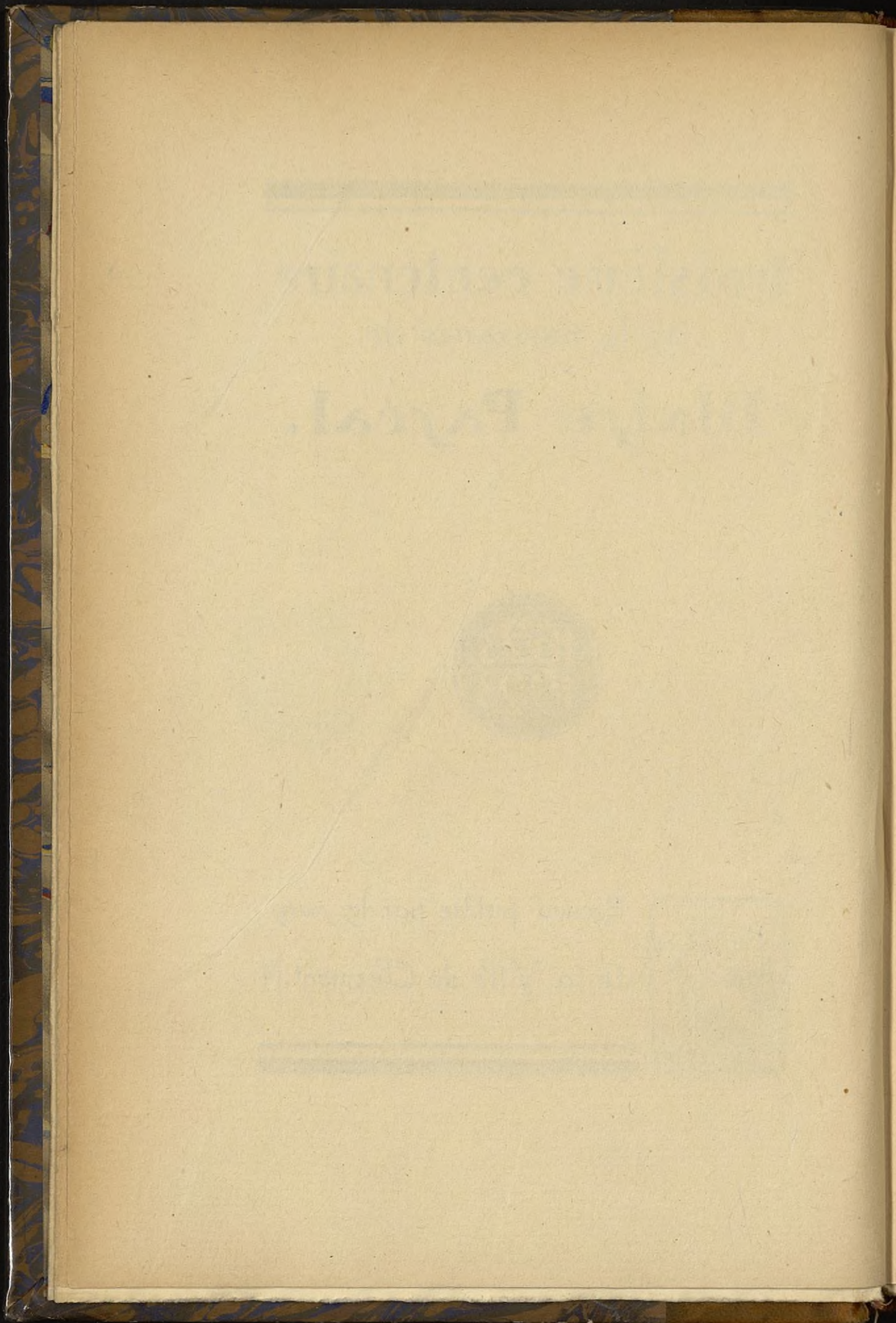


A- 34544

troisième centenaire
de la naissance de
Blaise Pascal.



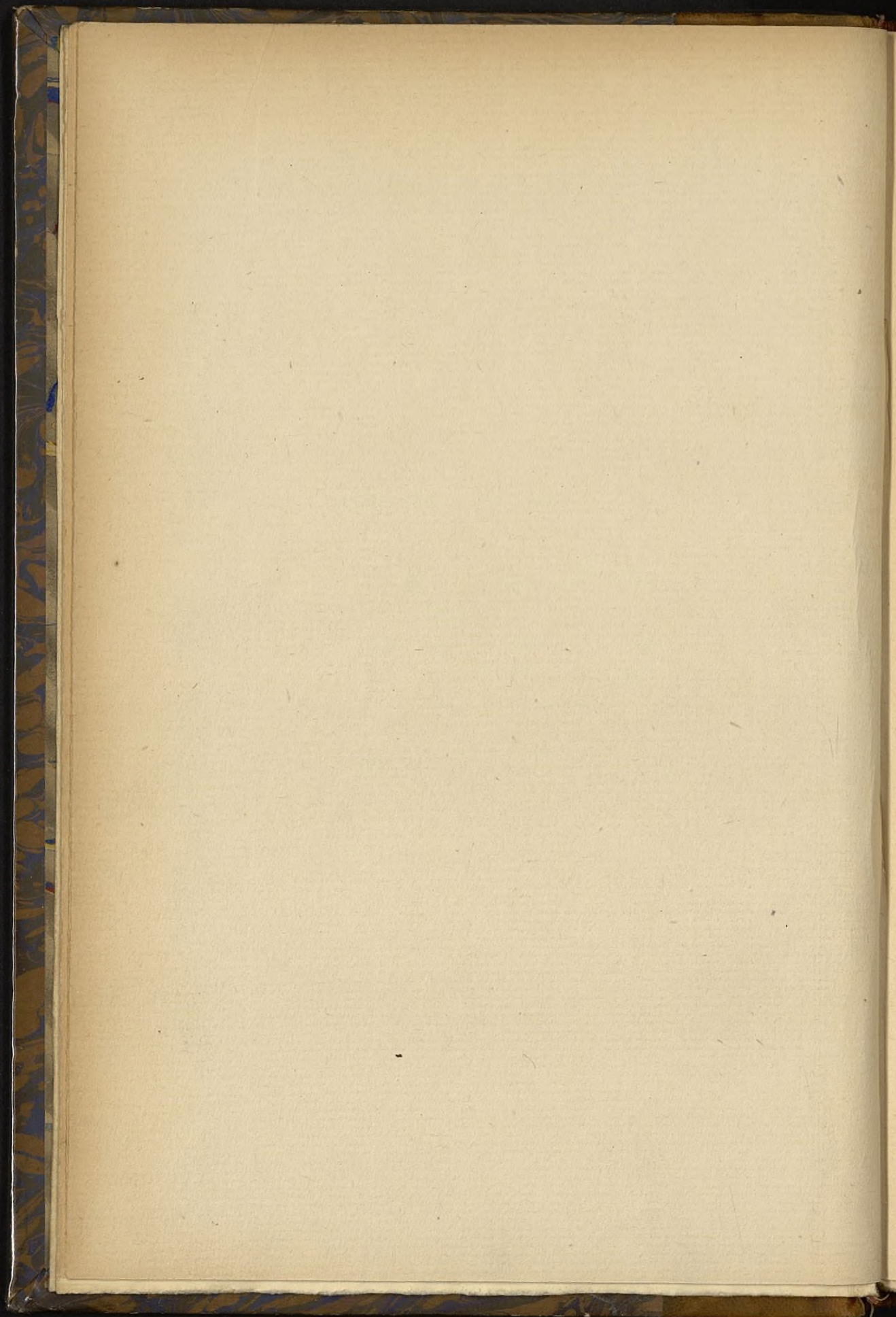
Recueil publié par les soins
de la Ville de Clermont ^{fd}.



◇

*Par les soins de la ville de Clermont-Ferrand,
où naquit Blaise Pascal, le 19 Juin 1623,
il a été tiré, de ce recueil,
neuf cents exemplaires sur papier bouffant,
et cent exemplaires sur papier vergé gothique,
numérotés de 1 à 100.*

◇



7 Juillet 1923

Inauguration
de la Salle des Séances du Conseil Général
du Puy-de-Dôme

par M. Alexandre MILLERAND, Président de la République.



Visite au siège de la XVII^e Région Economique
et à la Foire-Exposition.



Réception, à l'Hôtel de Ville, de M. le Président
de la République.



8 Juillet 1923

Commémoration, au sommet du Puy de Dôme,
des expériences de Blaise Pascal.



Commémoration du 3^e Centenaire de Blaise Pascal
au square Blaise-Pascal, à Clermont-Ferrand.

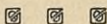


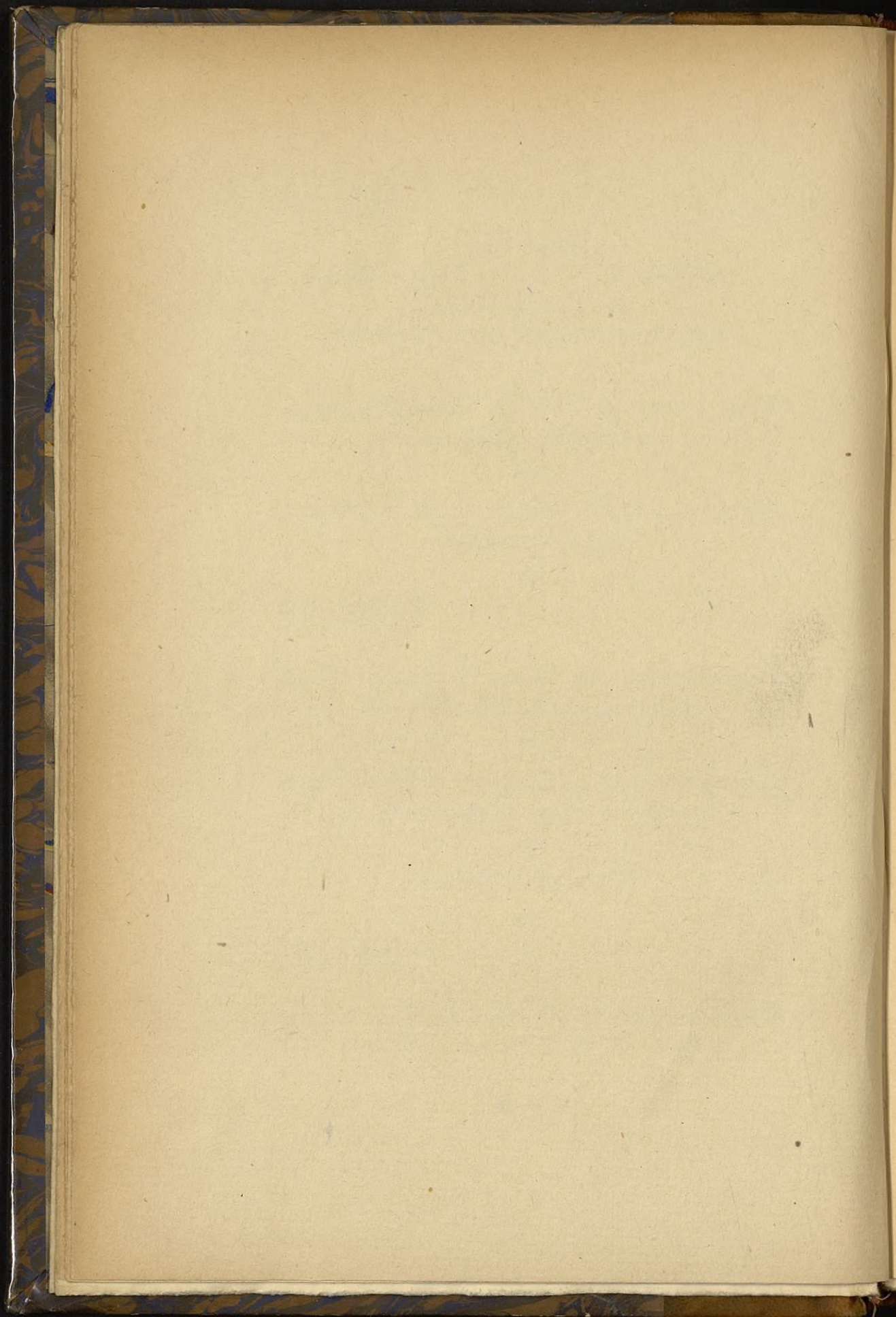
Cérémonies religieuses.



9 Juillet 1923

Séance solennelle de l'Académie des Sciences, Arts
et Belles-Lettres de Clermont-Ferrand.





7 Juillet 1923.

INAUGURATION
DE LA
SALLE DES SEANCES DU CONSEIL GENERAL
DU PUY-DE-DOME

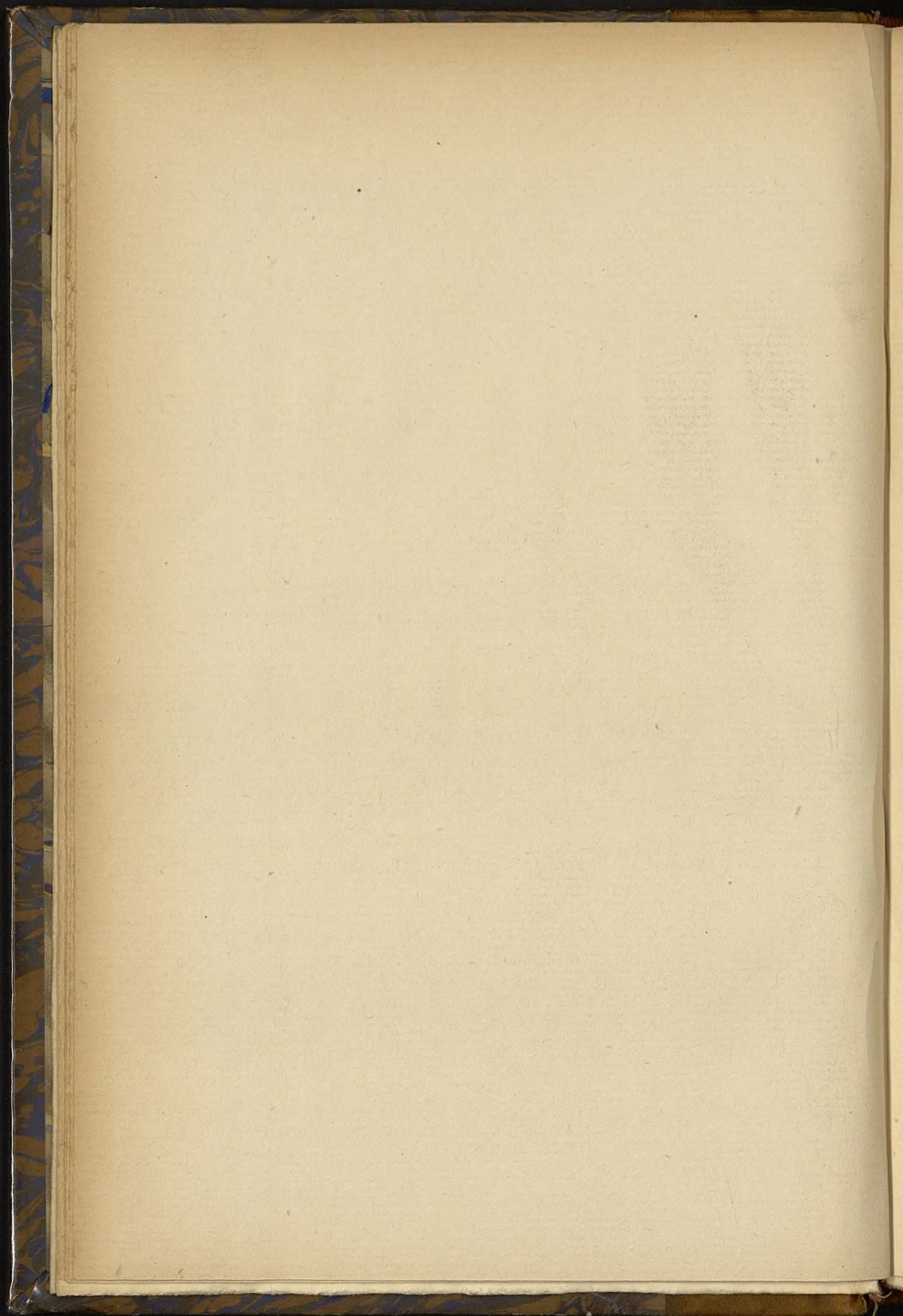
par

M. Alexandre MILLERAND, Président de la République

*Discours de M. Clémentel, Sénateur
Président du Conseil Général*

Discours de M. le Président de la République.





Discours prononcé à Clermont-Ferrand, en la Salle des séances du Conseil Général par M. Clémentel, sénateur du Puy-de-Dôme, président du Conseil Général, lors de la réception de M. le Président de la République, le 7 juillet 1923.

Monsieur le Président,

C'est un très grand honneur pour le Conseil général du Puy-de-Dôme que de siéger dans cette enceinte, sous la haute présidence du chef d'Etat, en présence de MM. les ministres de l'Intérieur, des Finances, de l'Instruction publique, des Travaux publics, du Travail, de l'Hygiène et de la Prévoyance sociales, de MM. les sous-secrétaires d'Etat à l'Aviation et à l'Enseignement technique.

Nous vous exprimons, mes collègues et moi, toute notre gratitude pour l'inappréciable marque de sympathie que vous avez bien voulu nous accorder en conférant un pareil éclat à cette séance que nous considérons comme la plus belle et la plus symbolique des inaugurations pour notre nouvelle Préfecture.

Permettez-moi de lui donner toute sa haute signification en plaçant nos travaux et ceux de nos successeurs sous les auspices de votre belle vie de travail, de désintéressement, de dévouement aux grands intérêts permanents de la démocratie, de la République et de la France.

Votre exemple nous fortifiera dans l'accomplissement de notre tâche quotidienne, comme nous soutient et nous guide l'exemple de ceux qui eurent avant nous la haute mission de veiller à la défense des intérêts de notre beau et grand département.

Pour associer à cette émouvante cérémonie nos prédécesseurs, je vous demande de me permettre d'évoquer le

souvenir de ceux qui, avant moi, occupèrent ce fauteuil, depuis le jour où par l'avènement de la III^e République, notre Assemblée fut enfin émancipée, et devint définitivement maîtresse des destinées de notre Département.

Les Moulin, les Ledru, les Bardoux, les Salneuve, les Guyot-Dessaigne, les Chameralat, tous ceux qui siégèrent auprès d'eux ont droit à notre reconnaissance.

Ils nous ont laissé les traditions de courtoisie, de respect des convictions sincères, d'estime et de sympathie mutuelles qui font l'honneur de cette Assemblée. A ces traditions est venue s'ajouter celle d'écartier de nos débats toutes les questions politiques, et de borner nos travaux à l'étude des problèmes — ils sont assez nombreux et complexes — qui rentrent dans les attributions qui nous ont été données par la Constitution.

Ils nous ont également laissé avec l'exemple de leur ardeur au travail celui de leur dévouement aux grands principes proclamés par la Révolution française, de leur volonté de progrès social, de leur attachement à la France et à la République.

Je voudrais pouvoir à leur éloge et à l'éloge, d'ailleurs, de tous ceux qui siégèrent dans l'Assemblée départementale, depuis l'heure où la France moderne naquit sur les débris du passé, dans la magnifique improvisation révolutionnaire, marquer les étapes qui, dans tous les domaines de l'activité départementale, ont été franchies.

Qu'il me suffise pour montrer par un exemple ce que fut l'œuvre d'un siècle et demi, de rappeler le rapport de Lafayette à l'Assemblée Provinciale de 1787, rapport dans lequel il écrivait : « La province d'Auvergne a été tellement oubliée dans la distribution des routes qu'à l'inspection de la carte des Postes on serait tenté de croire que cette partie du Royaume n'est pas habitée. »

Depuis lors, grâce surtout à l'effort de Guyot-Dessaigne que nos populations nommèrent le père des chemins, notre département a été doté du plus magnifique des réseaux routiers, réseau dont l'importance nous place, au

point de vue du développement de la vicinalité, parmi les premiers départements de France.

Combien d'autres transformations, combien d'autres améliorations furent réalisées, mais aussi, que de progrès restent encore à accomplir. Nous avons le sentiment que ces progrès seront grandement facilités par une modernisation de l'organisation départementale dans le sens d'une plus grande autonomie, et aussi par le développement du régionalisme.

Sachant que votre esprit réalisateur ne condamne pas de pareilles anticipations, je me permets d'ajouter, Monsieur le Président, que si dans ce vaste hôtel de notre nouvelle Préfecture, nous avons réservé à la salle des délibérations une place importante, c'est parce que nous avons voulu qu'au chef-lieu de la XVII^e Région économique, l'une des plus actives de France, la salle des délibérations d'une Assemblée régionale pour l'étude des problèmes interdépartementaux et la préparation des grands travaux, soit toute prête pour l'heure où les pouvoirs publics jugeront devoir instituer cette Assemblée.

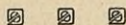
Sans attendre que sonne cette heure, les nécessités économiques nous ont, dès maintenant, conduits à élargir le cadre de notre action.

C'est ainsi que nous poursuivons, en accord avec nos collègues des départements voisins, un vaste projet d'aménagement, par un grand organisme régional, des forces de la 2^e section de la Dordogne, aménagement qui permettra l'accroissement de la force mise à la disposition de notre industrie et l'électrification de nos campagnes, si ardemment désirée par nos laborieuses populations agricoles.

Vous avez bien voulu apposer votre signature au bas du projet de loi concédant l'aménagement de ces forces à la XVII^e Région économique, qu'ont déposé — et nous les en remercions de tout notre cœur — MM. les ministres des Travaux publics et des Finances. Nous vous demandons instamment de bien vouloir vous intéresser à son sort. Le concours de votre autorité sera pour nous le meilleur gage

d'un succès désiré, quelle que soit leur nuance politique, par tous les membres du Parlement appartenant à notre région.

Le Conseil général et le département du Puy-de-Dôme, les départements de l'Allier, du Cantal, de la Corrèze et de la Haute-Loire, vous garderont une profonde reconnaissance pour l'appui décisif que vous voudrez bien leur prêter, j'en suis convaincu, en souvenir de cette séance mémorable, dont les fastes de notre département conserveront précieusement le souvenir et que nous vous demandons de bien vouloir commémorer en apposant votre signature sur ce procès-verbal, à côté de celles des membres du Gouvernement qui nous ont fait le grand honneur d'y assister.



Discours prononcé par M. Alexandre MILLERAND, Président
de la République Française, le 7 juillet 1923, à la séance
solennelle du Conseil Général du Puy-de-Dôme.

Monsieur le Président,

C'est un édifice vraiment admirable pour les délibérations de l'Assemblée départementale que vous présidez, que cette salle que vous m'avez réservé l'honneur et le plaisir d'inaugurer. Elle n'est pas seulement tout à fait adaptée à son but, ce qui est, je crois, la définition juste d'une œuvre d'architecture bien faite, elle constitue en même temps — et vous n'avez pas manqué de le souligner — un symbole.

Les conseils généraux ont été, depuis cinquante ans, pour ce pays, une véritable pépinière où les électeurs ont tour à tour choisi ceux qui, ayant fait leurs preuves en administrant les intérêts du département, s'étaient montrés dignes d'en administrer de plus importants.

Vous avez tout à l'heure, Monsieur le Président, fait à l'honneur de l'Assemblée que vous présidez, une remarque qui, sans doute, ne lui est pas particulière, mais que je n'en tiens pas moins à souligner au passage : c'est que le Conseil général du Puy-de-Dôme s'est donné pour règle d'écarter de ses délibérations toutes les questions qui ne sont pas de son ressort. Ce faisant, je suis bien sûr que, non seulement il a accru son autorité, mais encore qu'il a mieux administré les intérêts qui lui sont confiés.

En effet, l'Assemblée départementale gère des intérêts si multiples, si complexes ! La guerre, par laquelle nous venons de passer a accru dans de telles proportions les difficultés auxquelles les Assemblées départementales ont à faire face, qu'il n'est pas trop de l'attention exclusive de leurs membres à la tâche propre qui leur est confiée, pour la mener à bien.

Vous avez signalé, au cours de votre discours, certaines questions qui vous intéressent particulièrement. Je vous remercie de me les avoir indiquées.

J'estime que c'est un des devoirs du Président de la République qui est — je n'ai jamais compris autrement ma mission — le collaborateur naturel et nécessaire du cabinet, que de tourner son attention vers les grands problèmes économiques et sociaux dont la solution est attendue par le pays. Et lorsque dans une Région comme celle-ci, une question aussi importante pour son avenir que celle que vous avez appuyée est posée, soyez sûr que le Président de la République estime de son devoir de ne pas s'en désintéresser. Permettez-moi d'ajouter qu'après cette séance, ce sera pour moi un plaisir particulier que de collaborer avec les Ministres compétents pour aboutir le plus tôt possible à une solution que, j'en suis certain, les membres du Parlement voudront la plus prochaine possible.

Vous avez — me permettez-vous de dire nous avons — des ambitions, et derrière les Assemblées départementales, nous en apercevons d'autres. Avec une prévoyance que je ne saurais trop louer, avant même que ces Assemblées existassent, vous avez préparé à l'une d'elles un berceau qui en soit digne. J'espère que le jour viendra où les objections très naturelles soulevées à cette extension seront surmontées ; où, grâce à vous, pour une grande part, on aura reconnu que l'association d'un certain nombre de départements entre eux pour la gestion de leurs intérêts communs, non seulement n'est pas dangereuse, mais est utile, pour ne pas dire nécessaire.

C'est l'avenir ; c'est, je l'espère, un avenir prochain.

Dès aujourd'hui, je salue l'Assemblée départementale du Puy-de-Dôme dans sa demeure nouvelle, je lui adresse tous mes vœux ; ils se résument tous, à vrai dire, en celui-ci, que son avenir soit digne de son passé.

Je m'en rapporte à ses membres pour réaliser ce vœu.



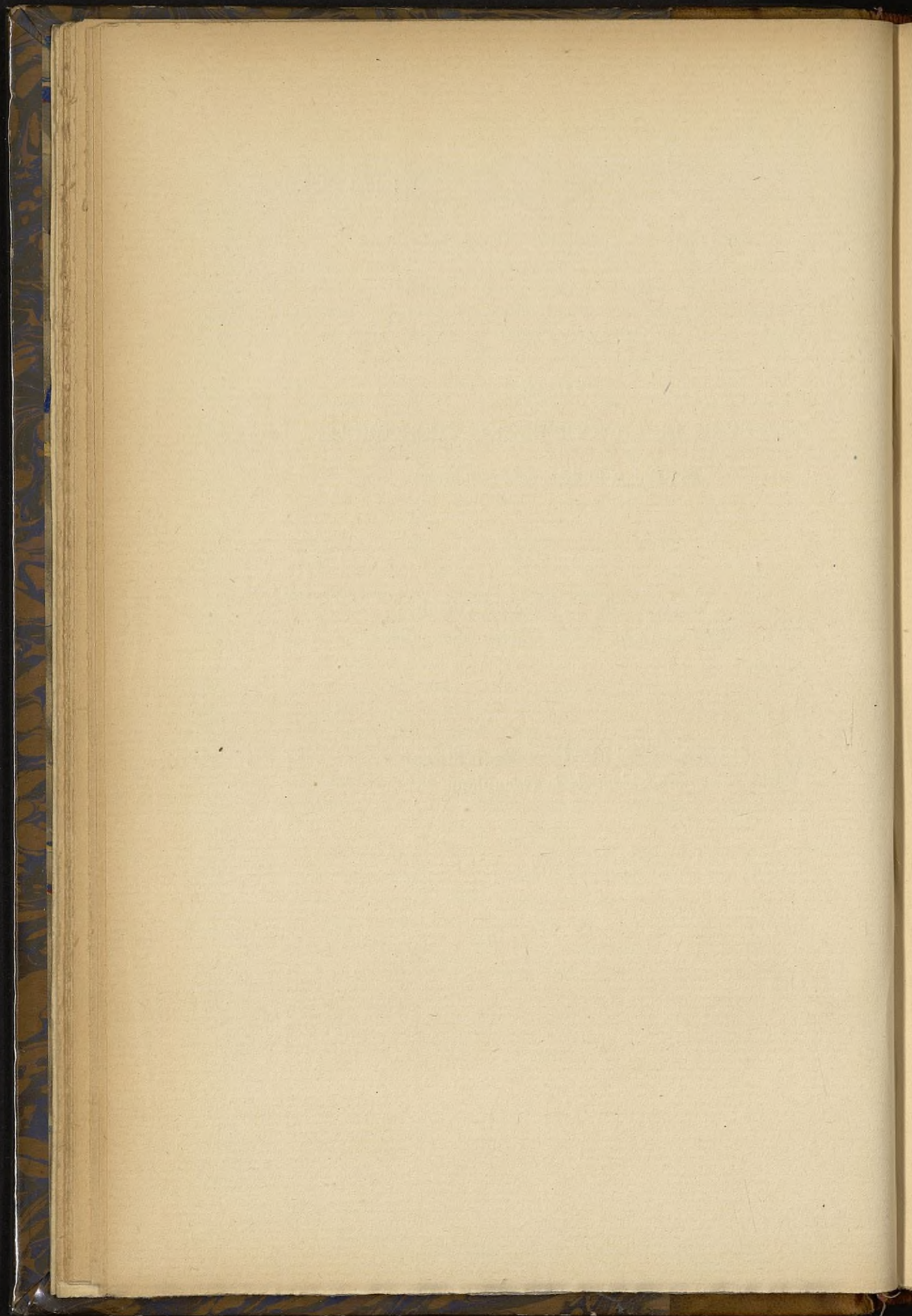
7 Juillet 1923.

VISITE
AU SIEGE DE LA XVII^e REGION ECONOMIQUE
ET A LA FOIRE-EXPOSITION

*Discours de M. Maurice Chalus
Président de la XVII^e Région Economique*

*Discours de M. Alexandre Millerand
Président de la République*





Discours prononcé par M. Maurice CHALUS, Président de la
XVII^e Région Economique, lors de la réception de
M. Alexandre Millerand, Président de la République, à
l'occasion du troisième Centenaire de Pascal.

Monsieur le Président de la République,

Le 26 mai 1899, j'avais l'honneur de siéger, pour la première fois, au Conseil supérieur du Commerce sous votre présidence ; le 23 septembre de la même année, vous adressiez aux Chambres de Commerce une circulaire concernant les articles 18 et 24 de la loi du 9 avril 1898, aux termes de laquelle ces Compagnies pouvaient, sous réserve de l'autorisation ministérielle, se concerter en vue de créer, de subventionner ou d'entretenir des établissements, services ou travaux d'intérêt commun et ces questions pouvaient être débattues dans des conférences où chaque Chambre serait représentée par une Commission spéciale nommée à cet effet.

Comme les clairvoyants qui voient juste et loin, vous aviez senti, Monsieur le Président de la République, le parti à tirer dans l'intérêt national de la collaboration de nos Compagnies. La création des groupements régionaux des Chambres de Commerce était un fait accompli, les Offices de Transport de Lyon et de Limoges entraient les premiers en ligne, l'un et l'autre nous comptaient parmi leurs adhérents de la première heure. Voilà, Monsieur le Président de la République, par quel bienfait vous avez signalé vos débuts à la tête de ce beau département du Commerce en ouvrant la voie dont nous représentons les heureux résultats.

Hélas ! les événements sont plus forts que les hommes et il ne fut pas possible à vos successeurs de jalonner d'étapes nouvelles la route que vous aviez ouverte.

Ces indications, plus éloquentes que toute parole, vous diront, Monsieur le Président de la République, quelle est

notre légitime fierté de nous trouver en présence de celui qui, le premier, sut faire état de la législation en vigueur pour le plus grand bien de la nation.

La mise au point de l'œuvre due à votre initiative devait s'épanouir aux heures les plus sombres de notre époque.

Dès 1917, face aux préoccupations angoissantes que déchainait la guerre, sans attendre la fin des hostilités, le Ministre du Commerce dota la France de l'organisation nouvelle. Le 29 avril 1918, au lendemain de son retour de Nancy, où il avait présidé à l'organisation de la Région économique de l'Est, il venait créer celle du Centre, à laquelle avaient été conviés MM. les Préfets et les Présidents des Chambres de Commerce du Massif Central. La discussion conduisit rapidement les délégués à envisager le groupement régional des Chambres de Commerce de Clermont-Ferrand, Ambert, Riom, Thiers, Montluçon, Moulins et Aurillac, avec l'adhésion éventuelle de la Chambre de Commerce sur le point d'être créée à Brioude, réunissant ainsi les départements du Puy-de-Dôme, de l'Allier, du Cantal et de la Haute-Loire.

La XVII^e Région économique était créée, elle devait prospérer et grandir ; bientôt le département de la Corrèze, sous l'impulsion de l'éminent Président de la Chambre de Commerce de Tulle, venait se rattacher à nous et nous apportait un élément précieux de force et un gage de plein succès.

C'est alors que, grâce à la bienveillance de notre Municipalité, de notre Conseil général, de notre Commandant de Corps d'armée, nous avons obtenu notre installation dans cette belle demeure, qui n'abrita jamais que de nobles causes.

Dès le premier jour, nous avons imprimé en caractères indélébiles, au front de notre édifice, notre devise, qui se résume en ce seul mot : « Travaillons !!! » L'heure n'est-elle pas de demander à notre activité la réparation de tant de désastres. Donc, tout d'abord, nous avons pensé qu'il ne fallait pas songer, comme on l'avait fait trop souvent dans la période d'avant-guerre, à demander aux écoles allemandes des ingénieurs, des comptables, des collabora-

teurs de l'industrie hôtelière, etc..., et nous avons créé cette Ecole de Commerce destinée à ouvrir à notre jeunesse régionale les horizons auxquels elle avait droit. Grâce à tous les concours venus généreusement se grouper autour de nous, le succès a couronné nos efforts. Chaque année, nous envoyons les premiers numéros de nos lauréats porter à l'étranger le bon renom de notre France et s'inspirer des pratiques leçons qu'ils rencontrent dans nos colonies et chez nos alliés.

Enfin, nous avons ouvert aux Industries de la région un Musée, où l'exposition de leurs produits vient encourager leur effort.

Nos services ainsi organisés, notre Comité régional s'est mis à la tâche avec une juvénile ardeur, il a étudié successivement les plus grands problèmes intéressant la région : le canal latéral à l'Allier, soumis pour la première fois à la Chambre de Commerce le 4 septembre 1826, lors de sa création ; les relations ferroviaires de Bordeaux à Clermont-Ferrand, le grand transversal et le 45° parallèle, les voies navigables du Centre de la France, notamment au point de vue des communications entre la Loire et la Garonne, la crise des transports, les questions des tarifs de chemins de fer et des douanes, le commerce extérieur de la France, ont été l'objet de nos préoccupations constantes et ont donné lieu à de remarquables rapports qui sont l'honneur de notre Compagnie et de ceux de ses membres, dont ils émanent.

A la création de l'Ecole de Commerce et du Musée commercial succédèrent, grâce au zèle infatigable de nos délégués, la création de la Banque régionale, d'une Caisse pour les allocations familiales, groupant tous les industriels et commerçants du Centre, de l'Agence du Commerce extérieur, d'une Revue régionale, en vue de la diffusion des idées qui nous animent, d'une Chambre des Métiers, cherchant à solutionner une des crises les plus graves qu'ait traversées l'industrie française, enfin la création d'un Office régional d'Energie électrique, qui groupe les techniciens les plus éprouvés de la région.

Avançant encore plus hardiment dans la voie du progrès, la XVII^e Région, voyant paralyser son essor par la concession de la première section de la Dordogne à une grande Compagnie de chemins de fer, n'hésita pas, et, au mois de Janvier 1922, elle demandait l'aménagement pour son propre compte de la 2^e section de cette rivière qui naît sur notre territoire pour le plus grand profit de notre industrie et de notre agriculture régionales.

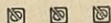
Après avoir fait étudier par l'Office d'Energie électrique cette question d'une importance vitale pour l'avenir de notre œuvre, le Comité régional demandait le concours des Conseils généraux des cinq départements intéressés. Nous sommes profondément reconnaissants de l'appui rencontré dans les Ministères compétents et à tous les représentants du Massif Central au Parlement ; nos efforts, si énergiquement déployés, devaient être couronnés de succès et nous avons eu, Monsieur le Président de la République, au mois d'avril dernier, la joie de voir déposer par vos soins le projet de loi que discutera bientôt la Chambre des Députés et qui nous assurera, nous en avons la ferme espérance, le droit à la vie plus prospère et à l'intensivité du travail.

En ayant l'honneur insigne de vous recevoir dans notre maison, nous gardons l'impression que nous possédons parmi nous le plus ardent de nos défenseurs, celui qui, régionaliste convaincu, souhaite de voir demain la Nation régénérée par une organisation régionale dont nous aurons été les précurseurs. Voilà pourquoi, saluant en votre personne le premier régionaliste de France, nous saluons aussi l'ère de la prospérité de notre commerce, de notre industrie, de notre agriculture, dont vous aurez été le bienfaiteur.

Au nom de la XVII^e Région économique, je vous remercie de la faveur de votre visite, dont chacun de nous gardera le souvenir ému, fidèle et reconnaissant.

Je vous demande, enfin, la faveur personnelle de remplir devant vous un devoir d'honneur et de conscience, celui d'adresser à tous mes collègues, à tous mes collaborateurs

de tous ordres, les remerciements que je leur dois pour le zèle, la déférence et la courtoisie avec lesquels ils secondent leur Président dans l'accomplissement de sa tâche ; c'est à eux que revient l'honneur des résultats obtenus, cela surtout, Monsieur le Président, parce que chez nous un parfum de parfaite harmonie est le seul élément qui compose ici l'air ambiant qu'on y respire, et chaque réunion laisse à leur Président un souvenir charmé qui, au soir de sa carrière, est pour lui un réconfort et une mise en éveil de son ardent désir de bien faire.



Discours prononcé par M. Alexandre Millerand, Président
de la République Française, lors de sa réception par la
XVII^e Région Economique, le 7 juillet 1923.

Messieurs,

Je n'aurais voulu pour rien au monde que du programme de ma visite à Clermont-Ferand disparût la visite à cette maison où, comme vient de le dire avec une précision si éloquente votre Président, on travaille, on travaille beaucoup et on travaille bien.

Travaillons ! C'est le mot d'ordre que la France a délibérément pris pour devise et pour guide au lendemain de la Victoire.

Elle a compris, en effet, qu'après les effroyables pertes qui lui avaient été infligées, elle devait déployer toutes ses activités, toutes ses ressources pour se montrer digne de l'admirable Victoire que ses soldats, avec ceux des armées alliées, venaient de remporter.

Vous vous êtes mis au travail, mais vous avez compris — et ce sera l'honneur de ceux qui furent vos initiateurs — vous avez compris qu'il ne suffisait pas de travailler dans le sillon où chacun marchait, qu'il fallait associer les efforts, voir plus loin, plus haut que la petite circonscription où l'on se trouvait placé. Au moment même où la France acceptait, se donnait à elle-même ce mot d'ordre, où elle entendait développer toutes ses richesses, tous ses moyens de production, que voyons-nous de l'autre côté de la frontière, près de nous ?

Alors que tous les efforts de l'ancien ennemi auraient dû être tendus pour payer la juste dette dont il avait reconnu la nécessité lui-même, alors que tout son travail aurait dû être concentré pour réparer les crimes et les dévastations

que, volontairement, il avait commis, à quel spectacle avons-nous assisté?

Nous avons vu l'Allemagne consacrer, depuis plus de quatre ans, tous ses efforts à son développement économique, donner aux travaux publics, aux travaux des ports, aux travaux des canaux, à la production intense de l'industrie, un extraordinaire développement. Nous assistons, en ce moment, à ce spectacle paradoxal d'une Allemagne qui, si, au point de vue monétaire, elle a volontairement déchaîné une crise dont elle ne sait plus elle-même, peut-être, comment elle sortira, au point de vue de ses moyens de production, de ce qu'il sera permis d'appeler la richesse potentielle, a repris, dès aujourd'hui, la situation qu'elle occupait à la veille de la guerre!

Spectacle paradoxal, qui devrait instruire tous ceux qui le contemplent et leur ouvrir les yeux ; situation dont nous sommes les premiers à souffrir, puisqu'à la fois, nous ne sommes point payés et que les ressources qui devaient être employés à nous désintéresser, le sont à monter contre nous, au point de vue économique, l'instrument le plus formidable que l'on ait jamais vu.

Mais ce spectacle, s'il ne doit rien atténuer, au contraire, de nos justes revendications, doit être en même temps pour tous nos producteurs, commerçants, industriels, un stimulant nouveau. Ils avaient commencé de travailler parce qu'ils savaient que c'était leur devoir, leur devoir vis-à-vis de la France, pour son relèvement, pour sa grandeur d'aujourd'hui et de demain.

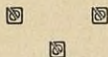
Ils savent, par l'exemple même que leur donne l'ennemi d'hier, que c'est, en effet, le devoir immédiat qui s'impose à nous tous d'intensifier notre production, de multiplier les travaux publics, d'user de toutes les ressources naturelles de notre beau pays. C'est un devoir d'autant plus étroit que nous voyons celui qui, s'il a cessé d'être l'ennemi de la guerre, reste l'adversaire de la paix, construire en ce moment l'outillage économique le plus redoutable.

Que cet exemple nous serve de leçon, qu'il nous ancre encore dans notre résolution de travailler sans cesse de

toutes nos forces et de travailler comme vous le faites, par l'association, par la mise en commun de toutes nos activités.

Comme vous, il faut mettre en commun tout ce que nous possédons d'activité, d'intelligence, voir de haut et de loin les problèmes que nous avons à résoudre.

A ce prix, mais à ce prix seulement, la France, demain, pourra, dans le domaine économique, comme elle l'a fait hier, sur le champ de bataille, remporter la victoire qui lui est due.



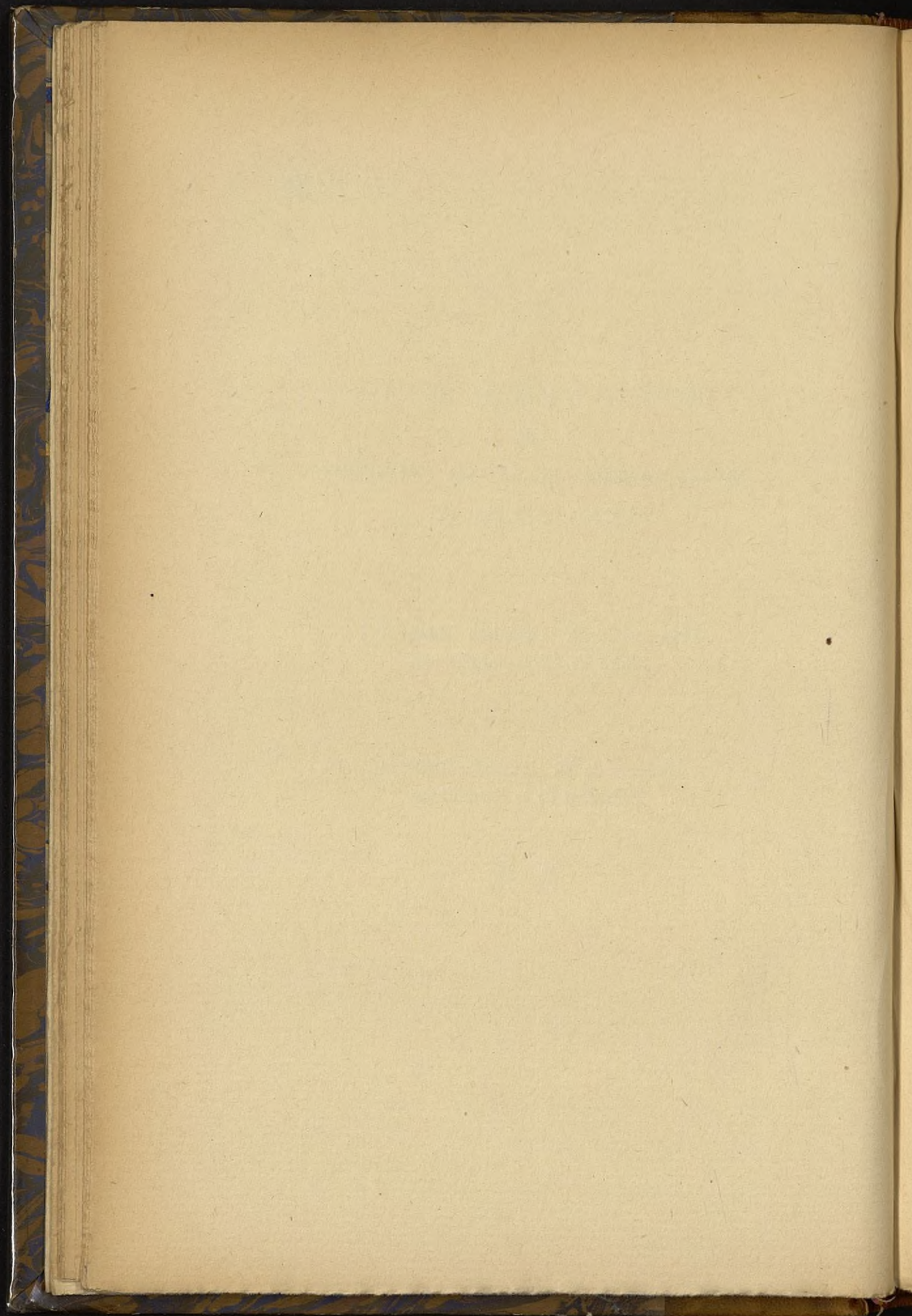
7 Juillet 1923.

RECEPTION A L'HOTEL DE VILLE
DE
M. ALEXANDRE MILLERAND, PRESIDENT
DE LA REPUBLIQUE

*Discours de M. le Docteur Marcombes
Maire de Clermont-Ferrand*

*Discours de M. Alexandre Millerand
Président de la République*





Discours prononcé par M. le Docteur Marcombes, Maire de Clermont-Ferrand au banquet offert le 7 juillet 1923 par la Ville de Clermont-Ferrand, à M. le Président de la République à l'occasion des fêtes Commémoratives du troisième centenaire de Blaise Pascal.

Monsieur le Président de la République,

Il y a trois siècles, le 19 juin 1623, naissait à Clermont-Ferrand Blaise Pascal, de Etienne Pascal, Président en la Cour des Aides et de Antoinette Begon.

Les Begon et les Pascal sont de vieille souche auvergnate et leur situation, nous dit M. Fortunat Strowski, avait grandi d'année en année.

Partis de la roture, ils s'étaient élevés d'un mouvement naturel jusqu'à cette saine et puissante bourgeoisie clermontoise, qui fit très belle et très grande figure dans l'histoire de la province avec Doyat, le président Jean Savaron, l'érudit historien des « Origines de Clairmont », le jurisconsulte Domat, le naturaliste Delarbre, l'historien Dulaure.

Blaise Pascal, certes, quitta Clermont de bonne heure, mais il y conserva ses plus profondes racines.

S'il fut élevé à Paris et à Rouen et si plus tard, il a vécu et est mort à Paris, il est resté, malgré tout, l'enfant de sa province et de sa ville.

Clermont, fière de l'un de ses fils, a voulu commémorer la date de sa naissance et si, comme Maire, je vous donne son état civil, il appartient à M. le Ministre de l'Instruction publique, aux représentants des Académies, à M. le Recteur Bataillon et à M. le Doyen Audollent, secrétaire du comité d'organisation, de dire ce que fut le génie de Pascal.

Demain, avec les cérémonies du sommet du Puy de Dôme et du Jardin où s'élève sa statue, ce sera la vraie journée de Pascal, de ses fidèles, de ses admirateurs.

Aujourd'hui, soyons tout à la joie de fêter nos hôtes éminents.

Les cœurs de tous les Clermontois battent à l'unisson des nôtres et à tous les foyers, ce soir, les citoyens de Clermont ressentant très vivement le grand honneur que vous leur faites, s'applaudissent de votre venue.

Clermont-Ferrand, l'Augusto nemetum de Sidoine Apollinaire, l'Urbs Arverna de Grégoire de Tours, marquera d'un caillou blanc cette journée, historique pour elle, où le premier magistrat de la République, entouré de plusieurs de ses ministres, lui rend visite pour commémorer au milieu de toute une province qui s'y associe, le trois-centième anniversaire de l'un de ses fils les plus illustres et « de la plus nationale de nos gloires littéraires » affirme notre éminent compatriote, Paul Bourget.

En vous disant à la gare, Monsieur le Président, que j'étais le fidèle, mais bien modeste interprète de toute la population, en vous souhaitant une très respectueuse, mais très affectueuse bienvenue, je devançais, de quelques instants seulement, le moment où vous-même vous vous apercevriez de la sympathie qui vous entoure ici.

Tous, nous vous sommes très reconnaissants d'avoir bien voulu accepter l'invitation qui vous était faite par les représentants de la capitale de notre chère Auvergne, auxquels s'étaient joints, dans un geste d'union magnifique, tous les parlementaires et toutes les notabilités du département.

Vous avez été salué à votre arrivée par les Mutilés, les Anciens Combattants, les Veuves et les Pupilles de la Nation de notre ville, tous groupés autour du grand poilu.

La Cité, dans un superbe élan de générosité, a trouvé les ressources nécessaires à la construction de deux monuments : l'un au cimetière, sur lequel seront gravés les noms des 3.000 camarades tombés au cours de l'affreuse mêlée et sur les marches duquel, dans le grand champ de

repos, viendront s'agenouiller et pleurer ceux qui les ont connus et aimés ; l'autre, celui que vous avez vu, qui est l'apothéose de l'héroïsme français.

Ah ! certes, ce n'est pas un geste de haine ou de combat que nous avons voulu glorifier, mais il faut bien qu'à tout jamais la pierre, que les intempéries de notre climat ne pourront effriter, rappelle le rôle splendide du Soldat français.

Dans cette guerre du monde civilisé contre la barbarie, du progrès social contre une autocratie réactionnaire, tous, jeunes et hommes mûrs, avaient la conscience bien nette du devoir qu'ils remplissaient.

Aussi, le sculpteur a-t-il placé sur le piédestal de gloire, non pas une allégorie, mais l'image même de celui qui, par son courage et son abnégation, nous a tous sauvés.

Il l'a représenté tel que lui-même l'avait vu à la minute suprême, à l'heure H, où, la grenade à la main, il allait courir sus à l'ennemi ; minute poignante que le cœur revit et au souvenir de laquelle vibre encore, même dans la joie de vous acclamer, toute la Cité venue sur vos pas.

Car ils étaient là aussi, les enfants de nos écoles, nos sociétés de gymnastique, comme demain seront là encore, formant la haie d'honneur que nous savons une des plus chères à votre cœur, mutualistes et sapeurs-pompiers du Puy-de-Dôme.

Les acclamations de la foule vous ont dit et vous diront, avec une persuasive éloquence, quels sont ses sentiments à votre égard.

C'est que, profondément attachés à nos institutions, nous saluons en vous la France et la République, indissolublement liées ; notre France, qui a immolé 1.400.000 de ses enfants pour sauver l'idéal bien gaulois de liberté et de justice, la République, qui après 1870, nous a relevés de la ruine, qui nous a donné la victoire de 1918 et à qui de toutes nos forces, nous demandons l'instauration d'une paix définitive dans l'honneur et par le droit.

Et c'est pour cela, Monsieur le Président, que nos cœurs,

héritiers des sentiments d'indépendance, de liberté et d'honneur de notre Vercingétorix, unissant dans un même acte de foi la France immortelle et la République, sauvegarde de la liberté, vont à vous qui les personnifiez, dans un sentiment de gratitude et d'espoirs infinis.

Si je ne voulais rompre avec l'usage, je remettrais à MM. les Ministres tout un cahier de vœux et toute une gerbe d'espoirs.

Je pourrais dire à M. le Ministre de l'Intérieur que Clermont, comme toutes les autres communes, demande un peu plus d'indépendance administrative et cependant, nous avons la grande chance de posséder le meilleur et le plus aimable des préfets.

A M. le Ministre des Finances, de supprimer les octrois, en nous procurant des ressources équivalentes.

A M. le Ministre des Travaux publics, de nous faire construire au plus tôt le chemin de fer, tant désiré, de Gouttière à Eygurande.

A M. le Ministre de l'Instruction publique de nous transformer notre Ecole de Médecine et d'ériger, en Faculté d'Etat, notre Faculté libre de Droit, avec ses 300 étudiants.

Mais non, aujourd'hui, je le répète, nos sentiments sont de joie et de reconnaissance pour ceux qui sont venus honorer l'un des nôtres et à tous, je dis de tout cœur, merci !

Je dois cependant, et mes compatriotes ne me pardonneraient pas si je m'abstenais, des remerciements à MM. les Ministres des Finances et des Travaux publics pour la décision qu'ils ont prise de doter d'un chemin de fer une partie bien déshéritée de notre département.

A M. le Ministre des Travaux publics, pour le dépôt du projet de la concession des chutes d'une partie de la Dordogne à la 17^e région économique, qui sera le point de départ de l'électrification complète de notre pays et, en particulier, de l'immense région agricole du centre de la France.

A M. le Ministre de l'Instruction publique, d'avoir bien voulu indiquer au Parlement, par une lettre que nous avons

lue avec un indéfinissable plaisir et une très légitime fierté, que l'Université d'Auvergne méritait d'être développée. L'enseignement de ses éminents professeurs, sa situation géographique et le nombre de ses élèves ne sont-ils pas, d'ailleurs, des raisons suffisantes.

A M. le Ministre de l'Hygiène, pour les subventions qu'il veut bien accorder pour le développement de notre Institut d'Hygiène sociale et de l'Office des Habitations à Bon Marché.

A M. Peyronnet, ministre du Travail ; M. de Lasteyrie, ministre des Finances ; MM. Gaston Vidal et Laurent Eynac, sous-secrétaires d'Etat, qui sont nos compatriotes aimés, j'adresse un affectueux salut, en leur renouvelant le désir de tous de les voir se mêler de façon plus intime aux affaires de notre belle capitale.

Je salue MM. les représentants de l'Institut, qui sont venus rendre hommage au penseur dont la personnalité intellectuelle survit de façon si extraordinaire et surtout MM. les représentants des Académies étrangères dont la présence nous est la preuve que la Pensée n'a pas de frontières et que seul le culte commun des Idées est peut-être, dans les heures troubles que le monde vit, le plus pur réconfort et la plus magnifique espérance.

Qu'il me soit permis à cette heure de remercier aussi MM. les parlementaires du Puy-de-Dôme de l'aide efficace qu'ils nous ont apportée et d'assurer, en particulier, de notre complète gratitude, mon éminent ami, le sénateur Clémentel, du dévouement affectueux auquel nous devons tant ici.

Certes, Clermont s'est transformé et Blaise Pascal ne retrouverait plus, hélas ! la maison qui le vit naître, pas plus que le château de Bien-Assis, où habitait son beau-frère Perrier.

Tout au plus retrouverait-il, au Jardin des Plantes, la porte qui donnait accès à la cour de ce château et que la Ville fit édifier pour conserver au moins ce délicieux vestige de la maison où Pascal vint résider.

C'est que notre ville a subi la plus formidable révolution économique que Cité ait jamais connue.

Jusqu'en 1890, la ville fut essentiellement un centre commercial.

Située au bord de la Limagne, aux confins de trois régions différentes : la plaine, avec ses riches cultures de céréales et ses vergers splendides ; les collines, recouvertes de vignobles en pleine prospérité ; les pays d'élevage de la chaîne des Dômes, la vieille cité possédait des marchés importants.

Les perfectionnements du commerce, l'amélioration des moyens de transports, le jeu différent des échanges, supprimèrent ce rôle par étapes et la vieille capitale se mourait, lorsque tout à coup, se dessina une évolution industrielle puissante, qui fit succéder à une période assez longue de malaise et de stagnation, une activité nouvelle.

Deux usines de caoutchouc fonctionnent à Clermont en 1890 : l'ancienne usine Barbier-Daubrée, désormais aux mains de Michelin, et l'usine Torrilhon.

En 1892, au milieu de difficultés de tous ordres, Edouard Michelin cherche et résout le problème de l'adaptation du pneumatique aux véhicules lourds. Quels magnifiques résultats !

En 1896, M. Raymond Bergougnan crée l'usine qui porte son nom ; il en assure le développement par son labeur puissant, tout en donnant d'ailleurs à la Cité, comme conseiller municipal, le meilleur de son expérience et de son savoir.

En 1906, la Société du Caoutchouc industriel se fonde à Clermont.

Toutes ces firmes dont la prospérité va croissant, donnent à la ville un renom mondial.

L'industrie métallurgique ne se développe pas de façon moins rapide. A côté d'elle, et non moins puissante, prennent place l'industrie chimique, les manufactures de confection, les fabriques de meubles, les fonderies, les industries alimentaires, dont l'une, notamment, par le carac-

tère seul de sa présentation, affirme à côté de ses sœurs puissantes, la grâce du goût et l'art auvergnat.

Rouzaud, Olier, Montmège et Masclat, Serve, Cie Hydro-Electrique, Teisset-Kessler, Camus, Conchon, etc., autant de noms que Clermont honore, puisque c'est à eux qu'il doit son essor. Et quel essor ! Messieurs.

Quelques chiffres vous en feront juges.

En 1901, pour ne m'en tenir qu'aux dernières décades, Clermont comptait 52.000 habitants. Ce chiffre s'élevait à 65.000 en 1911 ; il est aujourd'hui de plus de 100.000 — et, preuve suprême de la magnifique vitalité de la race, ce développement se produit sans troubles, sans heurts, sans aucune de ces convulsions qui furent, pour tant d'autres, comme la rançon de leur croissance.

C'est de lui-même, d'ailleurs, sans effort apparent, avec le sens avisé et aigu des nécessités de l'heure, que se crée le réseau protecteur des œuvres de tout ordre, dont ont besoin, dans leur montée rapide, les Cités en travail !

Quelle belle page d'histoire locale j'aurais à brosser, si je voulais montrer cet effort fécond de solidarité sociale, entrepris par Clermont depuis son œuvre éducative, jusqu'à la tâche non moins touchante, que chaque jour elle poursuit pour assurer à ceux que le malheur frappe, un nécessaire et légitime appui.

Clermont, grande ville, a pris une physionomie nouvelle mais les qualités de la race auvergnate, dont elle reste fortement imprégnée, malgré les apports étrangers, lui garderont cette sagesse, cette modération, cet esprit d'ordre et d'économie, qui semblent les traits caractéristiques de nos compatriotes.

Je m'excuse, Monsieur le Président, de vous avoir trop parlé de nous et de nos affaires, mais les Clermontois, dont vous êtes l'hôte aimé et respecté, ont un amour profond pour leur Ville et je ressens une certaine fierté à évoquer, devant vous, sa puissante et large ascension.

Je serais complètement heureux si j'avais convaincu MM. les Ministres de la grande transformation de notre Ville, de son étonnant développement et si je les avais dé-

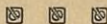
aidés à nous aider dans la belle tâche, mais, oh ! combien ingrate, que nous avons entreprise pour assurer sa prospérité.

Pascal a dit : « Le Passé et le Présent sont nos moyens. Le seul Avenir est notre fin. »

Que ce soit notre devise !

De toutes nos forces, travaillons à l'avenir de notre Cité, à la grandeur de la France et de la République !

Messieurs, je vous demande de lever votre verre à la santé de M. Alexandre Millerand, président de la République Française.



Discours prononcé par M. Alexandre Millerand, Président de la République Française, au Banquet, qui lui a été offert par la Ville de Clermont-Ferrand, le 7 juillet 1923, à l'occasion des Fêtes Commémoratives du troisième centenaire de Pascal.

La France célèbre aujourd'hui le tricentenaire d'un des plus rares génies qui honorent l'humanité.

Savant, lettré, penseur, Pascal dans toutes les matières qu'il touche, atteint, comme en se jouant, les sommets.

Toutes les doctrines ont prétendu à s'emparer de lui. Les travaux historiques qui se sont succédé depuis le milieu du siècle dernier ont donné à Pascal sa vraie physiologie d'une originalité et d'une grandeur incomparables.

Moraliste, la morale universelle a recueilli et ratifié les condamnations vengeresses portées par l'auteur des *Provinciales*.

Dialecticien et croyant, nul n'a avec une pareille vigueur, tour à tour exalté et humilié la raison humaine, cette raison qui ne demande pas ses inspirations seulement à l'intelligence : « Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point. »

Dans le moment que nous nous proposons de glorifier Pascal, nous entendons chanter à notre oreille cent pensées éclatantes qui, pour avoir été sans cesse répétées, n'ont rien perdu de leur force ni de leur acuité.

« Quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que celui qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien. »

« S'il se vante, je l'abaisse ; s'il s'abaisse, je le vante ; et le contredis toujours jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il est un monstre incompréhensible. »

Et parmi tant d'éclairs ceux-ci qui illuminent avec le philosophe, l'homme d'Etat : « La justice sans la force est

impuissante ; la force sans la justice est tyrannique ». « La multitude qui ne se réduit pas à l'unité est confusion ; l'unité qui ne dépend pas de la multitude est tyrannie. »

Quelle lumière projetée par ces formules d'une impérieuse clarté sur des problèmes qui continuent de nous presser ! La France a éprouvé à son dam, voici bientôt cinquante ans, ce que vaut le droit que n'accompagne pas la force.

Notre histoire contemporaine vieille de moins d'un siècle nous a enseigné, chèrement parfois, à quel point il importe à une démocratie de savoir, par la séparation rigoureuse des pouvoirs et le respect mutuel de leurs attributions, maintenir l'équilibre entre l'autorité et la liberté qui sont au même degré indispensables à son existence.

Ainsi Pascal se révèle comme un maître de la politique non moins que de la science et de la philosophie. Mais ce n'est pas mon propos, qui serait impertinent, de me substituer aux maîtres éminents qualifiés pour l'apprécier et pour le louer.

En m'inclinant au nom de la France qui s'enorgueillit de lui devant son génie, je veux féliciter sa petite patrie d'avoir tenu à le fêter au lieu de sa naissance. Comment ne serait-elle pas vaine d'un tel fils et qui lui tient de si près. N'est-ce pas un thème courant au point d'en être devenu banal que le parallèle entre le génie de Pascal et la grandeur tumultueuse de la montagne auvergnate.

Avec Pascal nous célébrons l'Auvergne. Avec le passé de votre pays nous honorons son présent et son avenir.

Les conditions naturelles se modifient trop lentement pour que le milieu ne persiste pas à exercer la même et décisive influence sur ses habitants. Les dures conditions de son habitat ont façonné l'Auvergnat laborieux, économe et tenace. Les misères et les troubles d'une histoire tourmentée l'ont habitué à renfermer en soi ses impressions, ses passions et ses rêves.

Le problème est d'adapter les qualités et les vertus d'une forte race aux ressources d'un sol qui demande à n'être pas abandonné. C'est une vieille tradition de ce pays que

l'exode passager de ses ruraux vers la capitale. Député de Paris, j'ai appris à connaître et à estimer sa colonie auvergnate. Ses membres alors ne venaient pas habiter la grand'ville sans esprit de retour. Plus que jamais il importe que le paysan revienne à son village, s'il faut accepter qu'il s'en absente.

Peu de régions sont aussi variées d'aspect et de richesses que celle-ci. Elle est la terre privilégiée du tourisme. On y trouve des stations thermales pour tous les maux, des beautés naturelles pour tous les goûts. De la grasse Limagne au sommet des dômes, elle offre les aspects les plus divers et les plus séduisants.

Ses céréales, ses primeurs la placent au premier rang des régions agricoles. Comment l'industrie ferait-elle défaut à une terre où la houille blanche rivalise avec la houille noire.

Aussi, vos industries sont-elles nombreuses et prospères, depuis celle qui a fait de Clermont la capitale du caoutchouc jusqu'aux usines métallurgiques, aux tissages, aux fabriques de papier, de couteaux et d'armes. La passementerie y voisine avec les dentelles.

Tant de richesses réclament une organisation économique qui en prépare et en assure l'exploitation, qui se préoccupe de former avec l'outillage les techniciens capables, — de l'artisan à l'ingénieur — d'en tirer parti.

C'est pour moi un agréable devoir et un vrai plaisir de rendre à votre représentant, mon ami, M. Clémentel, la justice qui lui est due pour l'initiative particulièrement heureuse qu'il eut, en sa qualité de ministre du Commerce, l'honneur de prendre aux derniers jours de la guerre. Il est le père du régionalisme économique.

Développant le germe contenu en la loi organique du 9 avril 1898 sur les Chambres de Commerce, il créait, par son arrêté du 5 avril 1919, les régions économiques qui, au nombre de vingt, groupent entre elles près de cent cinquante Chambres de Commerce.

Dès le 29 avril 1918, M. Clémentel présidait, en cette

ville, à l'inauguration de la Région Economique qui devait être la 17^e, la vôtre.

L'Auvergne et le Bourbonnais, l'Allier, le Puy-de-Dôme, le Cantal, partie de la Haute-Loire se sont rapprochés pour la former.

Aux résultats qu'elle a déjà obtenus, il est permis de la juger et avec elle l'idée générale qui lui a donné naissance.

Les préoccupations d'un groupement tel que celui-là se devinent aisément.

La première, sans doute, qui depuis longtemps hante les plus perspicaces des représentants de la production est d'assurer le recrutement de leurs collaborateurs. Orienter, former, placer des apprentis ; s'assurer ainsi la main-d'œuvre professionnelle : c'est à quoi est chargée de pourvoir la Chambre des Métiers qu'éclairée par l'expérience de nos provinces recouvrées la 17^e Région Economique a décidé de créer à Clermont-Ferrand. A sa tête, aux côtés de patrons et d'ouvriers en nombre égal, figurent spécialistes et délégués des communes et des départements intéressés.

De même, grands industriels, associations et syndicats, Conseils généraux et Municipalités se sont réunis pour créer votre Ecole supérieure de Commerce régionale. Leur concours atteste l'utilité de l'enseignement nouveau en même temps qu'il explique son succès et qu'il garantit son avenir.

La sollicitude de la 17^e Région ne pouvait faire défaut aux Oeuvres sociales. Elle s'est heureusement manifestée en organisant une caisse de compensation. Créer en faveur des employés et ouvriers de la Région du Centre un service d'allocations pour charges de famille ; les répartir selon le nombre d'enfants ; distribuer des primes de naissance, des primes d'allaitement ; préparer ainsi une organisation rationnelle des services d'hygiène de l'enfance ; quelle œuvre plus pratique, plus féconde, qui réponde mieux aux nécessités de l'heure.

Les questions économiques sont, par définition, l'aliement essentiel offert à l'activité de la Région. Le Musée des échantillons a appelé comme une suite et un dévelop-

pement naturels, la Foire-Exposition et la Semaine Auvergnate. En même temps qu'elle s'applique de la sorte à rassembler et à faire connaître les produits locaux, la Région aide à leur exportation par les soins d'un Comité et d'une Agence du commerce extérieur.

Les travaux publics, la mise en œuvre des forces naturelles ont particulièrement retenu sa sollicitude. Votre Région possède une puissance hydraulique trop considérable pour que son aménagement n'ait pas été l'un de ses principaux soucis. L'Office régional hydro-électrique du Massif Central lui a dû le jour. Il vient de prouver l'étendue et l'efficacité de son action en obtenant le dépôt du projet de loi sur l'aménagement de la Dordogne.

N'ai-je pas le droit de conclure que l'idée du régionalisme économique sort justifiée par l'épreuve ? Le régionaliste que je suis s'en félicite sans réserve. L'expérience, je l'espère, portera ses fruits. Oui il est bon, il est nécessaire que commerçants, industriels, agriculteurs, se groupent pour étudier et défendre leurs intérêts.

Ajouterai-je que leur action pour être efficace doit, de toute nécessité, se subordonner à deux règles, qui, en vérité, ont à peine besoin d'être formulées tant elles apparaissent indispensables. La première est qu'elle se développe sur le plan de la loi, dans la République indiscutée et intangible. La seconde est que l'intérêt privé, corporatif comme individuel, cède le pas, en toute circonstance, à l'intérêt national.

Je connais trop les sentiments républicains et patriotiques des populations du Massif Central pour douter de leur assentiment. Hier encore, elles ont attesté sur les champs de bataille, avec quel entrain et quel héroïsme ! leur dévouement sans limites à la France et à la République.

Je lève mon verre,

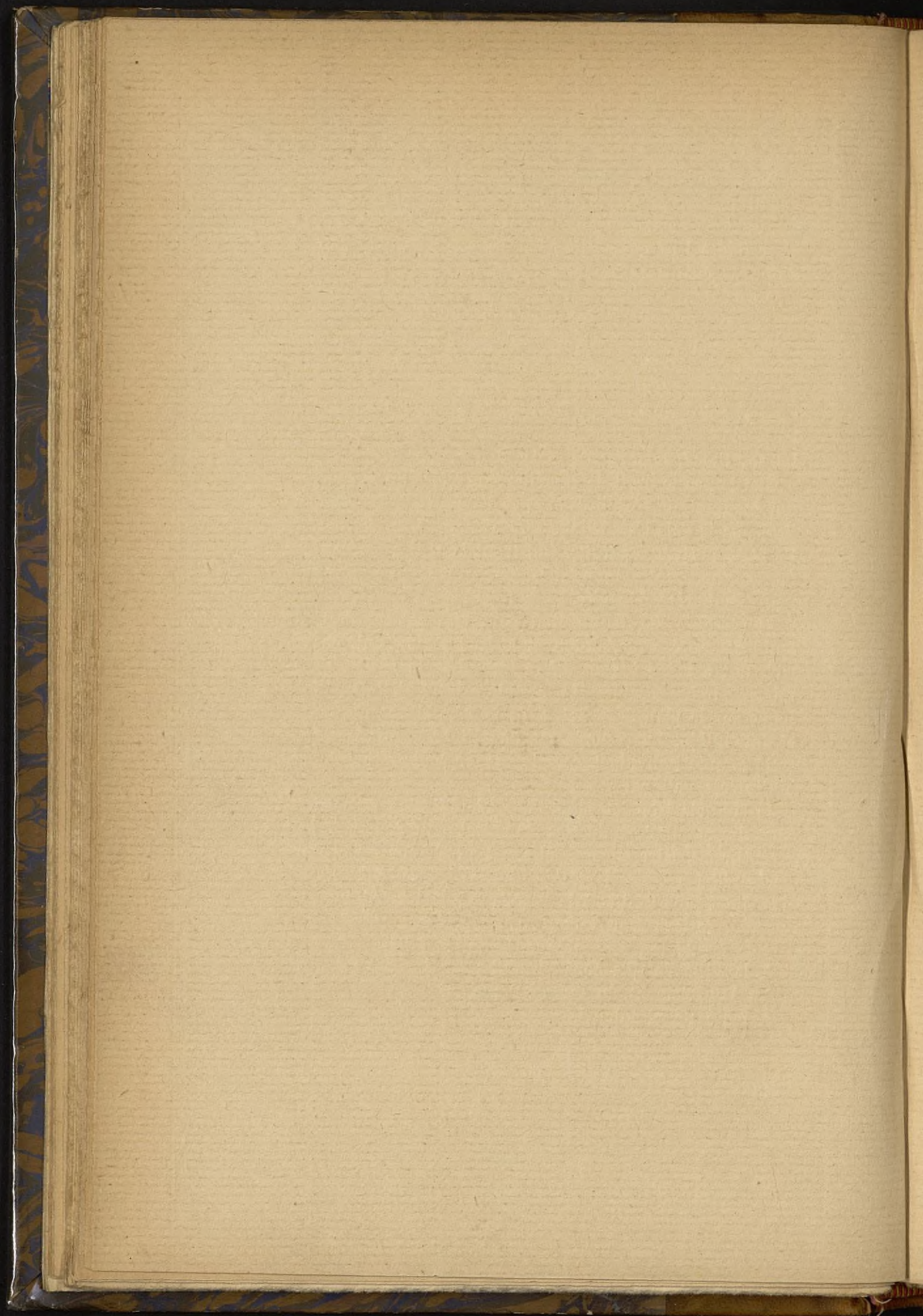
A la 17^e Région Economique, à sa prospérité ;

A la Ville de Clermont-Ferrand ;

Au Département du Puy-de-Dôme ;

A leurs Représentants.





8 Juillet 1923.

COMMEMORATION
AU SOMMET DU PUY DE DOME
DES EXPERIENCES
DE BLAISE PASCAL

*Allocution de M. Maurice d'Ocagne,
Membre de l'Institut.*

*Discours de M. Paul Painlevé,
Membre de l'Institut.*

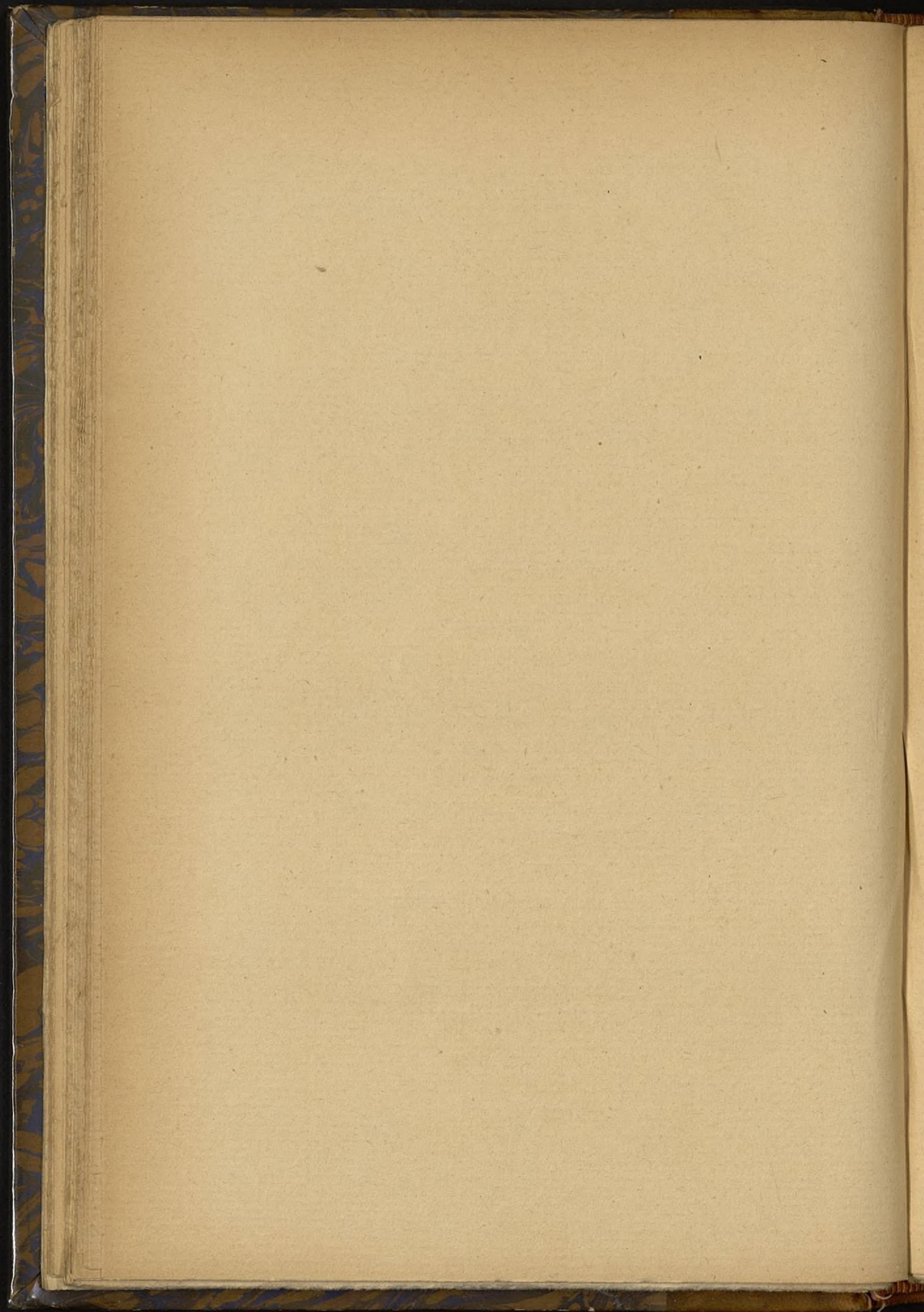
*Discours de M. Bataillon, Recteur de l'Académie
de Clermont-Ferrand.*

*Discours de M. Emile Picard, Secrétaire perpétuel
de l'Académie des Sciences.*

*Discours de M. Clémentel, Sénateur,
Président du Conseil Général.*

*Discours de M. Alexandre Millerand,
Président de la République.*





Allocution prononcée au sommet du Puy de Dôme, par
M. Maurice D'Ocagne, de l'Académie des Sciences,
lors de la célébration du Tricentenaire de Blaise Pascal,
le 8 juillet 1923.

Monsieur le Président,
Messieurs,

Bien qu'ayant l'honneur de faire partie de la délégation de l'Institut de France à ces belles solennités, c'est à un autre titre que je me trouve appelé à prendre ici la parole, l'Académie Royale des Sciences de Madrid, à laquelle j'appartiens comme correspondant, ayant bien voulu, en outre, m'inviter à la représenter en cette circonstance. Cet honneur devait revenir à l'un de ses membres nationaux, malheureusement empêché, M. Torres Quevedo, qui, dans la lignée intellectuelle de Pascal, tient une place des plus distinguées. La science du calcul mécanique, née de l'invention de la machine arithmétique par Pascal, a, en effet, de nos jours, vu rejeter ses bornes bien au delà de tout ce qu'on pouvait raisonnablement prévoir, grâce aux inspirations véritablement géniales de M. Torres Quevedo que nous pouvons d'ailleurs regarder un peu comme des nôtres, non seulement parce qu'il compte parmi les correspondants de notre Académie des Sciences, mais encore parce que, grand ami de la France, il est venu, pendant la guerre, prêter généreusement son précieux concours à notre Direction des Inventions. C'est vous dire Messieurs, combien je suis fier de vous apporter ici son salut joint à celui de l'Académie de Madrid, en même temps que le tribut de leur commune admiration pour l'immense génie dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire.



Discours prononcé, au sommet du Puy de Dôme, par
M. Paul Painlevé, Membre de l'Institut, lors de la Com-
mémoration du troisième centenaire de Blaise Pascal,
le 8 juillet 1923.

Monsieur le Président de la République,
Messieurs,

Il y a un peu moins de trois siècles, sur ce pic où nous sommes, un événement historique s'accomplissait, sans pompe, sans fracas, mais gros des plus vastes conséquences : quelques expérimentateurs transportaient, de la plaine au sommet, un de ces instruments qu'on devait appeler plus tard *baromètre à mercure* et observaient les variations de la hauteur du vif argent. Ainsi se trouvait démontré par les faits, et d'une façon irréfutable, que l'air est pesant et que les lois de son équilibre tombent sous l'empire de nos mesures. Tout un monde nouveau de connaissance et de puissance s'ouvrait devant l'intelligence humaine.

« Les grands génies, a écrit Pascal, ont leur empire, leur éclat, leur grandeur, leur victoire, et n'ont nul besoin des grandeurs charnelles, où elles n'ont pas de rapport. Ils sont vus, non des yeux, mais des esprits ; c'est assez... Archimède sans éclat serait en même vénération. Il n'a pas donné des batailles pour les yeux, mais il a fourni à tous les esprits ses inventions. Oh ! qu'il a éclaté aux esprits ! »

Oh ! qu'elle a éclaté aux esprits, sur la face de l'Europe, cette expérience du Puy de Dôme qui brisa, dans la philosophie traditionnelle, une ankylose vieille de deux mille ans ! Pour le concevoir, nous qui vivons dans le siècle de la vapeur, qui savons emmagasiner, comprimer, détendre les gaz et domestiquer leur invisible énergie, il nous faut rompre avec nos habitudes quotidiennes, oublier un savoir si facilement acquis qu'il nous semble évident. Il nous

faut nous reporter aux conceptions de l'époque, aux dissertations interminables sur l'*horreur du vide* attribuée à la nature. Aristote pesant successivement dans l'*atmosphère*, une vessie vide, puis gonflée d'air et trouvant le même poids, en avait conclu que l'air ne pèse rien. Il méconnaissait qu'en vertu du principe énoncé plus tard par Archimède, des mesures analogues faites dans l'eau et avec l'eau eussent aussi bien prouvé que l'eau ne pèse rien. Mais la conclusion d'Aristote était, aux yeux de la science scolastique, un article de foi. Pour s'y attaquer, il fallait une audace et une indépendance de pensée exceptionnelles.

Un débat s'est prolongé jusqu'à nos jours sur la question de savoir si l'idée de l'expérience du Puy de Dôme appartenait en propre à Pascal. Et, sans doute, la pesanteur de l'air a été soupçonnée par Galilée, proposée à titre d'explication plausible par Torricelli ; le hardi Descartes semble en avoir eu le premier la vision souveraine, mais en y mêlant sa conception du plein universel, sa matière subtile et ses tourbillons. Or, Pascal ne voulait rien admettre qui ne pût être vérifié par l'expérience.

Et c'est là, vraisemblablement, l'origine du malentendu qui a suscité tant de controverses entre les admirateurs des deux philosophes.

Il n'est point d'ailleurs jusqu'au principe qui porte son nom, — ce principe célèbre, d'où dérive la presse hydraulique, — que certains érudits n'aient disputé à Pascal. Un de ses plus savants commentateurs, Duhem en voudrait faire honneur au Père Mersenne. La vérité, c'est qu'il est est des époques où il semble que l'ambiance intellectuelle soit comme saturée de découvertes en puissance, prêtes à se réaliser sous une forme solide et définie; qu'un cerveau apporte le cristal initial, et toute la merveilleuse cristallisation s'accomplit. Or, quand on considère avec quelque recul et dans son ensemble la Mécanique des fluides, c'est l'œuvre de Pascal qui apparaît sans conteste comme le centre de cristallisation.

L'expérience du Puy de Dôme n'est pas, en effet, pour lui, quelque chose d'isolé, une épreuve saisissante mais

unique. Elle est à la fois l'aboutissant et le critérium d'une doctrine, elle est la dernière d'une série ordonnée d'expériences, qui d'abord ont enserré entre des faits précis la vieille conception de l'horreur du vide, pour lui substituer enfin une théorie positive, qui complète et qui prolonge, dans un nouveau domaine, l'hydrostatique des Anciens. S'inspirant de Galilée et de Torricelli, Pascal, entre la science d'Archimède et la science moderne, jette un pont par dessus vingt siècles. La presse hydraulique, la hauteur barométrique mesurée à diverses altitudes, ce sont les illustrations d'une Statique nouvelle, qui embrasse à la fois, dans les mêmes principes, l'équilibre des liquides, des vapeurs, des gaz. Le peuple des chercheurs peut dès lors passer: Mariotte n'a qu'à prendre la suite des expériences de Pascal pour trouver sa loi fameuse qui, rectifiée et précisée ultérieurement par des mesures plus minutieuses, sera l'origine du machinisme moderne.

*
**

Imaginons pour un instant que, par suite de quelque catastrophe, nous ne connaissions rien, absolument rien de Pascal en dehors de ses écrits scientifiques. Sous quelle figure nous apparaîtrait-il ? Nous serions en droit de le regarder comme le premier des positivistes, tant il s'est efforcé méthodiquement de n'enfermer que des faits dans la trame des mots, tant il a pourchassé les tautologies, les définitions purement verbales, tant il s'est défié de ces principes, « principes, titre fastueux », dit-il, si généraux, si orgueilleux qu'ils s'élèvent jusque dans les nuées et qu'on se demande où ils prennent leur base. De quelle verve il répond au R. P. Noël, scolastique matiné de cartésianisme, sur cette matière impossible à percevoir qu'invoque son contradicteur, sur « cet air subtil qui aurait des inclinations ! » Comme il raille bien ces définitions dont le terme à définir fait lui-même tous les frais : « lumière, mouvement lumineux de corpuscules lumineux ». Avec

quelle fierté il revendique, dans le domaine scientifique, les droits exclusifs de l'expérience et de la raison, contre l'autorité soit du pouvoir temporel, soit de la tradition. S'agit-il de l'autorité temporelle ? « Le pouvoir des rois, écrit-il dans sa lettre fameuse à la reine Christine de Suède, n'est qu'une image du pouvoir des esprits sur les esprits qui leur sont inférieurs. Ce dernier empire me paraît même d'un ordre d'autant plus élevé que les esprits sont d'un ordre plus élevé que les corps, et d'autant plus équitable qu'il ne peut être départi et conservé que par le mérite, au lieu que l'autre peut l'être par la naissance et par la fortune. » Et, quant à l'autorité de la tradition, il déclare « réserver pour les mystères de la foi que le Saint-Esprit nous a révélés, cette soumission qui ne demande aucune preuve sensible ou rationnelle ». Si la théologie est immuable, la physique est soumise à un perpétuel progrès. Il faut confondre l'insolence de ces faux sages qui réclament pour Aristote le respect inviolable dû à Dieu seul. Ceux que nous appelons anciens formaient l'enfance de l'humanité ; les connaissances qu'ils nous ont transmises ont servi de degrés aux nôtres. « C'est nous qui sommes les anciens, et si l'antiquité pouvait être un titre de respect, c'est nous, qui serions respectables. Mais non, n'est respectable que la vérité, qui n'est ni jeune ni ancienne mais éternelle. Si quelques anciens ont été grands, c'est par leurs efforts et parce qu'ils ne se sont servis des inventions de leurs prédécesseurs que comme d'instruments pour les dépasser. De quel droit nous interdirait-on de faire de même ? »

Au domaine de la *théologie*, substituez le domaine de *l'inconnaissable*, et mainte page célèbre de Pascal deviendrait, ou peu s'en faut, une page d'Auguste Comte, plus dense seulement, plus ramassée, plus émouvante.

L'ardeur et la passion de son tempéramment, transparaissent même à travers la froideur du raisonnement géométrique. Il y a, dans la démarche de son esprit, je ne sais quoi de direct, d'impétueux, de despotique. Son argumentation bouillonne, palpète, s'élance vers le vrai. A quelque sujet qu'il touche, il y marque sa griffe de lion. Toutes

les connaissances fragmentaires éparses autour de lui, il les fait siennes, il se les approprie, mais pour les fondre au creuset de sa flamme. Et l'œuvre synthétique ainsi jaillie brûlante de son cerveau, il la revendique, non sans âpreté. *Ego nominor leo.*

Dès que son besoin de savoir est éveillé par un problème, Pascal ne l'aborde pas, il se jette sur lui comme sur une proie. Même en la dernière période de sa vie, quand c'est niaiser, affirme-t-il, que de s'occuper de géométrie, quand il déclare à sa sœur n'avoir découvert les propriétés de la courbe dite roulette ou cycloïde, que pour calmer un grand mal de dents, la passion du chercheur emporte son génie jusqu'à l'épuisement de ses forces physiques. Qu'il précède Wallis, qu'il marche de pair avec Fermat, qu'il annonce Leibnitz, aucun rival ne le peut surpasser par l'acuité et la pénétration de la vision. Sa théorie des combinaisons et des triangles arithmétiques le mène à un pas du fameux binôme de Newton. Son analyse différentielle de courbes particulières est si sûre, si parfaite de méthode et de langage qu'il suffirait de donner une forme générale aux questions qu'il s'est posées pour obtenir la réponse sans nouvel effort et créer le calcul infinitésimal. Quand la conversation d'un bel esprit l'amène à méditer sur les probabilités, non seulement il résout aisément les problèmes précis qu'il rencontre, mais il pressent la portée du nouveau calcul qu'il fonde. Si le hasard intervient dans certains phénomènes, et si l'on en embrasse un nombre *très grand*, les hasards particuliers se contrarient et s'annulent, à une erreur négligeable près. Lors donc que nos sens ne perçoivent que le phénomène d'ensemble, ce phénomène obéira à une loi simple et précise, d'où le hasard se trouvera éliminé d'autant plus parfaitement que seront plus nombreux les phénomènes imperceptibles qui composent le phénomène résultant. » C'est le principe de la *Physique statistique*, qui constitue aujourd'hui une des branches essentielles de la science.

On conçoit l'admiration qu'ont éprouvé pour une telle œuvre tous les esprits capables de la comprendre. En lisant

le dernier mémoire mathématique de Pascal, ses lettres sur la roulette qu'il n'a voulu signer que d'un pseudonyme, Leibnitz s'écrie que « la lumière l'a tout-à-coup ébloui (subito lucem hausi) ». D'Alembert affirme que ce traité sera toujours précieux comme un monument singulier de la force de l'esprit humain, reliant l'un à l'autre Archimède et Newton.

*
**

Mais devant ce génie se manifestant ainsi par éclairs, une question vient naturellement à l'esprit : puisqu'il était au bord d'un champ plus vaste de découvertes, pourquoi n'a-t-il pas fait le dernier pas ? Puisqu'il lui suffisait, pour devancer Newton et Leibnitz, de généraliser les problèmes qu'il a résolus, pourquoi, lui, l'esprit synthétique par excellence, lui qui, à seize ans, dominait d'un point de vue si élevé la théorie des coniques, pourquoi s'est-il abstenu d'un effort si naturel ? Puisqu'il était maître, au fond, des règles du calcul infinitésimal, puisqu'il était maître également des principes de la mécanique alors connus, pourquoi n'a-t-il pas appliqué cette maîtrise au problème le plus grandiose que le *cosmos* posait aux hommes de son temps, au système de Copernic et aux lois de Képler ?

Enigme dont nous chercherions vainement la solution dans les écrits mathématiques de Pascal. Car elle serait sans réponse si nous ignorions que le savant n'est qu'une des faces de sa personnalité, qu'il est avant tout un des plus hauts lyriques de l'anxiété humaine et que sa grande âme tourmentée a poursuivi, hors de la science, la recherche des certitudes absolues dont elle avait soif.

C'est à trente ans, en pleine gloire, en pleine invention scientifique, alors qu'il vit dans le siècle et prend part aux plaisirs du monde, que Pascal est brusquement envahi d'une sorte de lumière intérieure qui lui montre la vanité de toutes les choses auxquelles il s'est attaché jusque-là. En regardant « l'univers muet et l'homme égaré dans ce coin de l'univers, sans savoir ce qui l'y a mis, ce qu'il y est venu faire, ce qu'il deviendra en mourant, *il entre en*

effroi comme un homme qu'on aurait porté endormi dans une île déserte effroyable et qui se réveillerait sans connaître où il est, sans moyen d'en sortir ». Où trouver un appui contre un tel désespoir ?

Pascal, à cette époque, a l'esprit tout occupé du calcul des probabilités ; il vient de résoudre le problème des *partis*, c'est-à-dire le partage mathématique des enjeux entre deux joueurs qui interrompent leur jeu avant la fin. Son angoisse ira chercher là une réponse.

Dieu est ou n'est pas, la question dépasse notre raison, la probabilité est la même dans le sens affirmatif que dans le sens négatif. Parions, « croix ou pile ». D'un côté, c'est le fini à hasarder, car une vie, si heureuse qu'elle soit, est limitée ; de l'autre, c'est l'infini à gagner. Nous risquons, à chances égales, quelques années contre l'éternité. C'est donc pour l'existence de Dieu qu'il faut parier.

Pascal reconnaît que cette preuve est toute indirecte et négative. Mais les mathématiciens peuvent-ils prouver qu'il y a un infini ? Pourtant ils raisonnent sur l'infini avec certitude. Il leur suffit de savoir qu'*il est faux que la série des nombres soit finie*. En mainte occasion, nous sommes sûrs sans comprendre. C'est de cette manière que Pascal sait que Dieu est.

De toutes les lignes qu'une main d'homme ait jamais tracées, il en est peu qui aient provoqué autant de controverses que celle où se trouve exposé le pari fameux. Savants et philosophes ont dénoncé cet abus de l'infini en des matières qui ne comportent pas de mesures et qui, si elles en comportaient, n'auraient pas de commune mesure. Et quel injustifiable postulat que cette probabilité *égale* entre l'affirmative et la négative ! Quand on tire au hasard une carte dans un jeu de cinquante-deux cartes, l'as de cœur va-t-il ou non sortir ? Entre cette affirmative et cette négative ma raison ne peut décider, et cependant la probabilité pour que l'as sorte est bien plus faible que la probabilité inverse. Or à quel Dieu croirai-je ? A celui des Chrétiens ? des Turcs ? des Philosophes ? Suivant que je croirai à l'un ou à l'autre, ne me faudra-t-il pas agir différemment pour

gagner cet infini que vous me promettez? En réalité, c'est entre une infinité de croyances possibles que je suis contraint de choisir.

Toutes ces objections sont fondées et valent plus que le raisonnement lui-même. Mais, ce qui demeure de ce raisonnement, c'est son caractère dramatique, c'est le ton impérieux et comme tragique du dialecticien. A l'infini courent *la rouge et la noire*. « Parions. — Je ne veux pas, maître, la vie est si douce, je me refuse à ce jeu inhumain. — Il faut parier ; vous êtes embarqué ; chacun de vos actes est un choix. » N'est-ce pas à lui-même que Pascal commande, à sa raison orgueilleuse, à ses passions rebelles? Lutte douloureuse qui dure des mois, où il est comme suspendu dans le vide « entre le monde que son pied repousse et Dieu qui ne l'appelle pas encore ». Lutte qui se termine en cette nuit d'extase du 23 novembre 1654 où le Christ aux bras étroits de Jansénius le prend tout entier.

*
**

Dès lors, Pascal déserte « l'esprit » pour « la charité », laquelle dépasse l'esprit autant que celui-ci dépasse le corps. Rien ne vaut que de se fondre en Dieu par l'amour. Après du problème de notre destinée, quelle vanité que ceux dont s'amuse la curiosité scientifique! Nous cherchons passionnément une base où dresser une orgueilleuse Babel; mais toute base s'effondre et la terre s'ouvre jusqu'aux abîmes. Non qu'il s'agisse d'anéantir la raison, Pascal l'affirme expressément, il s'agit de la maintenir dans ses limites. « Deux excès, s'écrie-t-il, exclure la raison, n'admettre qu'elle. La dernière démarche de la raison est de reconnaître qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent. Elle n'est que faible si elle ne va jusque là. » Les mathématiques elles-mêmes ne doivent plus être, aux yeux de Pascal, qu'un essai, non un emploi, de nos forces. Et lors même que les nombres permettraient de démontrer l'existence de je ne sais quelle divinité insensible et abstraite, quel secours y trouverait-il? S'il se décide à

proposer en défi à l'Europe la démonstration des propriétés de la roulette qu'il vient de découvrir, c'est que sa supériorité ainsi affirmée dans le domaine le plus difficile de l'intelligence donnera plus de crédit à son apologie de la religion.

Mais du moment que la recherche scientifique n'a plus d'autre but que d'exercer et de fortifier notre raison pour lui permettre d'accéder à des vérités plus hautes et d'un ordre que la science n'atteint pas, peu importe le sujet auquel le savant s'applique. Il convient même que ce sujet ne soit pas trop ambitieux, pour ne point risquer d'entraîner notre raison au-delà des limites où son empire est légitime. Les secrets de la nature ne nous regardent pas et nous n'avons que faire de les connaître. Les problèmes trop vastes et qui peuvent donner l'illusion de toucher aux causes premières, ne sont-ils pas dangereux? C'est pourquoi Pascal trouve inutile d'approfondir Copernic et Kepler. Au delà de Descartes qu'il blâme de n'employer Dieu qu'à donner une chiquenaude au monde, — après quoi on s'en passe, — il entrevoit déjà l'astronome fier de sa science qui, un siècle et demi plus tard, interrogé sur Dieu, répondra qu'il n'a pas eu besoin de cette hypothèse.

*
**

Ainsi la foi mystique de Pascal a retenu, limité, restreint son imagination scientifique. Des savants, des philosophes s'en sont plaints. Des croyants même ont regretté qu'un tel géomètre eût fait si bon marché d'un don qui lui venait «de là d'où tout nous vient». Mais n'ont-ils pas tort? Sa personnalité qui fut sans seconde, n'est-elle pas mieux préservée ainsi contre le temps et l'oubli? Si la véritable immortalité, pour le penseur, est de susciter indéfiniment dans les âmes des adhésions ou des révoltes passionnées, qui donc, plus que Pascal, a conquis l'immortalité?

Ses rivaux dans le domaine des nombres, des formes et

des forces, les Descartes, les Newton, les Leibnitz, les Fermat, se sont, en quelque sorte, anéantis dans leur œuvre. Le débutant manie en se jouant les formules qui leur ont coûté tant d'efforts, sans que leurs noms illustres éveillent en lui une émotion ou un souvenir. Quelques anecdotes pittoresques ou ridicules sur leurs distractions, quelques légendes qui symbolisent puérilement leurs doctrines, quelque loi abstraite à laquelle ils servent de parrains, et c'est tout. Qu'ont-ils pensé, qu'ont-ils souffert, quelle inspiration les a soutenus à travers d'âpres sentiers? De cela, rien ne subsiste. La démarche même de leur raison est abolie. Ils sont comme ces affluents venus des hautes montagnes à un grand fleuve qui roule pêle-mêle vers la mer leurs eaux confondues.

Pascal au contraire, par son tourment autant que par son génie, s'est acquis une gloire éternellement jeune. Il vit parmi nous, il est de notre époque comme il fut des précédentes. Il est moderne aujourd'hui comme il le sera demain. Ce fils de la femme qui n'a pas vécu quarante ans et dont les écrits tiendraient en un volume, a laissé une trace si profonde que nul penseur après lui ne l'a pu négliger. Tous sont tombés en arrêt devant lui, beaucoup pour l'admirer et l'aimer, d'autres pour le plaindre, certains pour le railler. « Fou sublime né un siècle trop tôt », dira Voltaire et Cousin dénoncera « sa piété convulsive ». Enthousiasmes ou sarcasmes, soit : mais pour en parler sans passion, aucun ! Les doctrines, les écoles les plus opposées se réclament de son autorité et de son patronage. Suivant qu'on s'adresse en effet à une des trois phases qu'il a traversées — celle où il se donnait à la science, en laissant à la religion son domaine séparé, celle où il oscillait entre la science et Dieu, celle où il était tout à Dieu — suivant que, dans les suprêmes antithèses de ses *Pensées*, arguments de raison et non figures de rhétorique, on s'attache à une thèse ou à la thèse contraire, chaque philosophie, chaque génération peut interpréter Pascal conformément à elle-même et lui emprunter des formules maîtresses écrites en lettres de feu.

Les mystiques invoquent les effusions du Mémorial jetées fébrilement sur le papier en sa nuit d'extase. Les agnostiques, le célèbre conseil : « Abêtissez-vous ». Mais les rationalistes protestent ; n'a-t-il pas écrit : « Toute notre dignité consiste dans la pensée ».

Non, *l'appel au cœur* le fait nôtre, réclament les partisans de l'intuition créatrice. Lisez-le : « Qu'est-ce que la pensée ? qu'elle est sottise. Humiliez-vous, raison impuissante. Taisez-vous, nature indocile. » Et voici Pascal devenu ainsi l'ancêtre du pragmatisme, de W. James et de M. Bergson. Pour les romantiques, Pascal personnifie la lutte tragique de l'intelligence et du cœur, de la raison et de la foi. C'est un croyant ravagé par le doute et qui recule jusque vers les pratiques du fétichisme pour fuir de plus loin l'effrayante incertitude. Par une réaction quelque peu excessive, l'école nouvelle du néopositivisme chrétien n'a plus voulu voir en lui qu'un maître de méthode, dont la préoccupation dominante est d'apprendre à penser.

Les doctrines politiques autant que les philosophies se sont disputé Pascal. Supertitieux pour Voltaire, Concordet, André Chénier, il apparaît à Rousseau et à Jacobi comme le voyant qui a instauré, contre la froide raison, l'école du sentiment, c'est-à-dire de la liberté. N'est-il pas un apôtre de la liberté celui qui a revendiqué, contre toute atteinte du temporel, les droits les plus odieux aux tyrans, les droits de la pensée intérieure et qui refuse, à l'autorité du roi tout reniement même mitigé de sa foi, comme « abominable devant Dieu et méprisable devant les hommes ? » N'a-t-il pas l'âme républicaine celui qui proclame criminel d'établir la royauté là où la république existe ? Le socialisme lui-même a le droit de prendre pour base la phrase connue de tous : « Ce chien est à moi, disaient ces pauvres enfants » ; et il n'est pas jusqu'à l'anarchie qui ne fasse appel, parfois, au formidable contempteur de notre *misérable justice* et des assises conventionnelles sur lesquelles repose l'ordre social. C'est que la voix de Pascal est à ce point émouvante et chargée d'harmoniques qu'elle trouve en toute âme quelque accord à ébranler et à faire

résonner profondément. C'est qu'il est des sources de lumières tellement puissantes, que chaque miroir, fût-ce le plus déformé et le plus terne, en réverbère des rayons.

*
**

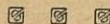
Si multiples que soient les apparences qu'elles revêtent, combien elle est une pourtant cette âme de Pascal, telle qu'elle se dégage et de son œuvre et des influences par elle exercées. Elle est une, avant tout, par l'ardeur de la passion, une passion qui inonde « toute la capacité du cœur » et par laquelle on devient « tout grandeur ». Cette passion brûle dans son style que certains, songeant aux quarante volcans de l'Auvergne natale, ont comparé aux coulées de lave qui, même pétrifiées, décèlent les ardeurs de leur origine. Mais une discipline impeccable en contient et dirige l'élan impétueux. Nouvelle manifestation d'une admirable unité. Car, cette discipline de la pensée et l'expression, Pascal l'a acquise par son effort scientifique, et elle est la même dans le *Traité de l'équilibre des liqueurs* et dans les *Pensées*. Seule une telle discipline lui a donné cette plénitude et cette densité de la phrase, cette exactitude et cette sobriété des termes, cette solidité des prémisses, cette logique inexorable et poussée jusqu'à son terme, ce style direct qui frappe au vif de l'intelligence et de la sensibilité. Seule une telle discipline au service d'une telle passion a rendu possibles les miracles de l'écrivain, ces paroxysmes de désespoir et de dédain, ces ironies qui flagellent jusqu'à la cruauté nos préjugés et nos indolences, ces appels qui nous font tressaillir comme un cri de détresse dans la nuit.

Et n'est-ce pas aussi la méditation mathématique qui lui a fait entrevoir, bien avant le temps des Taine et des Baudelaire, l'identité des valeurs esthétiques sous les apparences les plus diverses? La même enrythmie arithmétique règle l'accord de deux notes, ces deux notes soient-elles émises par une lyre, une flûte ou un clavecin; il existe également une mystérieuse correspondance, une harmonie subtile entre une comédie de Racine, un sermon de Bos-

suet, un ballet de Lulli, un parc à la Lenôtre. Ainsi, aux heures mêmes où il semble leur échapper, les règles exactes et sévères des nombres et des formes exercent encore sur son esprit leur silencieuse domination.

Un des écrivains vivants qui ont parlé le plus dignement de Pascal, contemplant à Port-Royal son masque de mort où des traits si contraires, ceux « de Condé et de Descartes », sont rassemblés, admire la profondeur de repos qu'exprime ce visage. « La mort, dit-il, est le lieu de Pascal. Il l'a tant cherchée et poursuivie partout que cette passion trouble son visage d'homme. Mais quand il l'a enfin trouvée, et qu'il ne la craint plus, pour l'avoir vue face à face, quelle paix ineffable respire son ennui... » Le moment unique l'a rasséréiné pour jamais et lui a ouvert la route « qui mène à un repos sublime où l'espoir, comme la terreur, où le dédain même a toujours la paix ».

Cet équilibre sans fin au-dessus des passions, où toutes se fondent en une seule, l'amour de Dieu, ce repos sublime, que la vie ne trouble plus mais si désincarné, si détaché de tout lien terrestre, est-il à ce point différent de la *divine mort où tout rentre et s'efface* qu'ont chantée nos poètes stoïciens? Ou de ce Nirvana sans désir auquel aspirent, de l'autre côté de la terre, les ascètes sacrés? Entre les paroles de Pascal à Jésus qui lui parle, et le silence hautain de Vigny répondant au silence de la divinité, y a-t-il antinomie ou affinité? Et si je ne craignais d'inquiéter certaines âmes, j'ajouterais qu'entre les effusions du *Mémorial* et l'*Ecce Homo* du grand négateur, du surhomme Nietzshéen dont la raison tremble déjà au bord de l'abîme, il existe je ne sais quelle étrange et surprenante parenté verbale. Ainsi le savant, le poète et le saint, confondus en Pascal nous apparaissent comme un sommet dans la suite de grands lyriques qu'a tourmentés inlassablement le mystère de notre destinée et dont le génie, plus fort que leur tourment, nous enseigne, suivant la magnifique expression de Renan, « ces vérités qui dominant la mort, empêchent de la craindre et la font presque aimer. »



Discours prononcé au sommet du Puy de Dôme, par M. Bataillon, Recteur de l'Académie de Clermont, lors de la Commémoration du Tricentenaire de Blaise Pascal, le 8 juillet 1923.

Monsieur le Président de la République,
Messieurs les Ministres,
Messieurs,

C'est sur ce sommet, enveloppé par la tradition de mystère et de légendes, cimetière de ruines où devait surgir plus tard le premier observatoire de montagne que le monde ait connu, c'est sur ce sommet familier à son enfance que Pascal situait, en 1647, l'expérience cruciale établissant le grand principe de la pesanteur de l'air.

C'est ici d'abord que notre Université du Centre veut s'associer aux Fêtes du Tricentenaire.

Elle est chez elle. Et, dans ce vaste domaine auquel les caprices de la nature ne tolèrent que des barrières morales, devant ce bloc de granit qui rappelle l'œuvre géniale du plus glorieux des fils d'Auvergne, elle est heureuse et fière de saluer aujourd'hui le Chef d'Etat et l'élite de la Pensée qui l'accompagne dans son pèlerinage.

Gardiennne jalouse des souvenirs que cette solennité réveille, elle prenait en 1902 l'initiative d'ériger, à l'entrée de la Tour d'observation, une plaque commémorant la fameuse expérience. Cette plaque n'a pas résisté à la violence des éléments.

La Ville de Pascal, résolue à sceller sur ce dôme un témoin durable du grand événement, a marqué l'endroit précis où Perrier s'arrêta, le 19 septembre 1648, pour réaliser la dernière partie du programme tracé par son beau-frère.

Nous sommes sur l'emplacement de la petite chapelle de Saint-Barnabé, où la hauteur barométrique fut mesurée à 500 toises environ au-dessus de Clermont. Elle était de 23 pouces, 2 lignes de mercure, alors que le même jour,

tout en bas, à la Chapelle des Minimes, elle se maintenait à 26 pouces, 3 lignes $1/2$.

L'expérience répondait victorieusement à l'idée directrice indiquée par Pascal, l'année d'avant dans sa lettre à Perrier :

« S'il arrive que la hauteur du vif-argent soit moindre au haut qu'au bas de la montagne (comme j'ai beaucoup de raisons pour le croire), il s'ensuivra nécessairement que la pesanteur et pression de l'air est la seule cause de cette suspension du vif-argent et non pas l'horreur du vuide, puisqu'il est bien certain qu'il y a beaucoup plus d'air qui pèse sur le pied de la montagne que non pas sur son sommet ; au lieu qu'on ne saurait pas dire que la nature abhorre le vuide au pied de la montagne plus que sur son sommet. »

Cette démonstration éclatante, qui donnait à la découverte de Torricelli son ampleur véritable et son sens définitif attestait chez Pascal la puissance réalisatrice de l'expérimentateur jointe à la rigueur inflexible du logicien.

Elle révélait en lui quelque chose de plus : la pleine liberté d'un grand esprit devant les problèmes scientifiques qu'il entend soustraire aux formules de l'École, qu'il prétend accessibles aux seules lumières de la raison, au seul contrôle de l'expérience.

Derrière cette action de la pression atmosphérique faisant équilibre à une colonne de mercure, il aperçoit le cas simple d'un liquide dans des vases communicants, tous les dispositifs ingénieux d'où sortaient bientôt la démonstration du Principe de Pascal et l'invention de la presse hydraulique. La généralisation apparaît déjà dans le titre sous lequel il rapporte l'Expérience du puy de Dôme : *Récit de la grande expérience de l'équilibre des liqueurs*. Et, dans la construction logique des célèbres *Traité*s, ses recherches d'Hydrostatique, quoique postérieures, seront présentées comme un prélude aux preuves de la pesanteur de la masse d'air : preuves innombrables, dont une encore fut obtenue en ces lieux, par Pascal lui-même, pendant le séjour qu'il fit à Clermont en 1649. C'est l'expérience du

ballon à demi plein d'air qui, transporté à une altitude de 500 toises, s'enfle de lui-même pour s'aplatir quand on le redescend.

La conclusion des *Traité*s réunit en un solide faisceau la longue série des arguments, et s'achève sur un défi triomphal aux autorités de l'École :

« Que tous les disciples d'Aristote assemblent tout ce qu'il y a de fort dans les écrits de leur Maître et de ses commentateurs pour rendre raison de ces choses par l'horreur du vuide, s'ils le peuvent ; sinon qu'ils reconnaissent que les expériences sont les véritables maîtres qu'il faut suivre dans la physique. »

C'est la même fougue que nous retrouverons plus tard dans sa défense d'Arnauld contre la Sorbonne.

Qu'il combatte l'erreur traditionnelle ou ce qu'il considère comme l'intolérance systématique, son esprit géométrique trouve sécurité dans la séparation de deux territoires : celui des croyances où règne l'autorité, celui des sciences physiques et du sens commun où la suprématie reste à la raison.

Plus de deux siècles passeront ; et les grandes voix de notre époque reprendront ce thème de souveraine sagesse.

C'est la pensée de Claude Bernard : « Il ne faut pas confondre le domaine du sentiment et celui du raisonnement... on est spiritualiste ou matérialiste par sentiment ; on est physiologiste par démonstration scientifique. »

C'est la pensée de Pasteur, magistralement évoquée hier en Alsace : « Les deux domaines sont distincts et malheur à celui qui veut les faire empiéter l'un sur l'autre, dans l'état si imparfait des connaissances humaines ! »

N'y a-t-il pas là comme une réminiscence du *Fragment sur le vide* ? Écoutons Pascal. C'est la même opposition, mais soulignée d'une vigoureuse profession d'orthodoxie :

« Aveuglement de ceux qui apportent la seule autorité pour preuve dans les matières physiques... Malice des autres qui emploient le raisonnement seul dans la théologie, au lieu de l'autorité de l'Écriture et des Pères. Il faut relever le courage de ces gens timides qui n'osent rien

inventer en physique, et confondre l'insolence de ces téméraires qui produisent des nouveautés en théologie. »

« Et ainsi, (nous dira Gilberte dans la vie de son frère) cet esprit si grand, si vaste, si rempli de curiosité, qui cherchait avec tant de soin la cause et la raison de tout, était en même temps soumis à toutes les choses de la religion, comme un enfant ; et cette simplicité a régné en lui toute sa vie. »

Les Traités de l'Equilibre des liqueurs et de la Pesanteur de la masse d'air, écrits à 28 ou 29 ans, sont le couronnement de l'œuvre expérimentale de Pascal.

Sous l'aiguillon de la souffrance, sa nature ardente glissait naturellement vers l'ascétisme.

Des dix années d'épreuves qui lui restaient à parcourir allaient sortir ces œuvres de foi, œuvres de beauté et de simplicité grandiose qui comptent parmi les monuments immortels des lettres françaises.

Le Pascal que nous évoquons dans ce splendide décor des Puys, joyau de l'Auvergne, le Pascal auquel nous apportons ici un premier tribut d'admiration :

C'est l'enfant prodigieux qui reconstitue seul les fondements de la géométrie ;

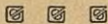
C'est l'adolescent qui, à 16 ans, discute avec autorité chez le Père Mersenne les travaux mathématiques venus de tous les points de l'Europe ; qui, à 19 ans réalise ce petit chef-d'œuvre de mécanique, la machine arithmétique ;

C'est l'esprit lumineux qui, à 23 ans, saisit et démontre avec rigueur un principe physique essentiel ;

C'est enfin le savant encyclopédique qui affirme en termes définitifs la puissance de la méthode expérimentale.

Monsieur le Président,

Ce monolithe, qui date un événement mémorable, sera aussi la trace du geste pieux que vous accomplissez. Il rappellera au passant qu'aux jours du Tricentenaire vous êtes venu sur ce Dôme apporter l'hommage de la France au génie scientifique de Blaise Pascal.



Discours prononcé au sommet du Puy de Dôme, par
M. Emile Picard, Secrétaire Perpétuel de l'Académie
des Sciences lors de la Commémoration du Tricente-
naire de Blaise Pascal, le 8 juillet 1923.

L'Académie des Sciences est heureuse de s'associer à l'hommage rendu à un des plus glorieux enfants de notre pays. Elle aime à rappeler ces années du xvii^e siècle où, sans avoir une existence officielle, elle formait une petite société de mathématiciens et de physiciens groupés autour du Père Mersenne. Parmi les membres de cette Académie libre, figuraient Descartes, Fermat, Roberval, Desargues, Pascal, pléiade illustre, que nous sommes fiers de rattacher ainsi à notre compagnie.

Avec le xvii^e siècle avait commencé une brillante période de l'histoire des sciences. Képler et Galilée avaient ouvert des voies nouvelles par leurs immortelles découvertes en astronomie, en physique et en mécanique. Peu à peu s'élaboraient les méthodes de la science moderne, et les sciences physico-mathématiques se constituaient sous la forme qui devait leur permettre de prendre, pendant deux siècles, un incomparable essor. Dans les milieux scientifiques, où Blaise Pascal fut introduit tout jeune encore par son père, les sciences mathématiques étaient en grand honneur, et on y avait aussi le goût de l'observation et de l'expérimentation. Etienne Pascal entretenait la curiosité d'esprit de son fils, en lui décrivant les phénomènes de la nature et les plus beaux résultats de l'industrie humaine. C'est sous l'influence d'une éducation où la science tenait une large place et où se manifestait quelque défiance de la spéculation philosophique *a priori*, que se développa le génie de Pascal. Son vigoureux esprit se forma en dehors des cadres habituels, et, de bonne heure, la recherche de la vérité le prit tout entier.

Encore enfant, Pascal s'essayait déjà dans des recherches

géométriques, où, quelle que puisse être la part de la légende, il montrait une extraordinaire facilité. A seize ans, il publiait un court *Essay pour les coniques*. Ces courbes remarquables, déjà considérées dans l'antiquité grecque, avaient été utilisées par Képler dans l'étude du mouvement des planètes, et bientôt elles allaient, avec Newton, jouer un rôle essentiel en mécanique céleste, exemple mémorable de spéculations théoriques ayant attendu deux mille ans leur application. Pascal, dans son *Essay*, a dit ce qu'il doit au mathématicien lyonnais Desargues. Mais, en prenant pour base de la théorie des coniques la proposition célèbre pour l'hexagone inscrit, qui porte son nom, il témoignait de la puissance d'invention d'un grand géomètre ; aussi la perte du *Traité sur les coniques*, auquel il travailla plus tard, et dont quelques fragments furent communiqués à Leibnitz, est-elle à jamais regrettable. Alors que Descartes ramenait la géométrie à l'algèbre avec la géométrie analytique, Pascal s'engageait dans les voies de la géométrie pure, que Poncelet et Chasles devaient suivre avec tant d'éclat au siècle dernier.

L'éducation reçue par Pascal l'avait rendu curieux de toutes choses, et les applications pratiques de la science ne l'intéressaient pas moins que la théorie pure. Pour venir en aide à son père, il pose le problème de la construction des machines à calculer. Sa machine concerne les opérations d'addition et de soustraction ; elle donne la somme de deux nombres dont les chiffres ont été successivement inscrits sur diverses roues. Dans cette opération, le report des retenues constituait une sérieuse difficulté. Quoique le procédé employé par Pascal nous paraisse aujourd'hui bien grossier, on doit admirer l'ingéniosité dont il faisait preuve à une époque où l'étude des transformations cinématiques était si peu avancée. Pascal attachait un grand intérêt à son invention, et il traita avec quelque dédain ceux qui cherchèrent à l'imiter. Il montra là d'ailleurs de véritables qualités d'homme d'affaires, et le privilège qu'il se fit attribuer pour sa machine arithmétique et qui prévoyait « tous les déguisements possibles »

constitue un brevet difficile à tourner. En fait, c'est seulement au milieu du siècle dernier que la conception première de Pascal est devenue susceptible d'une forme vraiment pratique, et on sait le développement pris aujourd'hui par des mécanismes capables de réaliser les opérations algébriques les plus complexes.

Les circonstances décidèrent maintes fois de l'orientation des recherches de Pascal, attentif à toutes les nouveautés. En 1644, Torricelli réalisait une expérience célèbre avec un tube rempli de mercure, et faisait renaître la question du vide longtemps agitée par les écoles de l'antiquité et du Moyen Age. Aristote avait conclu, comme conséquence de sa théorie du lieu naturel à l'impossibilité du vide. Plus tard, Roger Bacon, posant un principe de continuité universelle, regardait le vide comme un désordre, et, comme, d'après lui, la nature a besoin d'ordre, elle contraind les corps à se mouvoir de manière qu'aucun espace vide ne se produise entre eux. Cependant l'observation et l'expérience intervenaient peu à peu dans l'étude des phénomènes naturels. Il semble que, à la suite de son expérience, Torricelli ait soupçonné que la force soulevant le vif argent n'est pas une force intérieure et provient de la gravité de l'air extérieur poussant le liquide dans le tube. Mais les hypothèses les plus diverses sont alors agitées, hypothèses qui, comme le dit Pascal, « conspirant à bannir le vide, exercent à l'envie cette puissance de l'esprit qu'on nomme subtilité, et, pour solution de difficultés véritables, ne donnent que de vaines paroles sans fondement ». Pascal demande à l'expérience et non à des dissertations stériles des réponses aux questions posées. Il témoigne du sens critique le plus pénétrant dans la discussion des faits, dont il tire les conséquences avec une logique d'une rare vigueur. Il montre, par de longues et coûteuses expériences, où figurent des tubes et des siphons de cinquante pieds de haut, que le vide existe dans la partie supérieure du baromètre, ou du moins « que l'espace, vide en apparence, n'est rempli d'aucune des matières qui sont connues dans la nature et qui tombent sous aucun

de nos sens ». On lui a parfois reproché de n'avoir abandonné que peu à peu l'opinion d'après laquelle la nature abhorre le vide. Quoiqu'il éprouvât des difficultés à croire que la nature, « qui n'est point animée, ni sensible, puisse être susceptible d'horreur », Pascal ne se décida, en effet, que lentement à abandonner, comme il l'avoue lui-même, les opinions où le respect de l'antiquité l'avait retenu, et il formula correctement la solution du problème, en parlant des matières qui nous sont connues. Trente ans plus tard, l'illustre Huyghens, plus audacieux, invoquait l'expérience de Torricelli pour prouver que le vide barométrique, laissant passer la lumière, doit contenir une matière d'espèce nouvelle. Ce fut l'origine de la théorie si féconde des ondulations ; mais, de cet éther, où se propagent les ondes lumineuses, la science, il faut l'avouer, n'a pas encore réussi, depuis plus de deux siècles, à concilier certaines propriétés contradictoires, au point que quelques-uns, enclins à ne voir dans les théories que des jeux de formules, ne lui accordent plus aujourd'hui qu'une existence symbolique. Pascal, en ces questions, ne se préoccupant que « des matières qui sont en notre connaissance », laissait, sans l'écouter peut-être, Descartes disserter sur les tourbillons de sa matière subtile. L'expérience dite du vide dans le vide, par laquelle un baromètre était réalisé dans le vide, l'inclinait à se rallier à l'explication entrevue par Torricelli, mais il fallut l'expérience du Puy de Dôme pour lui faire admettre définitivement que la pesanteur et la pression de l'air sont les seules causes de la suspension du mercure dans le tube barométrique. Qui eut le premier l'idée de réaliser cette expérience ? C'est un point sur lequel on a beaucoup discuté. Descartes, sans séparer jamais la physique de sa métaphysique, y pensa sans doute en même temps que Pascal, et aussi le Père Mersenne, dont Pascal disait qu'il n'avait pas d'égal pour poser de belles questions. Il semble même que le Minime ait à cet égard quelque priorité, ayant proposé l'expérience dans un livre imprimé en 1647. Mais Pascal sut le premier organiser systématiquement les observations, et, le 19 septembre

1648, son beau-frère Perier constatait l'inégalité des hauteurs dans le baromètre à la base et au sommet du Puy de Dôme. Cette démonstration expérimentale de la pesanteur et de la pression de l'air eut un retentissement immense. Désormais, on ne pouvait plus professer l'horreur de la nature pour le vide, sans supposer que cette nature abhorre le vide au pied de la montagne plus que sur son sommet : l'explication purement verbale avait reculé devant le fait précis, et un progrès scientifique considérable était réalisé.

Pascal voit aussi l'importance pratique de la célèbre expérience, mandant de suite à son beau-frère que non seulement la diversité des lieux, mais la diversité des temps en un même lieu, selon qu'il fait plus ou moins froid ou chaud, sec ou humide, amenaient des variations de niveau dans les tubes barométriques. C'était là tout un programme météorologique, et l'observatoire du Puy de Dôme, dont la ville de Clermont est justement fière, fut virtuellement fondé par l'illustre enfant de Clermont, dont nous célébrons aujourd'hui le troisième centenaire.

Si importante qu'ait été l'observation du Puy de Dôme, elle ne fut qu'un brillant épisode dans le développement d'une étude plus générale entreprise par Pascal. Sa pensée allait au delà du problème particulier de la pesanteur de l'air. Sous le nom de *Traité de l'équilibre des liqueurs*, il compose un traité d'hydrostatique, œuvre admirable dans laquelle sont coordonnés, d'une manière logique et harmonieuse, les résultats épars obtenus depuis Archimède dans la statique des fluides. Des expériences précises définissent ce qu'on doit entendre par la pression en un point d'un liquide et en font connaître les lois. Pascal rattache ensuite ces lois « pour ceux qui sont géomètres » à des principes généraux de mécanique, comme celui-ci, que « jamais un corps ne se meut par son poids, sans que son centre de gravité descende ». Il utilise aussi le principe des déplacements virtuels, qui, soupçonné dès le XIII^e siècle par l'école de Jordanus, connu de Galilée et formulé pour la première fois avec les précisions nécessaires

par Descartes, domine la statique tout entière. De cet ordre constant « d'après lequel le chemin dans les machines est en raison inverse de la force », Pascal déduit, en faisant abstraction du poids du liquide, la propriété fondamentale de la presse hydraulique à laquelle son nom reste attaché. Le *Traité de l'équilibre des liqueurs* est un ouvrage qui fait époque dans l'histoire de la mécanique ; c'est de cette base solide que partiront plus tard, après le développement des méthodes du calcul infinitésimal, Clairaut, d'Alembert et leurs successeurs, pour fonder la théorie générale des fluides. Le *Traité de l'équilibre des liqueurs* et celui de la *Pesanteur de la masse de l'air* ne sont pas moins mémorables dans l'histoire de la littérature scientifique française. Pascal, avec sa pensée merveilleusement lucide, y donne le modèle du style scientifique ; de sa phrase sobre et allant droit au but à la phrase lourde et parfois obscure de Descartes dans sa *Dioptrique* et dans ses *Météores*, le progrès est considérable. Pascal avait conscience de l'importance de l'œuvre accomplie, en coordonnant les travaux de ses prédécesseurs et les rattachant à quelques principes simples ; il pouvait écrire très justement : « Je sais un peu ce que c'est que l'ordre, et combien peu de gens l'entendent. » Mais, s'il était fier du succès de ses efforts, il savait aussi que la science est une œuvre collective, comme en témoigne cette phrase des *Pensées* : « Certains auteurs, parlant de leurs ouvrages, disent : mon livre, mon commentaire, mon histoire, etc. Ils sentent leurs bourgeois qui ont pignon sur rue, et toujours un « chez moi » à la bouche. Ils feraient mieux de dire : notre livre, notre commentaire, notre histoire, etc..., vu que d'ordinaire il y a plus en cela du bien d'autrui que du leur. »

Les premiers travaux mathématiques de Pascal avaient porté sur les sections coniques. Il ne semble pas avoir approfondi l'œuvre algébrique de Viète, non plus que la géométrie analytique de Descartes. La généralité même de la méthode, préconisée par le grand philosophe, devait plutôt en détourner Pascal, soucieux de résultats précis. Son esprit, curieux des détails, préférait les beaux pro-

blèmes qu'offre la géométrie traitée à la manière des anciens et les questions délicates posées par l'analyse combinatoire et le calcul des probabilités. Pascal a consacré un traité à ce qu'il a appelé « le triangle arithmétique » ; il entend par là une suite d'entiers disposés en colonnes verticales formant un triangle indéfini, où chaque nombre se calcule en faisant la somme des entiers qui le surmontent dans la colonne précédente. On obtient ainsi les nombres de combinaisons de diverses grandeurs prises entre elles un certain nombre de fois, et la considération du triangle devait lui être utile pour ses recherches sur le calcul des probabilités. Il faut cependant reconnaître que, si Pascal avait employé les signes de l'algèbres, il aurait, en évitant les longs détours du langage ordinaire, grandement facilité la tâche de ses lecteurs.

Deux questions sur le jeu, posées par le chevalier de Méré, furent l'origine du Calcul des probabilités. La première se formulait ainsi : si on joue plusieurs fois avec deux dés, combien faudra-t-il de coups, au minimum pour que l'on puisse parier avec avantage que, après avoir joué ces coups, on aura fait *rafle de six* ? La réponse qui se déduit facilement de l'évaluation du nombre des cas favorables, est que, si on parie d'amener *double-six* en *vingt-quatre* coups, les chances de perte l'emportent sur celles de gain ; c'est le contraire, si l'on accorde *vingt-cinq* coups. La seconde question était moins simple. Comme l'écrivait Pascal à Fermat, au sujet de Méré qui ne put la résoudre : « Il a un très bon esprit, mais il n'est pas géomètre ; et c'est, comme vous savez, un grave défaut. » Ce problème concerne le cas où, des joueurs rompant le jeu avant la fin, on cherche à opérer la juste distribution, qui s'appelle le *parti*. La méthode de Pascal est d'une admirable simplicité, et, en formant une équation aux différences finies, il invente une des deux méthodes analytiques du Calcul des probabilités. L'autre méthode, qui repose sur la théorie des combinaisons, fut donnée dans le même temps par Fermat. La correspondance si curieuse entre ces deux grands esprits nous fait assister à la genèse des premiers

principes du calcul des probabilités. Le compliment, cet ennemi des conversations douces et aisées, suivant l'expression de Fermat, en est le plus souvent banni. Cependant, on y sent la déférence de Pascal pour le grand géomètre de Toulouse, et, celui-ci lui ayant envoyé les énoncés de quelques-uns de ses théorèmes sur la décomposition des entiers en nombres carrés et en nombres triangulaires, dans l'espérance qu'il le suivrait dans la même voie, Pascal répond au sujet de ces énoncés : « Pour moy, je vous confesse que cela me passe de bien loin ; je ne suis capable que de les admirer. » En une autre occasion, Pascal écrit à Fermat qu'il est celui de toute l'Europe qu'il tient pour le plus grand géomètre. La correspondance entre Fermat et Pascal, imprimée seulement longtemps après, circula dans le monde scientifique d'alors et provoqua de nouvelles recherches sur le calcul des probabilités. Huyghens, Leibniz et d'autres développent et appliquent les principes de Fermat et de Pascal, sans y rien ajouter d'essentiel, jusqu'à ce que Jacques Bernoulli découvre le célèbre théorème qui porte son nom, et que Poisson a généralisé un siècle plus tard en l'appelant la loi des grands nombres. Sans parler des nombreuses applications pratiques du calcul des probabilités, on sait la place qu'il a prise dans la science de notre époque, au point que, d'après certains théoriciens de la mécanique statistique, les lois de la physique ne sont que des lois de plus grandes probabilité, si bien que, quelque jour, le monde pourrait faire machine en arrière, éventualité qui, hâtons-nous de le dire, est infiniment peu probable.

Pascal, retiré à Port-Royal, avait abandonné toute recherche scientifique, quand, au mois de juin 1658, il adresse un défi aux mathématiciens sur des problèmes relatifs à la courbe appelée roulette ou cycloïde. Galilée et le Père Mersenne avaient les premiers considéré cette courbe, étudiée ensuite par Torricelli et surtout par Roberval, qui démontra que l'aire comprise entre la cycloïde et sa base est égale à trois fois l'aire du cercle générateur.

Pour résoudre les problèmes posés par Pascal, il fallait faire des intégrations très complexes, et les vues qu'il développa à cette occasion portent au delà du cadre spécial des questions mises au concours. Le principe général posé par Cavalieri dans sa *Géométrie des indivisibles* est mis en pleine lumière par Pascal, qui soutient la légitimité de ce calcul des infiniment petits, encore enveloppé de brumes. La phrase suivante, précisant son emploi, répondait à certaines critiques : « On n'augmente pas une grandeur continue d'un certain ordre, formule Pascal, lorsqu'on lui ajoute en tel nombre que l'on voudra des grandeurs d'un ordre infinitésimal supérieur. » Peu à peu se clarifiait ainsi la notion de sommation ou d'intégration, posée sous d'autres points de vue par Eudoxe et par Archimède dans l'antiquité, et dont Fermat donnait de son côté des exemples relatifs aux paraboles de degrés supérieurs. On trouve dans l'ouvrage de Pascal sur la roulette, sous des formes géométriques extrêmement ingénieuses, les résultats fondamentaux se rapportant à ce que les géomètres appellent aujourd'hui les intégrales curvilignes et les intégrales doubles, et il suffit, pour indiquer la puissance de ces méthodes, de rappeler le beau théorème sur l'égalité à un arc d'ellipse d'un arc de cycloïde allongée ou raccourcie. N'oublions pas non plus que Leibniz a plus tard reconnu expressément tout ce qu'il devait aux ouvrages de Pascal. Les amis des sciences mathématiques regarderont toujours avec respect à la Bibliothèque de Clermont les deux exemplaires, offerts par Marguerite Perier, de la *Lettre contenant la solution de tous les problèmes touchant la roulette*, écrite par Pascal à M. Carcavi, sous le nom d'Amos Dettonville, qui était l'anagramme de Louis de Montalte, l'auteur des *Provinciales*. C'est le premier Traité de calcul intégral.

Telle fut, pendant les quelques années où il poursuivit des recherches scientifiques, l'œuvre de Blaise Pascal en mathématiques et en physique. Il y chercha surtout un délassement et une occasion d'exercer son vigoureux esprit. Depuis Lagrange et Laplace, on s'accorde à regarder Fermat, cet autre amateur de génie, comme le premier fon-

dateur du calcul différentiel, que Leibniz devait doter plus tard d'un fécond algorithme. C'est aussi pour nous un légitime sujet de fierté que de voir les noms associés de Fermat et de Pascal briller au premier rang parmi ceux des fondateurs du calcul intégral et du calcul des probabilités. Chez Pascal la puissance d'invention fut égale à celle des plus grands géomètres, et il est permis de regretter que d'autres soucis l'aient détourné des voies de la science à une époque où se préparait, en mécanique et en physique, comme dans l'analyse infinitésimale, la magnifique floraison qui allait éclore dans la seconde moitié du xvii^e siècle avec Huyghens, Newton et Leibniz.

En physique, Pascal se montre habile expérimentateur, et il apparaît mécanicien ingénieux dans la construction de la machine à calculer. La physique est, avant tout, pour lui, une science expérimentale, et il insiste sur ce que l'expérience et l'observation sont la seule source de nos connaissances. « Que tous les disciples d'Aristote, — écrit-il dans la conclusion de ses Traités sur le vide et sur la pesanteur de l'air, — assemblent tout ce qu'il a de fort dans les écrits de leur maître et de ses commentateurs pour rendre raison de ces choses par l'horreur du vuide, s'ils le peuvent ; sinon, qu'ils reconnaissent que les expériences sont les véritables maîtres qu'il faut suivre dans la physique. » Mais on doit aussi admirer la puissance de coordination dont Pascal fait preuve dans les recherches sur les fluides. D'après lui, une tâche essentielle du physicien est de disposer les faits dans un ordre logique, en les rattachant les uns aux autres grâce à quelques principes simples qui généralisent eux-mêmes des résultats expérimentaux. C'est ce qu'il fit en hydrostatique avec le principe du travail virtuel et celui du centre de gravité.

Pascal regardait la physique positive comme essentiellement distincte de la cosmologie, c'est-à-dire d'une métaphysique du monde matériel, et, s'il était permis de transposer quelque peu en se servant d'un langage tout moderne, on qualifierait d'énergétique le point de vue sous lequel il envisageait la science. On peut penser aussi

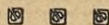
qu'il se ralliait à l'antique doctrine, d'après laquelle la science n'a d'autre objet que de *sauver* les phénomènes, *sôdzein ta phainomêna*, suivant une formule platonicienne ; c'est ainsi qu'il trouve bon qu'on n'approfondisse pas l'opinion de Copernic, considérant sans doute qu'il y a équivalence entre les systèmes héliocentrique et géocentrique dans l'explication des apparences offertes par les mouvements des planètes.

Pour Pascal, la physique ne peut être réduite à une mathématique universelle, et la tendance cartésienne lui paraissait trop audacieuse de chercher l'essence de la matière et de préciser la façon dont le monde est construit avec de la figure et du mouvement. « Il faut dire en gros, — répète-t-il, — cela se fait par figure et mouvement, car cela est vrai, mais de dire quels et composer la machine, cela est ridicule, car cela est inutile, et incertain, et pénible. » Le point de vue est étroit, mais depuis un siècle, d'éminents physiciens, en s'y tenant, ont fait progresser la science. Par contre, d'autres, plus confiants, se sont efforcés de démonter la machine pour voir ce qu'elle contient, et les hypothèses sur lesquelles ils ont bâti des théories les ont parfois conduits à la découverte de faits importants et nouveaux. Les savants ont aujourd'hui moins de goût pour les querelles d'écoles, où se plaisaient leurs devanciers, et ils jugent mieux ce qu'il faut demander aux hypothèses et aux théories. Cependant, ceux-mêmes qui accorderaient à Pascal qu'il est incertain et inutile de chercher la composition de la machine ne le suivraient sans doute pas jusqu'au bout d'une pensée qu'il termine par ces mots : « Et quand cela serait vrai, nous n'estimons pas que toute la philosophie vaille une heure de peine. » Par philosophie, il entend ici la philosophie naturelle, c'est-à-dire les sciences physiques, suivant une expression malheureusement abandonnée en France depuis un siècle. De la géométrie, il jugeait à peu près comme de la physique quand il écrivait à Fermat : « car, pour vous parler franchement de la géométrie, je la trouve le plus haut exercice de l'esprit, mais en même temps je la connais pour si inutile que

je fais peu de différence entre un homme qui n'est que géomètre et un habile artisan. Aussi je l'appelle le plus beau métier du monde, mais enfin ce n'est qu'un métier ; et j'ai dit souvent qu'elle est bonne pour faire l'essai, mais non pas l'emploi de notre force. »

C'est une des étrangetés du génie de Pascal, qu'il ait tracé un sillon aussi éclatant dans des recherches, dont il proclamait la vanité. De bonne heure, il jugea seuls dignes de ses efforts la philosophie morale et les problèmes religieux, jamais résolus, dans lesquels l'humanité exprime ses inquiétudes et ses angoisses. Cependant, il ne se détachait qu'à regret des études scientifiques pour lesquelles il était si merveilleusement doué, et, après avoir paru les abandonner sans esprit de retour, il y fut ramené un moment par une heureuse inconséquence, qui nous permet de le regarder comme un des fondateurs de l'analyse infinitésimale.

Sous l'empire de ses préoccupations religieuses, Pascal en était venu à voir dans la recherche scientifique systématiquement poursuivie un exercice non seulement inutile, mais dangereux. On lit dans les *Pensées* : « Ecrire contre ceux qui approfondissent la science : Descartes ». Pascal et Descartes. Que de contrastes entre ces deux grands génies ! Dans sa vision de la science, Pascal a montré trop de prudence, et Descartes a fait preuve de trop d'audace. Jamais esprits ne furent plus dissemblables, et moins faits pour se comprendre. Si nous sommes tentés de sourire de l'assurance avec laquelle Descartes trouvait des explications pour toutes choses, nous nous étonnons de l'indifférence de Pascal pour les points de vue féconds introduits par les idées cartésiennes. Mais l'œuvre scientifique de Pascal est assez grande pour que nous ne nous abandonnions pas à des regrets superflus, et nous pouvons placer son nom à côté de ceux de Descartes et de Fermat. Ces trois grands géomètres sont l'honneur de la science française dans la première moitié du xviii^e siècle ; les mathématiciens et les physiciens les associent dans une commune admiration.



Discours prononcé au sommet du Puy de Dôme, par M. Clémentel, Sénateur du Puy-de-Dôme, Président du Conseil Général, lors de la Commémoration du Tricentenaire de Blaise Pascal, le 8 juillet 1923.

Monsieur le Président,
Messieurs les Ministres,
Messieurs,

L'heure que nous venons de vivre fut si émouvante, le cadre de la manifestation qui vient de se dérouler fut si simple et si grand, son symbolisme est si profond que c'est à peine si j'ose prendre la parole.

Je sens en effet toute mon impuissance à traduire en termes humains la grandeur de l'acte de piété nationale que nous avons accompli en venant au faite de notre Montagne Inspirée, réduit de la Foi et des espoirs de la race Celtique, citadelle inviolée de l'Ar-Vern autour de laquelle se forma l'âme de la Patrie naissante, communier avec le grand savant, le grand penseur dont la France et l'Auvergne s'honorent.

Je voudrais pouvoir vous demander de laisser, dans un silence recueilli, simplement parler en nous la voix du poète des *Pensées*.

Mais, quelle que soit mon appréhension de mêler ma voix à tant de voix éloquentes, j'ai, au nom du Conseil général du Puy-de-Dôme et de mes collègues membres du Parlement, un double devoir à remplir : celui de m'incliner à mon tour avec émotion, avec amour, avec fierté devant le grand fils d'Auvergne, dont le souvenir reste si étonnamment vivant dans l'âme collective de sa petite patrie ; celui aussi de remercier tous ceux qui ont bien voulu répondre à notre invitation.

Nous remercions M. le Maire de Clermont, mon ami Marcombes et son Conseil municipal du grand éclat qu'ils

ont su donner aux fêtes du Tricentenaire, fêtes auxquelles le Conseil général du Puy-de-Dôme a été si heureux de s'associer, et je me permets de saisir l'occasion solennelle qui m'en est offerte pour les féliciter au nom de l'unanimité de mes collègues des efforts constants et efficaces qu'ils déploient pour accroître la prospérité, le prestige et la beauté de la ville de Clermont-Ferrand, capitale de notre département et métropole du plateau central.

Nous remercions les membres du Parlement et les hauts fonctionnaires des départements voisins dont la présence nous est précieuse parce qu'elle atteste, une fois de plus, notre étroite union pour la défense des grands intérêts collectifs de la magnifique région qu'ensemble nous avons l'honneur d'administrer et de représenter.

Nous remercions MM. de Lasteyrie, ministre des Finances, Maunoury, ministre de l'Intérieur, Léon Bérard, ministre de l'Instruction publique, Yves Le Trocquer, ministre des Travaux publics, Henri Chéron, ministre de l'Agriculture, Peyronnet, ministre du Travail, Strauss, ministre de l'Hygiène, Gaston Vidal, sous-secrétaire d'Etat de l'Enseignement technique, Laurent Eynac, sous-secrétaire d'Etat de l'Aviation, qui ont bien voulu, par leur présence rehausser l'éclat des Fêtes de Pascal et nous donner une preuve nouvelle de l'intérêt qu'ils portent à notre département, soit comme représentants des départements voisins auxquels nous unissent les liens les plus cordiaux et les plus étroits, soit comme ministres compétents dont la sollicitude est toujours en éveil et dont le concours n'est jamais sollicité en vain.

Nous remercions spécialement les éminents représentants de la science, des lettres et de la philosophie, venus au nom des Académies étrangères, de l'Académie des Sciences, de l'Académie Française et de toutes les sections de l'Institut pour célébrer la gloire de Blaise Pascal.

Notre gratitude est profonde, pour vous, surtout, Monsieur le Président, qui avez bien voulu porter l'hommage de la France elle-même à Blaise Pascal et enrichir d'un grand souvenir de plus le Livre d'Or de notre vie provinciale.

Nous vous sommes particulièrement reconnaissants d'avoir accepté notre rendez-vous sur ce sommet, où souffle encore l'esprit de Pascal, sur ce sommet où l'attiraient à la fois l'inquiétude scientifique et la soif de l'infini, et cela malgré les aléas que notre témérité pouvaient faire courir, — le ciel nous l'a bien montré, — à la bonne ordonnance d'un voyage présidentiel.

Il me plaît de penser que celui qui devait plus tard dander la paix intérieure à la solitude de Port-Royal venait dans ses années printannières contempler le spectacle incomparable qui se serait ce matin offert à nos yeux si le malencontreux orage d'hier n'était venu obscurcir l'horizon.

Nous avons formé le projet de vous faire parcourir avec Pascal pour guide, notre beau département, que dis-je, notre vieille province tout entière qu'on embrasse d'un coup d'œil du haut de l'étroite terrasse où eut lieu sa fameuse expérience, depuis la longue chaîne des Dômes, naguère fleuve de feu et terre d'épouvante désormais parfumée de thym, fleurie de bruyère et de genêts d'or, jusqu'aux lignes lointaines de l'horizon où s'estompent dans la buée bleue les collines du Bourbonnais, les hauts plateaux du Limousin et de la Marche, les pics dentelés de la Haute-Auvergne et la fière silhouette des monts du Velay et du Forez.

Trois cents ans se sont écoulés ; rien n'est changé au spectacle qui s'offrait à l'admiration de Pascal et que nous aurions offert à la vôtre, rien n'est changé à la physionomie de notre province d'Auvergne, sinon que certaines de nos villes alors silencieuses se sont transformées en actives et trépidantes cités industrielles, sinon qu'ont surgi, fraîches et souriantes sur les débris même des vieux Thermes romains, nos magnifiques stations thermales. Rien n'est changé au décor, sauf les yeux qui le contemplant.

Les pensées qui nous assaillent devaient assaillir Pascal et comme nous animons aujourd'hui ce décor de son vivant souvenir, il le devait peupler lui-même d'images du passé, il évoquait les grands fils d'Auvergne qui l'avaient

précédé dans la chevauchée de l'histoire, depuis le Brenn intrépide, héros expiatoire, qui s'offrit en holocauste pour que vive notre patrie, jusqu'à l'austère chancelier, précurseur et frère spirituel des fondateurs de Port-Royal, qui venait de mourir en disgrâce.

Ainsi Pascal puisait au livre de la vie le grand enseignement, l'enseignement qu'il proclamait supérieur à ceux de toutes les scolastiques et de toutes les philosophies.

Il sentait, dans sa vivante acuité, le douloureux contraste entre l'éternelle jeunesse de la nature et la brièveté de nos pauvres vies humaines, il sentait, écrasé par l'immensité de l'espace et du temps, toute notre faiblesse et notre fragilité.

Alors, le cœur serré, mais l'âme éblouie, il redescendait vers la maison paternelle qu'hélas aujourd'hui nous cherchons en vain, vers la calme demeure serrée contre les arcs-boutants de la vieille cathédrale gothique.

C'est là qu'il puisait, dans le calme des longues veillées familiales, la sève même de la race. Au souvenir d'une mère trop tôt disparue, mais restée l'âme gardienne du foyer, auprès de ses sœurs exquises, Gilberte et Jacqueline, il acquerrait sa sensibilité, son émotivité féminine devant la souffrance et la misère humaines, son penchant mystique et sa faculté de pouvoir, d'un coup d'aile, comme l'alouette gauloise, monter des gouffres obscurs vers la splendeur sereine des sommets.

Au contact d'un père sévère, nourri de droit et de science, il apprenait la pratique des vertus stoïciennes, le respect des données de l'expérience, le culte de la justice et de la raison. Il aiguisait l'esprit d'indépendance et l'ardeur combattive qui furent la force du grand polémiste des *Provinciales*.

Ainsi se modelait son âme, ainsi elle recevait l'ineffaçable empreinte du pays, de la race, du milieu familial : âme faite de contrastes, éprise de réalisme, mais hantée par les mystères de l'au-delà, cœur ardent de visionnaire, mais esprit de mesure et de méthode ; se laissant tantôt bercer dans la félicité d'une foi naïve, par la douce chanson apprise sur les genoux de sa mère, tantôt s'appliquant durement à

lui-même, dans le bon usage de la souffrance, l'âpre doctrine de la Réformation de l'homme intérieur ; réalisant enfin de toutes ces apparentes contradictions une magnifique synthèse dans le bel équilibre qui caractérise l'esprit auvergnat.

Je voudrais pouvoir pénétrer plus avant dans les traditions de notre province, aller chercher au foyer primitif, dans les qualités et les vertus de l'âme celtique, les racines profondes de l'âme de Pascal, le germe même des *Pensées* et des *Provinciales*.

Le temps qui nous est mesuré ne me le permet pas.

Qu'il me suffise de dire que Pascal incarna ces qualités et ces vertus comme avant et après lui les incarnèrent les Vercingétorix, les Michel de l'Hospital, les Lafayette, les Desaix. L'Auvergne lui est tendrement reconnaissante pour avoir puisé à pleines mains aux trésors de son passé, et pour avoir, à son tour, magnifiquement enrichi son patrimoine intellectuel et moral.

Ces vertus de notre race firent, durant la terrible épreuve de la guerre, des soldats du 13^e corps des héros de légende, des soldats sans peur et sans reproche, qui affrontèrent le sacrifice suprême, transfigurés par l'amour de la Patrie, par la foi brûlante dans la sainteté de sa cause. illuminés par les clartés du plus pur idéal.

Permettez-moi de les associer à l'inoubliable manifestation d'aujourd'hui, permettez-moi dans cette Assemblée qui représente leur petite et leur grande patrie, sur ce mont sacré dont la silhouette bleue emplissait leurs yeux dans les soirs tragiques du champ de bataille, d'évoquer leur pâle et douce figure de morts résignés sur laquelle, comme sur le masque émouvant de Pascal, se pose un reflet d'infini.

Leur vie fut courte comme celle de Pascal, mais, comme la sienne, elle fut bien remplie, elle fut grande entre toute ; comme Pascal, ils laissent aux Français d'aujourd'hui et de demain le plus noble exemple.

Me souvenant des paroles que le 3 août 1919 vous prononciez à Strasbourg devant la jeunesse alsacienne assem-

blée, je vous demande, Monsieur le Président, de me permettre de répéter la formule magnifique du serment que vous lui avez demandé de prêter :

« En ce jour anniversaire, faisons le serment solennel de maintenir la France victorieuse aux cimes glorieuses où nos morts l'ont élevée. »

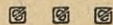
Déposons ce serment de nos cœurs unanimes comme une couronne de mâle laurier, aux pieds des fils d'Auvergne tombés martyrs de la grande guerre, qui reconnurent en Blaise Pascal l'apôtre de leur idéal, l'un des guides spirituels qui les aidèrent à affronter, dans une soumission totale et douce, l'heure du grand renoncement.

Ce serment, il sera fidèlement tenu par les populations que mes collègues et moi avons l'honneur de représenter.

Ces populations ont, par avance, Monsieur le Président, répondu à votre noble appel, en remplissant avec courage, avec leur ténacité coutumière les grands devoirs qu'impose à tous les Français d'aujourd'hui le patriotisme civique, en aidant par leur travail, en attendant l'heure de la justice et des réparations, la Patrie à se sauver elle-même, à rétablir son équilibre économique, à retrouver la prospérité à laquelle elle aspire, dans le travail, dans l'ordre et dans la Paix.

Mais ces populations savent qu'il n'y a pour un pays ni prospérité, ni bonheur, s'il n'est indépendant et libre. Aussi, elles considéreraient comme l'accomplissement d'un même devoir patriotique de défendre, par tous les moyens, si elles étaient menacées, et la France et la République, inséparables dans leur cœur.

C'est à la prospérité, au bonheur et à la gloire de notre grande et de notre petite Patrie que je lève mon verre, en portant la santé de nos hôtes illustres, des membres du Gouvernement qui ont bien voulu nous faire l'honneur de s'asseoir à notre table, et spécialement la santé du grand citoyen en qui nous acclamons l'éminent représentant de la France démocratique et républicaine.



Discours prononcé le 8 juillet 1923, au sommet du Puy de Dôme, par M. Alexandre Millerand, Président de la République Française, lors de la Commémoration du Tricentenaire de Blaise Pascal.

Mesdames,
Messieurs,

C'est aujourd'hui la journée de Blaise Pascal. Peut-être convient-il que je parle de lui. Mais après les discours dont nous avons admiré à la fois l'inspiration et la forme, avant ceux que nous allons entendre, intercaler une improvisation sur un tel sujet, me paraîtrait, en quelque manière, indécent.

Toutefois, peut-être, à la noble et émouvante minute que nous venons de vivre, est-il possible de faire une méditation commune sur les grandes questions qui, à l'heure où nous sommes, occupent et passionnent tous les Français. La France a, par des sacrifices inouïs, conquis la Victoire, elle s'est sauvée elle-même, en même temps que la Civilisation.

Si les batailles sont terminées, la lutte n'est pas close. La Victoire n'est pas achevée puisque la ruse et la fraude nous en disputent encore les fruits.

La France veut — parce qu'en le voulant, elle accomplit le testament de ses morts — que la Victoire lui donne ce qu'elle lui doit, c'est-à-dire, au moins la réparation des horribles dévastations dont ont souffert dix de ses départements qui ont été saccagés. Elle veut être payée, non seulement parce que c'est une réparation légitime, mais parce qu'il n'y aurait pas de Paix, de Justice ni de Droit, si le vaincu qui a déchaîné la tempête pouvait bafouer ses vainqueurs et leur refuser ce qu'il leur doit.

Trois ans, les gouvernements de France ont, l'un après l'autre, avec une modération qui leur a parfois été reprochée, une patience que n'a rien lassé, tenté, par des négociations

menées avec les divers gouvernements de l'Allemagne où tous les partis étaient représentés, d'arriver à la réalisation du traité de paix. Tous les efforts ont échoué ; toutes les négociations ont abouti au néant.

Le gouvernement de la France, interprète fidèle des volontés du pays, a été contraint d'employer une autre méthode. Il n'a pas eu le choix, car entre les négociations d'hier et les méthodes de contrainte d'aujourd'hui, j'attends encore qu'on indique une autre procédure.

La France a adopté celle-là avec ses amis Belges. Elle est entrée dans la Ruhr. Elle y est non pas pour accomplir je ne sais quel dessein de militarisme dissimulé ou d'annexion sournoise, mais avec un seul but hautement affiché et qui sera atteint : pour se faire payer.

Cette politique, le Parlement, à maintes reprises, l'a consacrée de ses votes, sachant et sentant que, derrière ses votes, le Pays tout entier était dressé, communiant avec ses représentants et ses gouvernants dans la volonté inflexible de Paix et de Droit que nous affirmons aujourd'hui !

Cette politique ? Elle réclame une première qualité sans laquelle toutes les autres seraient vaines. C'est la continuité. La France a adopté une résolution. Elle l'applique. Elle a dit pourquoi. Elle a marqué son but. Rien ne lui fera abandonner ni sa méthode, ni son but.

La continuité, c'est la qualité essentielle, la vertu première sans laquelle la politique extérieure de la France serait condamnée à un avortement lamentable, sans laquelle nos morts seraient tombés inutilement parce que la Victoire n'aurait été que l'ivresse d'un jour, sans les résultats que nous voulons et que nous attendons !

Ainsi, la politique extérieure que la France a affirmée, elle la suit ; elle la suivra jusqu'au bout, convaincue que la loyauté, la clarté, la bonne foi de cette politique finiront par avoir raison de toutes les erreurs et de toutes les préventions.

Ne nous dissimulons pas à nous-mêmes la vérité. Cette politique est une politique de longue haleine.

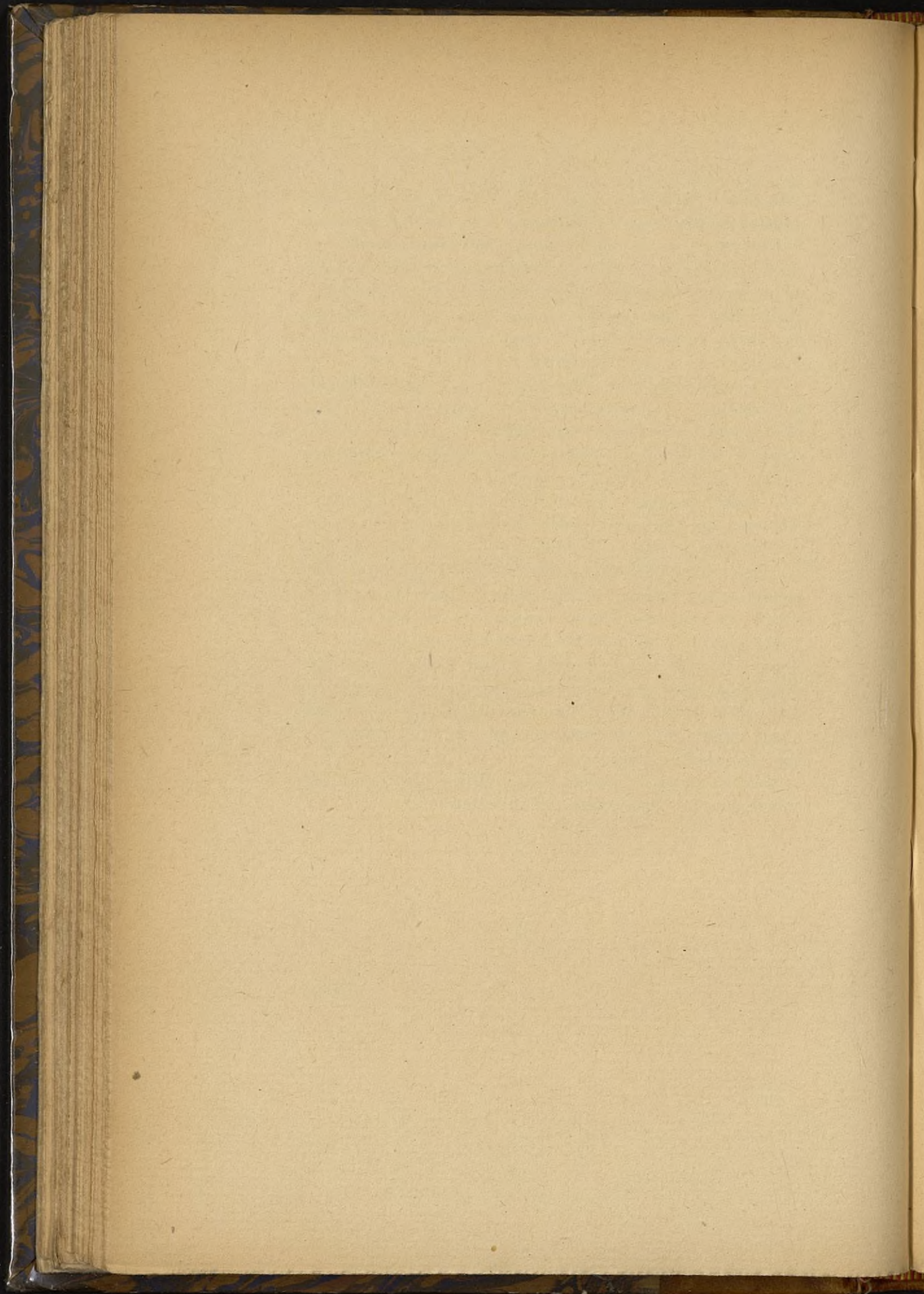
De même que pendant quatre ans et demi, nos courageux soldats ont tenu sans se demander si le résultat viendrait le lendemain ou le surlendemain, mais uniquement décidés à tenir un quart d'heure de plus que l'adversaire, de même aujourd'hui, dans notre politique extérieure, il faut que la France soit résolue, comme hier dans sa politique de guerre, à tenir jusqu'au bout, c'est-à-dire un quart d'heure de plus que l'adversaire.

Mais sachons-le bien, Messieurs, la politique extérieure ne constitue pas un phénomène étranger à la vie du pays et qui puisse, pour ainsi dire, s'y superposer. Il n'y a pas de politique extérieure sans une politique intérieure qui la comprenne et qui la soutienne.

Et voilà pourquoi, faisant appel à tous les Français, à tous ceux qui, hier, ont su faire abstraction de tout ce qui les séparait pour tenir ensemble, cœur à cœur, dans la lutte au bout de laquelle ils savaient que se jouait l'existence même de la France, je leur dis : Aujourd'hui, encore il faut que vous vous élevez, quoi qu'il vous en coûte, au-dessus de toutes vos querelles, au-dessus de toutes vos divisions, si légitimes qu'elles puissent vous apparaître, si passionnés, si désintéressés que vous soyez pour la conquête de votre idéal. Au-dessus de tous vos partis, il y a une personne morale qui les domine et qui a le droit d'être leur guide : c'est la France.

Au nom de la France je vous le dis : l'heure n'a pas encore sonné de reprendre vos divisions intestines.





8 Juillet 1923.

COMMEMORATION DU III^e CENTENAIRE
DE BLAISE PASCAL
AU SQUARE B. PASCAL A CLERMONT-FERRAND

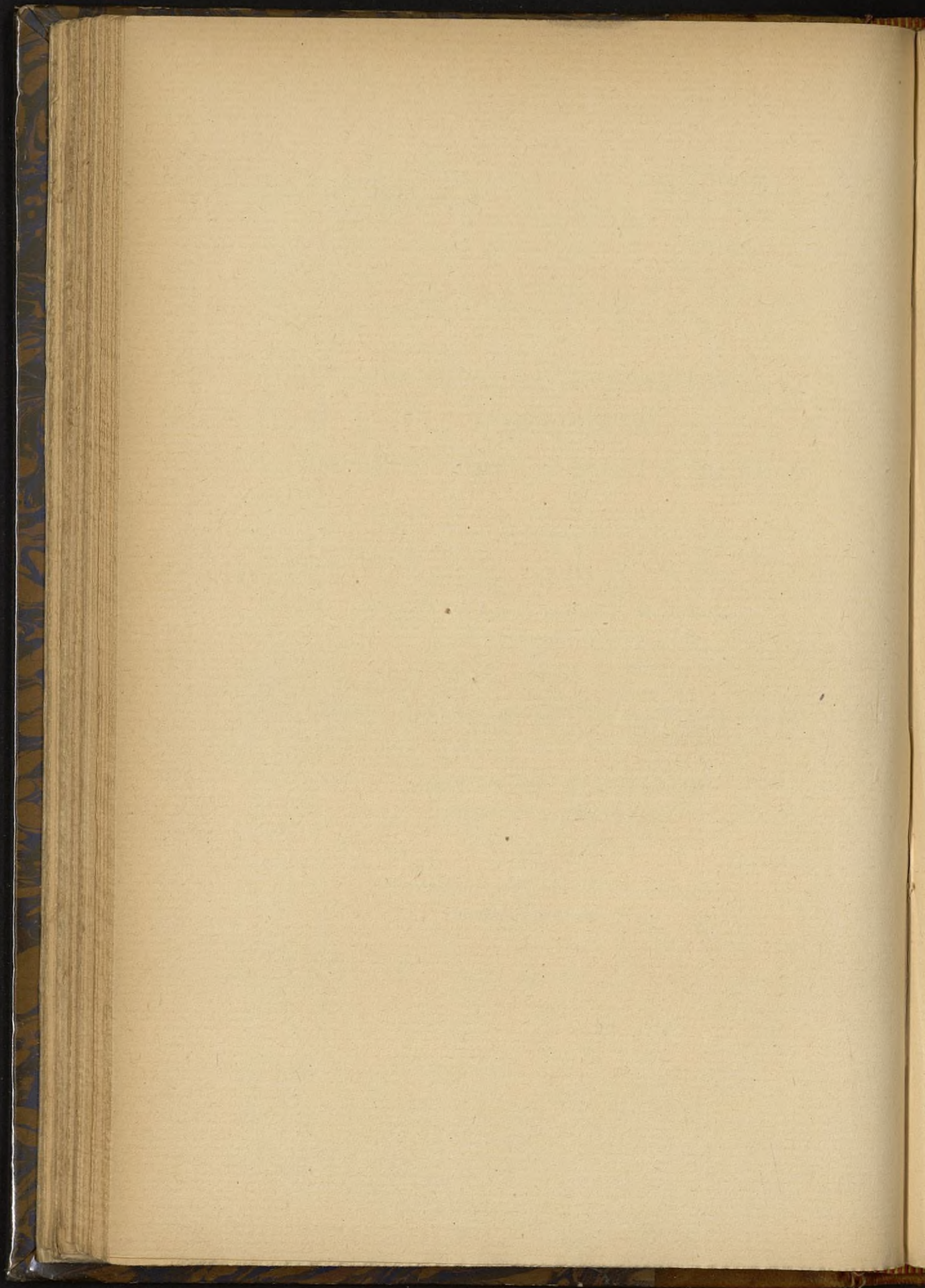
*Discours de M. Audollent, Doyen de la Faculté
des Lettres de Clermont-Ferrand.*

Discours de M. Pierre de Nolhac, de l'Académie Française.

*Discours de M. Maurice Barrès,
de l'Académie Française.*

*Discours de M. Léon Bérard, Ministre
de l'Instruction Publique.*





Discours prononcé à Clermont-Ferrand, au square Blaise Pascal, par M. Audollent, Doyen de la Faculté des Lettres, lors de la commémoration du troisième centenaire de Blaise Pascal, le 8 juillet 1923.

Monsieur le Président de la République,
Mesdames,
Messieurs,

Parler en ce jour, en ce lieu, devant une telle assemblée, du plus glorieux enfant de Clermont, c'est un privilège qui revenait de droit au premier magistrat de la cité. Puisque sa bienveillante amitié l'a spontanément transféré à un Clermontois d'adoption, que les hasards de la carrière ont depuis longtemps attaché à cette ville si prenante, qu'il en soit remercié tout d'abord. Celui à qui échoit pareil honneur sent tout le prix de cette désignation, uniquement due aux fonctions dont il est investi ; il ne saurait y voir qu'un témoignage de l'union intime qui existe ici entre les représentants de l'autorité publique sous toutes ses formes et l'Université du Centre, chargée de maintenir de développer, de répandre au cœur de la France le goût de la science et le culte de l'idéal.

Depuis quelques semaines, à Paris, à Port-Royal, une piété toujours ardente et fidèle a célébré la mémoire de Pascal. A travers le monde, la voix admirative de tous ceux que le génie attire et que l'angoissant problème de la destinée humaine préoccupe, a fait écho à ces hommages. Mais où donc l'éloge de ce grand homme serait-il plus de mise que sur cette terre d'Auvergne d'où il était issu ?

De vieille souche auvergnate, Blaise Pascal l'était authentiquement : vous l'avez constaté, Messieurs, par la savante étude généalogique qui vous a été distribuée

hier (1). La famille de son père est signalée à Cournon, à dix kilomètres de nous vers le sud, près de trois siècles avant sa naissance ; celle de sa mère habitait Gerzat, en Limagne, à mi-chemin entre Clermont et Riom. L'une et l'autre descendaient de ces laborieuses populations rurales, riches en enfants et en mérites, inépuisable réservoir des énergies de la race.

Avant la fin du xvi^e siècle, son bisaïeul Jehan Pascal quitte les champs pour la ville, où on le trouve établi marchand en 1563. Ses affaires réussirent, puisque son fils Martin put s'élever rapidement à une situation en vue. Dès 1586, il est pourvu d'un office de « conseiller du Roy, trésorier de France et général de ses finances en la généralité d'Auvergne ». Après lui, l'aîné de ses sept enfants, Etienne, deviendra, en 1624, « second président en la Cour des Aydes de Montferrand ». Il épousait, en 1616, Antoinette Begon, dont le père était marchand bourgeois de la ville. Ce sont les parents de celui que nous honorons. Ils appartenaient désormais à la haute bourgeoisie, anoblie par ses fonctions.

Le 20 février 1614, Etienne Pascal avait acheté l'Hôtel de Langhac dont les deux corps de logis, compris entre les rues actuelles des Gras et des Chaussetiers, au pied de la cathédrale, étaient reliés par une cour intérieure. Ils contenaient chambres, chapelle, boutique, avec des écuries, et devaient être une des plus spacieuses demeures de la cité (2). C'est là que naquit Blaise Pascal, le 19 juin 1623, à Clermont en Auvergne, gardons-nous de dire Clermont-Ferrand : l'étrange amalgame, qui a produit le nom officiel de la ville moderne, ne date que de 1630, après la réu-

(1) Albert de Remacle, *Les Pascal en Basse-Auvergne*, dans la brochure publiée à l'occasion du troisième centenaire, *Blaise Pascal : Quelques souvenirs sur lui et les siens*, Imprimeries Paul Vallier, Clermont-Ferrand, 1923.

(2) Voir Gonod, *Recherches sur la maison où Blaise Pascal est né*, Clermont-Ferrand, 1847, et A. Bellaigue, de Bughas. *La maison où est né Blaise Pascal* (extrait des *Mémoires de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Clermont-Ferrand*, 1886).

nion en une seule des deux localités voisines, Clermont et Montferrand.

Le 27 du même mois, l'enfant fut baptisé à l'église Saint-Pierre, paroisse de sa famille, sur la place actuelle du marché. L'acte de baptême se voit encore aux Archives municipales (1), signé de l'oncle et parrain, Blaise Pascal, de la grand'mère maternelle et marraine, Antoinette de Fontfreyde.

Deux filles avaient précédé ce fils : l'une, qui mourut en bas âge, et Gilberte, née en janvier 1620, plus tard Madame Florin Perier. Une autre, Jacqueline, la future religieuse de Port-Royal, naquit en octobre 1625.

Essayons de nous représenter quelles influences ont entouré les premières années de Pascal. L'affection de sa mère lui manqua de bonne heure ; il la perdit quand il n'avait que trois ans. Veuf à trente-huit ans, son père entreprit courageusement d'élever à lui seul les trois orphelins. Ses soins se portèrent tout spécialement sur Blaise. « Comme il n'avoit point d'autre fils que celui là, dit Madame Perier (2), cette qualité de fils unique, et les autres qu'il reconnoissoit en ce enfant, luy donnerent une si grande affection pour luy, qu'il ne put se résoudre de commettre son education à un autre, et se resolut des lors de l'instruire luy mesme, comme il a fait ; mon frère n'ayant jamais esté en un collège, et n'ayant jamais eu d'autre maître que mon père ». A n'en pas douter, il commença dès lors la formation intellectuelle de ce fils d'après une sage ordonnance « dont la principale maxime — que les éducateurs de tous les temps ne devraient jamais perdre de vue — estoit de tenir cet enfant au-dessus de son ouvrage ». Y avons-nous toujours été fidèles en ce siècle trop pressé d'aboutir ? Celui à qui elle fut appliquée devait en déclarer plus tard l'excellence, quand il parlait de « ce juste milieu

(1) Il est reproduit dans la brochure indiquée à la note 1, planche XIII.

(2) Vie de Blaise Pascal, son frère, dans les *Œuvres de Blaise Pascal*, édit. Léon Brunschvicg, t. I, p. 51.

et ce parfait temperament dans lequel... par un bonheur que je ne puis assez reconnoistre, j'ay esté toujours elevé avec une methode singuliere et des soins plus que paternels » (1).

Que ses débuts dans la vie aient été graves, sinon austères, on ne se trompera guère en le pensant, quoique la tendre affection d'un père, qui devinait dans l'enfant un génie précoce, et de deux sœurs, elles aussi ses naïves admiratrices, ait pu quelque peu atténuer la sévérité ordinaire de la maison. Si l'on admet que Blaise doive en partie « son impatience de la contradiction, son penchant aux idées tristes », comme « sa nervosité féminine » (2), à cette n'est-il pas l'homme qui ne craindra pas, un jour, de protester devant le chancelier Seguier contre « les retranchemens qu'on avoit faits aux rentes de l'Hôtel de Ville », au risque de provoquer la colère de Richelieu ; qui, dans ses fonctions d'intendant à Rouen, s'emploiera, avec un zèle dont il fut victime, à empêcher le duel ; qui enfin, en Normandie, s'acquittera de son devoir « avec toute la droiture et l'équité possibles, ne voulant point que ceux qui étoient à lui reçussent rien de personne » (3) ? On n'ignore pas que son heureuse administration lui valut des lettres de conseiller d'Etat. N'est-ce pas Gilberte, maîtresse de maison de 18 ans, qui, sollicitée par la duchesse d'Aiguillon de laisser sa sœur Jacqueline jouer la comédie devant le cardinal de Richelieu, aurait répondu aux ambages : « Monsieur le cardinal ne nous donne pas assez de plaisir pour que nous pensions à lui en faire » (4) ? N'est-ce pas la

(1) Lettre de Pascal à Le Pailleur, de février-mars 1648, *ibid.*, t. II, p. 210.

(2) F. Strowski, *Pascal et son temps*, Paris, 1907, t. II, p. 3.

(3) C'est le texte du *Recueil d'Utrecht*, de 1740, reproduit dans les *Mémoires de l'Académie... de Clermont-Ferrand*, 1860, p. 327-328. Le témoignage de Marguerite Perier, dans la *Vie d'Etienne Pascal*, est analogue (édit. Brunshvicg, t. I. p. 15-16).

(4) Je suis le texte du *Recueil d'Utrecht*, *loc. cit.*, p. 325. Marguerite Perier, dans la *Vie d'Etienne Pascal*, dit seulement (édit. Brunshvicg, t. I, p. 10) : « Ma mere luy respondit (à l'envoyé de la

petite Jacqueline elle-même, qui, à treize ans, après avoir joué son rôle avec grand succès, s'en ira seule vers le même tout-puissant ministre et lui demandera de faire cesser l'injuste disgrâce de son père ? Cette fierté, cette droiture un peu hautaine, communes à tous les siens, Pascal en avait reçu les germes, dès le berceau, dans la famille.

La valeur intellectuelle n'y était pas inférieure à la valeur morale. Des connaissances très étendues, surtout d'ordre scientifique, donnaient au père, en relation déjà avec les plus grands savants du temps, toute compétence pour diriger les études de ses enfants. Les deux filles étaient remarquablement douées. On connaît le jugement de Fléchier sur Gilberte, qu'il excepte seule de ses moqueries prodiguées aux dames de Clermont, et qu'il juge la « plus raisonnable » de la ville (1). Quant à Jacqueline, la gentillesse et la vivacité de son esprit la faisaient rechercher partout ; gracieuse, séduisante, elle annonçait déjà l'aimable poétesse que se disputeront bientôt les salons parisiens.

En dehors du cercle intime du foyer, l'enfant prodige fréquenta-t-il des camarades de son âge ? Le seul dont on ait prononcé le nom avec quelque vraisemblance est le futur jurisconsulte Jean Domat, son cadet de deux ans, précoce lui aussi. L'auteur des *Lois civiles dans leur ordre naturel* eût été le digne compagnon d'enfance de l'auteur des *Pensées*. De ce moment datent peut-être les étroits rapports qui existèrent plus tard entre eux. Nous leur devons le charmant portrait à la sanguine de Pascal adolescent, le seul

duchesse d'Aiguillon) fort tristement qu'elle estoit à Paris seule sans pere ny mere, avec son frere et sa sœur, bien affligée de l'absence de son pere ; et qu'ils n'avoient pas assez de joye ni de gaieté pour donner du plaisir à M. le cardinal, ny les uns, ny les autres ». La phrase a moins d'allure ; la pensée est la même. D'ailleurs la leçon du P. Guerrier, donnée par Faugère, (*Lettres, opuscules et mémoires de Madame Perier, de Jacqueline Pascal et de Marguerite Perier*, Paris, 1845, p. 441), est presque identique à celle que j'ai citée.

(1) *Mémoires sur les Grands Jours d'Auvergne*, édit. Gonod, p. 44.

exécuté pendant sa vie, que Domat a tracé sur un volume de droit dont il se servait pour ses travaux (1).

Sans être riche, Etienne Pascal jouissait cependant d'une certaine aisance — on a retrouvé son nom parmi les 43 contribuables les plus imposés de Clermont (2) — et tenait le rang qu'il devait à sa charge. Attristé par la mort de sa femme, partagé entre ses doubles devoirs de magistrat et de père, il ne pouvait probablement se mêler beaucoup à la société clermontoise. Ce qui ne l'empêchait pas d'être entouré d'un cercle d'amis cultiyés ; Gilberte semble y faire allusion en parlant des « compagnies continuelles qui abordoient chez luy » (3). Elle ajoute que le désir de s'y soustraire, en même temps que le souci de se consacrer tout entier à l'éducation de ses enfants, le décidèrent, en 1631, à partir pour Paris avec eux. Il avait, au préalable, vendu à son frère Blaise sa charge de deuxième président à la Cour des Aydes, sa maison et la majeure partie de ses biens.

Quel souvenir son jeune fils emportait-il du pays natal ? Les yeux et la mémoire d'un garçon de huit ans sont souvent riches de sensations, d'idées, qui le suivront toute sa vie. A plus forte raison — c'était le cas — lorsqu'ils sont au service d'une intelligence déliée, capable de bien observer.

Clermont, au temps de Louis XIII, n'était pas la cité peuplée, étendue, trépidante qu'elle est devenue dans ces trente dernières années. On a évalué, avec un peu de timidité peut-être, le chiffre de sa population à moins de 10.000 habitants (4), entassés principalement sur la colline, dans de nobles hôtels ou de paisibles demeures bourgeoises. Je me le figure volontiers comme le Saint-Flour ou la haute ville du Puy de nos jours. Ses maisons sombres, construites

(1) Le fils de Domat a écrit au-dessous de cette sanguine : « Portrait de M. Pascal fait par mon pere. » Le volume appartient aujourd'hui à M. Maurice Barrès. Ce portrait est reproduit dans la brochure *Blaise Pascal : Quelques souvenirs... pl. IV*. Sur les relations de Pascal et de Domat, voir l'édit. Brunshvicg, t. II, p. 478, note 1.

(2) Gonod, *Recherches...*, p. 23.

(3) Vie de Blaise Pascal, édit. Brunshvicg, t. I, p. 51.

(4) Gonod, *Recherches...*, p. 21.

en lave, ses rues étroites et silencieuses ; la cathédrale — contiguë au logis paternel — avec ses hautes voûtes, ses brillantes verrières ; Notre-Dame-du-Port, la vieille église massive, où le peuple afflue aux jours de pèlerinage, n'ont pas manqué de frapper l'imagination enfantine de Blaise. Mais la mode, au xvii^e siècle, n'était guère aux descriptions romantiques. Moins encore que ses contemporains, lui qui était entièrement livré aux préoccupations scientifiques et métaphysiques, pouvait-il songer à nous faire confidence de ses impressions sur Clermont et le pays d'alentour.

D'ailleurs, qu'il ait pris plaisir à escalader nos montagnes, qui pourrait le croire en considérant combien frêle était sa santé, longues et fréquentes ses périodes de maladie, et qu'il fut même réduit à certains moments à ne marcher, comme on disait alors, « qu'avec des potences » (1) ? C'est surtout du glacis de la Poterne et des rues de la ville dirigées vers l'ouest qu'il a admiré nos volcans et le puy de Dôme qui les domine. Faut-il admettre qu'une fois au moins il fit l'ascension de ce sommet, lorsqu'il voulut répéter, dit-on, l'expérience accomplie par Perier, surtout donner une explication à celle de la vessie de carpe, imaginée par le savant Roberval ? Le seul témoignage qu'on invoque, celui de Gassendi, me paraît tout à fait insuffisant (2). Il est certain, de toute façon, que, par l'effet d'une loi mystérieuse dont tous nous sommes tributaires, Pascal a subi l'influence du sol qui l'avait produit ; avec sa famille, avec son entourage, il concourut à lui façonner une âme auvergnate.

A quels signes peut-on la reconnaître ? De savants ana-

(1) Mémoire sur la vie de Blaise Pascal par Marguerite Perier, édit. Brunschvicg, t. I, p. 129.

(2) Le texte entier se trouve dans l'édition Brunschvicg, t. III, p. 200, note 1 ; en voici l'essentiel : « ...experimento, quod mirificus Paschalius peregit ; cum montem illum Dommam conscendens, detulit secum follem lusorium... ». La lettre d'où il est extrait a été écrite à Digne, le 7 août 1652 ; depuis 1648, Gassendi, malade, vivait dans le Midi. On voudrait savoir d'où il a tiré son renseignement si précis, que ni Pascal, ni aucun des contemporains ne paraît confirmer.

lystes ont essayé de les déterminer. La précision des termes dans son style, l'emploi constant des images concrètes trahissent pour eux, à juste titre, « le goût et le sens de l'observation exacte », disons le mot, du « réalisme », développé sans doute par ses conversations avec le magistrat dont il était le fils (1). On n'a pas omis non plus de noter le caractère ordinairement pratique de ses inventions : un philosophe ingénieux (2) — il est ici — a même songé à faire de lui l'ancêtre du « taylorisme ». La machine à calculer, qui lui demanda une dizaine d'années de travail, était destinée avant tout à soulager son père, à Rouen, dans ses opérations compliquées de collation et de répartition des taxes (3). Il prévoit le principe de la presse hydraulique « pour multiplier les forces à tel degré qu'on voudra » (4). Quand il s'occupe aussi de la pesanteur de l'air, il devine que « cette connoissance peut estre très utile aux Laboureurs, Voyageurs, etc., pour connoistre l'estat present du temps, et le temps qui doit suivre immédiatement » (5). A Port-Royal, désireux de faciliter leur travail aux jardiniers, il imagine un procédé » permettant à un enfant de 12 ans de monter et de descendre deux seaux qui tenaient chacun neuf seaux ordinaires, l'un étant plein, l'autre vide ». N'est-il pas encore l'auteur de la méthode de lecture actuellement en usage (6). La création des carrosses publics à cinq sols montre enfin que la science ne fut jamais chez lui pure théorie ; qu'il se préoccupa toujours, en digne fils de l'Auvergne, des applications dont elle était susceptible. Il n'est pas jusqu'au fameux pari où l'on ait

(1) Paul Bourget, dans *l'illustration* du 16 juin 1923, p. 594-596.

(2) Jacques Chevalier, *Pascal*, Paris, 1922, p. 58.

(3) Voir la lettre dédicatoire au chancelier Seguier, édit. Brunschvicg. t. I, p. 299.

(4) *Traité de l'équilibre des liqueurs*, *ibid.* t. III, p. 163 ; Chevalier, *Pascal*, p. 72.

(5) *Fragments du traité du vide*, édit. Brunschvicg, t. II, p. 523.

(6) A. Hallays, *Le Souvenir de Pascal à Port-Royal de Paris et à Port-Royal des Champs*, dans *l'illustration*, 16 juin 1923, p. 610, col. 1, F. Strowski, *Pascal et son temps*, t. III, p. 27.

voulu retrouver cet esprit pratique (1) : risquer si peu, et tant à gagner peut-être!

Mais à côté de ces rapports en quelque sorte généraux, il en est d'autres, semble-t-il, plus intimes entre la nature même de cette terre et le génie fiévreux, tourmenté de Pascal. L'un de vous, Messieurs, un maître de la pensée, pour qui le pays qui nous entoure n'a pas de secrets, les décrivait naguère en termes saisissants (2). Nos volcans sont éteints ; les cheyres subsistent, coulées de lave refroidies. « Même par les jours d'hiver et quand la neige blanchit ces vastes nappes de roches éruptives, la flamme souterraine se devine et quelle fut la violence de son éclat. Les *Pensées* ressemblent à ce paysage, par une de ces analogies impossibles à bien rendre, mais évidentes pour ceux qui aiment et l'Auvergne et Pascal. »

Que son pays ait marqué, depuis l'enfance, l'âme du grand homme d'une empreinte profonde, il nous en a d'ailleurs fourni des preuves, qui vous paraîtront, je pense, comme à moi-même, décisives. Sur la machine à calculer, il appose cette simple signature *Blasius Pascal Arvernus* (3), attestant ainsi, avec son origine, la fierté qu'il en éprouve, beaucoup plus que de son titre d'écuyer. Dans son testament, il songe aux pauvres de Clermont et lègue à l'Hôpital général de cette ville « le quart du droit a luy appartenant sur les carrosses publics de Paris », soit 3.000 livres (4). Je ne sais si je m'abuse, mais dans la lettre fameuse, du 15 novembre 1647, où il explique à Périer, son beau-frère, tout le plan de l'expérience projetée au puy de Dôme, quand il vante les divers avantages de cette mon-

(1) Ajalbert, *Au cœur de l'Auvergne*, 1922, p. 189-190.

(2) Paul Bourget, *loc. cit.*, p. 596, col. 1-2 ; cf. Ajalbert, *ibid.*, p. 188-190.

(3) Elle existe au moins sur une des machines, de 1652, qui se voit au Conservatoire des Arts et Métiers, et qui est reproduite dans l'édit. Brunschvicg, t. I, p. 296, puis dans la brochure *Blaise Pascal : Quelques souvenirs...* pl. X.

(4) De Guilmoto, *Inventaire sommaire des archives hospitalières de Clermont-Ferrand, antérieures à 1790*, Clermont-Ferrand, 1887, III E 1, p. 58. Voir Faugère, *Lettres, opuscules et mémoires...* p. 480-481.

tagne, au pied de laquelle, écrit-il, est nostre ville de Clermont » (1), il me paraît attribuer à ce mot une valeur spéciale, un sens de vraie affection.

Avec cet attachement à l'Auvergne, que ni la vie de Paris, ni celle de Rouen n'avaient affaibli, ne nous étonnons pas, Messieurs, que Pascal soit volontiers revenu au lieu de sa naissance. Combien y fit-il de voyages ? Nous ne sommes en état d'en affirmer que trois. Le premier, en mai 1649, huit ou neuf mois après l'expérience du puy de Dôme. Espérant peut-être rompre les relations, qu'il juge fâcheuses, de Blaise et de Jacqueline avec Port-Royal, Etienne Pascal, libéré de ses fonctions d'intendant depuis l'année précédente, part avec eux à Clermont. Ils s'installent vis-à-vis de leur ancien domicile, dans la rue du Terrail, presque au chevet de la cathédrale. Jacqueline, déjà résolue à faire profession religieuse, mais obligée d'attendre la mort de son père pour prendre le voile, mène en famille une vie de reclusion complète. Quant à son frère, à qui les médecins ont momentanément interdit tout travail intellectuel prolongé, s'il veut rétablir ses forces compromises, il n'a guère d'autre ressource pour se distraire que de fréquenter la société de Clermont, où sa réputation de savant lui assurait un accueil empressé. Il l'affermait encore en faisant des conférences sur ses recherches scientifiques, surtout chez le président de Ribeyre, et prit ainsi rang très vite parmi les beaux esprits de l'endroit.

On raconte qu'alors il se montrait très assidu auprès de certaine précieuse. C'est Fléchier qui nous a transmis l'anecdote dans ses *Mémoires sur les Grands-Jours d'Auvergne* (2), sans donner le nom — c'est fort dommage — de celle qu'il appelle la « Sapho de ce pays ». Blaise traversait la période mondaine de sa vie, dont il ne faudrait pas exagérer la dissipation, quand on parle de ses deux conversions. Que ce récit soit exact ou non, qu'il se rapporte à cette date ou plutôt à un temps postérieur, il n'en

(1) Edit. Brunshvicg, t. II, p. 161.

(2) Edit. Gonod, p. 87.

paraît pas moins probable que le jeune homme eut des velléités de mariage. N'attribuons pas trop d'importance aux termes du contrat passé entre lui et Port-Royal pour la constitution de la dot de Jacqueline, le monastère s'engageant à lui servir une pension viagère, ou à sa veuve, au cas où il viendrait à se marier (1); c'est là pure clause de style, qu'un notaire ne saurait omettre. Du moins le témoignage de Marguerite Périer n'est-il pas récusable quand elle dit que Blaise, ayant perdu son père, prit bientôt « la résolution de suivre le train commun du monde, c'est-à-dire de prendre une charge et se marier » (2). Plus explicitement encore Racine déclare qu'« il renonça même à un mariage très avantageux qu'il étoit sur le point de conclure » (3). Le triste état de sa santé, au moins autant que les scrupules religieux de ses dernières années, mit toujours obstacle à la réalisation d'un tel projet. Ce premier séjour se prolongea dix-huit mois environ (4).

Deux ans plus tard, en 1652, son père est mort, Jacqueline est entrée au couvent, lui vient de mettre au point sa machine à calculer et d'en faire la démonstration dans une brillante conférence chez la duchesse d'Aiguillon. Tout à coup il part à Clermont, alors que sa présence à Paris semblerait nécessaire pour assurer le succès de son invention. La réalité de ce second voyage n'est pas admise sans conteste ; nous en avons pourtant une preuve matérielle dans un acte signé de lui, que conservent les Archives municipales de Clermont (5). A la date du 6 novembre 1652, il déclare « avoir reçu par les mains de M^{re} Claude

(1) Edit. Brunshvicg, t. III, p. 42.

(2) *Ibid.*, t. I, p. 130.

(3) *Abrégé de l'Histoire de Port-Royal*, dans ses *Œuvres*, édit. P. Mesnard, t. IV, p. 478.

(4) Voir la Vie de Jacqueline Pascal par sa sœur Madame Perier, édit. Brunshvicg, t. I, p. 156-161.

(5) Archives municipales de Clermont : fonds de Montferrand. Inventaire Teilhard de Chardin. CC 518. Cette quittance est reproduite en partie dans la brochure *Blaise Pascal : Quelques souvenirs...* pl. X.



Servolle l'un des conculz de lannée presante de la Ville de Montferrand et des deniers de ladite Ville la somme de sept cent neuf livres seize sols... ». Voici la contre-partie : à la même époque, peut-être à l'aide de ce versement, il rembourse à Gérard Champflour, de Clermont, une somme de « sept vingt-deux livres dix-sept sols », souscrite vingt ans plus tôt par son père (1).

La présence de Blaise en Auvergne, dans l'hiver de 1652-1653, n'est donc pas douteuse, qu'il soit venu directement de Paris ou par le Poitou, dont son ami, le duc de Roannez, était gouverneur. Le désir d'éviter les troubles de la Fronde fut-il pour quelque chose dans ce voyage, on l'a supposé sans invraisemblance (2). Un souci plus pressant, plus personnel aurait suffi à le décider. Jacqueline, entrée à Port-Royal, veut faire profession sans plus tarder ; elle réclame sa dot sur la succession de leur père. Blaise, dont les affaires semblent embarrassées et qui a besoin d'argent pour faire aboutir ses recherches, veut se concerter avec les Perier sur la conduite à tenir. La demande de la novice leur a déplu à tous ; mais touché par sa résignation attristée, surtout par la générosité de la Mère Angélique, Pascal finit par donner son consentement, qu'il vient porter lui-même à Paris. Il était resté à Clermont environ huit mois.

Son troisième séjour se place au printemps de 1660. Usé par le travail, il est, au dire d'un témoin oculaire (3), « dans une espèce d'anéantissement et d'abattement général de toutes ses forces », qui inspire les plus vives craintes à ses amis. On le décide à partir en Auvergne. Le repos, l'air pur des montagnes, les soins affectueux de sa sœur Gilberte, dont il est privé depuis trop longtemps, ne tardent pas à améliorer son état ; pas assez cependant pour lui

(1) Gonod, *Recherches...* p. 24.

(2) Ch. Adam, *Un séjour de Pascal en Auvergne, 1652-1653*, dans la *Revue de l'Enseignement secondaire et de l'Enseignement supérieur*, t. VII, 1887, p. 464.

(3) Lettre de Carcavi à Huygens, du 14 août 1659, citée dans Strowski, *Pascal et son temps*, t. III, p. 337.

permettre de se rendre au-devant du grand géomètre Fermat, qui avait exprimé le désir de le rencontrer à mi-chemin entre Clermont et Toulouse. Il rentre à Paris, à peu près rétabli, en apparence. Ce mieux devait être, hélas ! de bien courte durée.

Ce n'est plus dans la maison de la rue du Terrail que Florin Perier avait reçu son beau-frère à ses deux derniers séjours. Depuis le 20 septembre 1652, il était devenu en outre propriétaire, pour la somme de trente-deux mille francs, d'un domaine situé à quelque distance au nord de la ville, entre celle-ci et le coteau de Chanturgue : on l'appelait Bien-Assis. Belle demeure du xv^e siècle, entourée d'un vaste terrain, que bordait d'un côté la Tiretaine, alors sans doute ruisseau limpide (1).

Voilà le cadre où nous devons replacer Pascal à Clermont. Quand il quitta la rue des Gras, son intelligence ne faisait guère que de s'ouvrir. A Bien-Assis, au contraire, il a médité. Là nous le voyons promenant sa rêverie solitaire sous les grands arbres du parc, contemplant du haut des terrasses la ville étagée au flanc de sa colline, la plaine verdoyante de Limagne, la chaîne lointaine des puys, ou encore, dans un cabinet du château, dictant ses pensées à ses neveux, couvrant de sa nerveuse écriture les informes feuillets que nous manions aujourd'hui avec respect.

Mais pourquoi faut-il que nous ne puissions désormais nous le représenter ainsi sans un total effort d'imagination. Bien-Assis n'est plus, que beaucoup d'entre nous ont connu jusqu'en 1912 ; son dernier vestige, la porte du domaine, a été transporté au jardin public : de la maison natale presque complète jusqu'en 1900, il ne subsiste non

(1) Sur Bien-Assis, voir E. Jaloustre, *Une nièce de Pascal, Marguerite Perier*, d'après des documents inédits, Clermont-Ferrand, 1901, p. 32-37; *Bien-Assis et Pascal*, dans le *Bulletin historique de L'Auvergne*, 1912, p. 145-157; Aug. Audollent, *Après une visite à Bien-Assis*, *ibid.*, p. 287-291; M. Barrès, *Les deux maisons de Pascal à Clermont-Ferrand*, appendice à *L'angoisse de Pascal*, édit. de 1918, dans la collection *Les variétés littéraires*.

plus qu'une moitié très défigurée. On dirait qu'un mauvais génie, singulièrement aidé par les hommes, s'est acharné contre tout ce qui perpétuait matériellement parmi nous le souvenir de Pascal, et qu'à ses demeures successives, comme à son œuvre, je ne sais quelle fatalité a donné vraiment « la tristesse des ruines (1) ». Son nom attribué à une rue, à un lycée ; une statue, même d'un maître (2) ; des discours émus, comme ceux qui se prononcent en ce jour ; les acclamations de tout un peuple, répondant à l'appel du Chef de l'Etat ; tous ces hommages ne répareront pas de déplorables erreurs. Qu'il serait plus glorieux pour cette ville de pouvoir dire à ses hôtes : « Voici la maison de Pascal ; venez et recueillez-vous ! »

Si mes paroles pouvaient du moins inspirer aux Clermontois, avec quelque remords, la ferme résolution de ne pas sacrifier de gaité de cœur le peu qui nous rappelle encore ce grand homme, je me féliciterais hautement d'avoir contribué pour ma modeste part à défendre une mémoire qui doit faire notre fierté et que le monde entier nous envie.

(1) Strowski, *op. cit.*, t. II, p. 197.

(2) Allusion à la statue de Pascal, par Eugène Guillaume, devant laquelle ce discours a été prononcé.



Discours prononcé à Clermont-Ferrand, au Square Blaise Pascal, par M. Pierre de Nolhac, de l'Académie Française, lors de la Commémoration du troisième centenaire de Blaise Pascal, le 8 juillet 1923.

Monsieur le Président de la République,
Messieurs,

Vous entendiez, il y a quelques heures, au sommet du Puy de Dôme, les maîtres de l'Académie des Sciences marquer la place éminente de notre Pascal au seuil de plusieurs des sciences modernes. Ils ont su dire quels horizons magnifiques furent aperçus par ces yeux divinateurs dans l'immense inconnu de la nature. Demain, l'Académie de Clermont, présidée par un puissant écrivain qui a vécu dans l'intimité de Pascal (1), groupera autour de sa mémoire d'autres témoignages ; et hier, sous les voûtes de la cathédrale de lave, une voix, qui est aussi des nôtres (2), expliquait comment les certitudes de la croyance couronnaient en cette grande âme celles de l'expérience scientifique.

Appelé à mon tour à me lever devant vous, au nom de l'Académie française, parmi les représentants de l'Institut de France (3), je n'ai d'autre titre à cet honneur que d'être né dans ce pays et d'en être resté le fidèle enfant.

Quelles méditations inspirait Pascal à notre jeunesse ! Quelle fierté nous prenions à le revendiquer comme nôtre ! Quelle ardeur à étudier sa pensée profonde et à pénétrer, selon nos juvéniles lumières, dans ce vaste monument de l'esprit ! C'était pour nous, étudiants de la Faculté de

(1) M. Paul Bourget.

(2) M. l'abbé Henri Bremond.

(3) MM. Emile Picard et Maurice d'Ocagne ; M. Charles Diehl ; MM. Alfred Rébelliau et Léon Brunschvicg.

Clermont, un exercice passionné et comme un hommage à la fois filial et fraternel.

Je me souviens (et sans doute y a-t-il ici d'autres témoins survivants de cette noble fête) de l'inauguration de ce bronze d'Eugène Guillaume, autour duquel nous sommes réunis, devant la majestueuse montagne dressée sur l'horizon, qui paraissait, comme en ce moment, présider à l'assemblée. Mêlés à la foule, bien loin des personnages officiels qui se pressaient dans l'enceinte, — moins nombreux à vrai dire, et moins illustres que ceux d'aujourd'hui, — des écoliers de vingt ans ne pouvaient écouter sans émotion les paroles d'Alfred Mézières, de Cornu, de Janet, auxquelles répondaient celles de Bardoux. Ils prenaient conscience, à ce spectacle, des gloires de leur province et du respect dû au génie.

S'il est, dans l'auditoire qui nous entoure, quelque jeune fils d'Auvergne au cœur ardent, puisse-t-il, de ces journées pascaliennes, retirer les mêmes enseignements et s'y enflammer du même enthousiasme !



Discours de M. Maurice Barrès, de l'Académie Française,
lu à Clermont-Ferrand, au Square Blaise Pascal, par
M. Pierre de Nolhac de l'Académie Française, lors de
la Commémoration du Tricentenaire de Blaise Pascal,
le 8 juillet 1923.

Il y a trois siècles, Blaise Pascal naissait à Clermont-Ferrand. C'est l'événement que la France et toute la haute humanité commémorent aujourd'hui, et qui a déterminé votre ville, Monsieur le Maire, à organiser cette solennité à laquelle vous avez invité l'Académie Française.

Nous avons répondu avec empressement à l'appel de Clermont. En tout autre temps, nous pouvons glorifier le génie de Pascal, à Port-Royal de Paris, à Port-Royal des Champs, à Saint-Etienne du Mont, n'importe où dans le monde, sans souci du lieu ni de la date, car l'accent des *Pensées* a quelque chose d'éternel et d'universel, et plutôt que la voix d'un individu, semble celle même de l'humanité. Mais au jour de la naissance de Pascal, il convient que nous honorions dans un pèlerinage de gratitude la terre et les morts dont il est issu, et la circonstance nous commande le point de vue sous lequel nous voulons considérer un sujet si multiple. Nous aimerions aujourd'hui, à Clermont, nous faire une idée de ce grand homme, dans ses origines, au milieu des siens, et le saisir dans ses commencements.

Quelle énigme quasi religieuse que l'apparition d'un génie ! Pourquoi de cet enfant jaillit l'étincelle, et non de cet autre, né du même sang, sous le même ciel ? Comment s'est constitué ce point de perfection, cet équilibre dangereux ? Qu'est-ce que cet assemblage inouï d'un savant et d'un saint, d'un observateur et d'un visionnaire ? Pascal applique les méthodes expérimentales, en même temps qu'il éprouve des faveurs surnaturelles. Rien ne nous

rendra-t-il compte d'une si haute complexité, et faudrait-il crier au miracle ? Pascal serait-il une pierre noire tombée du ciel, dans Clermont, le 19 juin 1623 ? Eh ! non, c'est un quartier de nos basaltes d'Auvergne. Cette haute flamme a jailli de ces germes de feu qu'il y a dans nos plus humbles cailloux... Evidemment ces rapprochements ne résolvent aucun mystère. Mais en saisissant obscurément les rapports de cet esprit volcanique avec sa terre et sa famille, nous éprouvons des jouissances analogues à celles que nous apporte la musique, quand de grands accords s'engendrent et s'entrecroisent. Si la part divine du génie nous échappe fatalement, du moins pouvons-nous le connaître dans ses premiers mouvements et ses premières nourritures, jusqu'au jour où pleinement formé, Dieu l'enlève aux influences terrestres pour le pétrir seul. Jusque-là de son point de vue sublime, il dirait lui-même qu'il n'a été qu'un enfant. C'est dans cette période que je me renfermerai. Les Enfances Pascal, comme auraient dit nos pères, voilà le sujet qu'ici, à cette date, nous voulons méditer.

« Pascal, tout petit, ne pouvait souffrir de voir de l'eau sans tomber dans des transports d'emportements, et s'il voyait auprès de lui son père et sa mère ensemble, il criait et se débattait avec une violence excessive... »

Ainsi raconte sa nièce, Marguerite Perier, la Miraculée. Elle ajoute qu'au milieu de l'angoisse que cet état morbide répandait dans toute la maison de la rue des Gras, le grand-père Pascal se laissa aller à admettre qu'une sorcière avait jeté un sort à l'enfant, et par des menaces, il obligea une certaine vieille femme à venir réparer le mal qu'il lui fit avouer qu'elle avait causé.

Quelle clarté ces premiers états violents projettent sur toute la vie de celui qui fut le plus passionné des hommes ! Eh ! quoi, ce génie tout spirituel et d'une religion si pure, il entre dans la vie avec des convulsions ! Une sorcière est penchée sur son berceau ! Le premier regard de celui qui va perfectionner la noblesse du sentiment religieux et la rigueur de l'expérimentation scientifique put voir grima-

cer la superstition ! Dans cette folle scène à l'ombre de la cathédrale, nous avons déjà presque tout Pascal. Il y a un élément pathologique dans ce grand homme, mais qui le tourmente sans jamais entamer ni l'intégrité de son esprit, ni la sérénité de sa foi. Dans les dernières années de sa vie, il voyait constamment un abîme ouvert à son côté, mais cette hallucination, il l'a connue comme telle, il n'en a fait aucun état, et, ce phénomène morbide, il ne l'introduit, il ne l'invoque dans aucun de ses raisonnements. De même ses délires d'enfant ne troublèrent pas son développement. Si quelque figure mauvaise s'est penchée sur son berceau, son âme n'en a rien reçu. Il est enveloppé par l'amour de la famille la plus noble et la plus tendre. Son grand-père, son père, sa mère, qui n'a plus que peu de mois à vivre, son aînée Gilberte, le petit cousin Florin, le regardent avec émerveillement. Tous, ils ont eu très vite la certitude que leur Blaise était extraordinairement précieux. Ils l'ont deviné, avant nous tous, et dès son plus bas âge. Ecoutez ce que nous raconte Gilberte : « Dès que mon frère fut en âge qu'on put lui parler, il donna des marques d'un esprit tout extraordinaire par les petites réparations qu'il faisait de la nature des choses ». Voilà les premiers mots de cette couronne que les siens lui ont tressée, les premières fleurs de cette légende qu'ils ont vécue avec lui, avant de l'imposer à Port-Royal, qui doit à son tour l'imposer à l'Univers. Tout de suite le père comprend sa responsabilité. Il se reconnaît une mission envers cet enfant fragile et génial, d'une sensibilité excessive et d'un esprit tout puissant. Il décide de se consacrer à l'éducation du petit Blaise.

Et, d'abord, et presque à son insu, ce qu'il met à la disposition de l'insatiable questionneur, c'est le trésor des pensées accumulées dans une famille de robe et dans un milieu de judicature et d'administration financière.

Monsieur Pascal, le père, était président à la Cour des Aides de Montferrand. Ces magistrats de l'ancienne France formaient un corps vigoureusement caractérisé par l'amour des choses de l'esprit, le goût du droit et de la procédure, le

sérieux, le respect de soi-même. Dans une époque pleine de conflits, ils furent d'une solidité morale incomparable. On ne peut pas imaginer de milieu plus austèrement sain. S'il s'y trouve plus de bon sens que de bon goût, si de Patru à Malesherbes, ils ont quelque chose de rude et de pédant, et s'il faudra le chevalier de Méré pour affiner Pascal, leurs paroles à l'occasion s'élèvent tout aisément à la grandeur. Le pays d'Auvergne, en particulier, a toujours paru propre à nourrir ces fortes consciences juridiques, peu sensibles au va-et-vient des sentiments, intangibles dans leur conception du droit. Pascal, toute sa vie, demeurera pénétré de l'esprit juridique, même lorsque son ascétisme n'aura plus rien à voir avec les choses temporelles. Il en transportera volontiers le point de vue dans sa peinture de l'homme. « Nous devons nous considérer comme des criminels dans une prison toute remplie des images de leur libérateur et des instructions pour sortir de leur servitude. » « Qu'on s'imagine un grand nombre d'hommes dans les chaînes, et tous condamnés à mort, dont les uns étant chaque jour égorgés à la vue des autres, ceux qui restent voient leur propre condition dans celle de leurs semblables... C'est l'image de la condition des hommes. » L'idée qu'il se fait de la responsabilité, sa conception d'êtres humains qui sont avant tout des personnalités cohérentes avec elles-mêmes, portant dès lors la charge de leurs actes, ayant à mâter les éléments de corruption qui agissent au fond de chaque personne, sont d'un homme qui, enfant, a entendu parler de délinquants, de coupables, de prévenus, de condamnés, d'une société où l'on a toujours à répondre de quelque chose et à se tenir en état de comparoir devant le juge. Il est permis de conjecturer avec Paul Bourget « que les conversations d'Etienne Pascal se ressentaient de son métier, et que les problèmes de responsabilité y tenaient une grande place. » Oui, le sentiment de la responsabilité, voilà le principe héroïque dont se nourrira ce génie passionné et sévère. Pascal a passé sa vie à faire des procès : procès du Frère Saint-Ange, procès des Jésuites, procès des hétérodoxes, procès des li-

bertins et même de ses amis de Port-Royal, et par-dessus tout, procès de la raison humaine. Et peut-être que dès Clermont le problème de la justice commençait à inquiéter son esprit, ce problème même qu'il se posera plus tard avec angoisse : « J'ai passé longtemps de ma vie en croyant qu'il y avait une justice ; et en cela je ne me trompais pas ; car il y en a, selon que Dieu nous l'a voulu révéler. Mais je ne le prenais pas ainsi, et c'est en quoi je me trompais ; car je croyais que notre justice était essentiellement juste et que j'avais de quoi la connaître et en juger. Mais je me suis trouvé tant de fois en faute de jugement droit qu'enfin je suis entré en défiance de moi et puis des autres. J'ai vu tous les pays et hommes changeants ».

Ainsi l'enfant respire et s'aggrave, par simple respiration, des éléments qui demeureront à la racine de son génie. Mais va-t-il se nourrir simplement de ce qui flotte autour de lui dans l'air ? Oh ! non, ce ne sera pas une libre éducation à la Montaigne que lui réserve son père, homme de méthode et de discipline. Blaise n'a pas neuf ans qu'Étienne Pascal veut le transplanter dans un climat intellectuel plus riche et plus stimulant. Il se démet de sa charge, et tous quatre, le fils, les deux filles et le père, ils viennent à Paris, où celui-ci sait retrouver un milieu de savants qui répond à ses goûts propres et qui doit l'aider plus tard dans son œuvre d'éducateur. Ce petit Blaise, il ne veut pas l'initier sur l'heure aux sciences. Il veut le contenir, le modérer. Il prend soin de lui interdire la connaissance de la géométrie, de peur de le détourner du grec et du latin. Mais que faire contre une telle précocité de vocation ? Vous savez cette histoire aux formes de légende et comment le père, débordé par le désobéissant génie, court chez M. Le Pailleur qui était son ami intime, et qui était aussi fort savant. « Lorsqu'il y fut arrivé, raconte Gilberte, il demeura immobile comme un homme transporté. Monsieur Le Pailleur voyant cela, et voyant même qu'il versait quelques larmes, fut épouvanté et le pria de ne pas lui céler plus longtemps la cause de son déplaisir. Mon père lui dit : « Je ne pleure pas d'affliction mais de joie. »

De tels tableaux, quelle révélation de la fièvre, du frémissement perpétuel qu'il y a dans cette famille! On met toujours l'accent sur le génie de l'enfant. Et certes à juste titre! Mais il faut le mettre aussi sur les émotions du père. Le voilà, cet enfièvrement que Pascal hérita. Les voilà, ces larmes qu'à son tour il ne va pas tarder à verser. Joie, joie, pleurs de joie! Des larmes qui viennent des idées, non pas des passions. Les pleurs d'une intelligence qui s'émeut. Ces Pascal sont des gens chez qui la vie intellectuelle et la vie sensible concourent à une même exaltation.

Et l'enfant merveilleux pénètre dans le cercle des maîtres. L'apprentissage s'est fait en dehors d'eux. Ils n'ont plus qu'à l'accueillir, le petit confrère. Le voilà associé aux travaux de ce cénacle de mathématiciens qui, groupé autour du Père Mersenne, a été le commencement de l'Académie des Sciences. Il les écoute, docile et surpris tour à tour. A leur heure, ce sont bien des savants, mais le reste du temps, de joyeuses gens. Ils méditent, ils raisonnent, puis ils rient et bavardent. On dirait qu'ils n'ont pas à connaître plus haut que des problèmes de physique et de mathématique. Leur âme s'accommode de cette ignorance, qui leur est même un mol oreiller. Leurs idées ressemblent à celles d'un Montaigne : la franche liberté du doute, la haine du pédantisme d'école, la révérence de la religion, l'éloge de la tranquillité d'esprit. En somme les idées contre lesquelles plus tard Pascal s'élèvera avec une force si tragique. Ils veulent suivre la nature. Eh bien, lui dès maintenant, il voudrait la rectifier, l'épurer, la contraindre, la surmonter. Il se saisit de leur savoir, mais son désir ne s'y satisfait pas. Un tel esprit ne peut demeurer avec Le Pailleur. Il ira plus outre. Leur paix n'est pas la sienne. Que lui donnerait leur demi-science pour son sentiment? Il a besoin de la religion. Il veut passer sur un autre plan, s'élever dans une autre sphère. Il pressent la sainteté.

Et le voilà justement, peu de temps après, à Rouen, en présence de ces deux médecins qui étaient venus soigner la jambe cassée d'Etienne Pascal et qui s'intéressaient plus

aux maladies de l'âme qu'à celles du corps. « Ceux-ci, dit encore Gilberte, s'attachèrent beaucoup à Blaise Pascal, mon oncle, pour le faire entrer dans des lectures de piété solide et pour les lui faire goûter. Ils y réussirent très bien ; car comme il avait un esprit très solide et très bon, et qu'il n'avait jamais accoutumé, quoique très jeune, à toutes les folies de la jeunesse, il connut avec ces messieurs le bien ; il le sentit, il l'aima, il l'embrassa. Et quand il l'eurent gagné à Dieu, ils eurent toute la famille ; car lorsque mon grand-père commença à être en état de s'appliquer à quelque chose après un si grand mal, son zèle commençant à goûter Dieu le lui fit goûter aussi ».

Méditez une telle histoire. Le père et le fils ont une telle communion de pensées que tous deux s'émeuvent dans le même temps, sous les mêmes influences, mais cette fois, c'est le fils qui passe devant et qui, profitant de la force que lui a donnée son père, l'instruit et à son tour le tire plus haut. Et comme se repliant sur lui-même il s'applique à raisonner ces étranges rencontres, il songe soudain que l'accident de son père, entraînant la visite des deux pieux médecins, a été le signe et tout ensemble l'occasion des volontés de Dieu sur lui... Tel que nous le connaissons, comment ne sentirait-il pas se former en lui, dès cette heure, ce sentiment profond de la prédestination, qui donne un caractère si dramatique à son œuvre et à sa vie ? Toutes les idées que plus tard il exprimera dans le *Mystère de Jésus* (« *J'ai versé pour toi, telle goutte de sang* ») il commence à les expérimenter. Pour lui, Dieu a inventé des faits, a multiplié les avertissements et les circonstances, a créé des événements. « Les événements, ces leçons que nous recevons de Dieu même », dira-t-il plus tard. Dieu lui a fait la faveur de ne pas l'aveugler comme tant d'autres. Dieu l'a éclairé, a incliné son cœur, avec une douce violence, vers la vérité. C'est donc que Dieu l'aime et l'a choisi. Ainsi, à Rouen, dans sa vingt-quatrième année, les idées de Providence et de prédestination se réalisent en Pascal. C'est de la vie religieuse vécue avant d'être pensée. Et tout cela en étroit accord avec son père, par le moyen de son père.

Les Enfances Pascal sont finies. Le jeune génie n'a plus à faire d'apprentissage. Sa famille, les savants, les saints, et puis, après quelques dernières oscillations, Dieu ! Il a passé de cercle en cercle, pour tendre toujours plus haut vers la vérité. Et de quelle allure ! On est saisi d'admiration à voir comment le héros sait se porter dans les profondeurs des milieux successifs qu'il traverse et y puiser sa nourriture royale. Puissance assimilative et tout ensemble créatrice, du génie qui court à son destin. Cette ascension, c'est le poème des plus hautes ambitions spirituelles de l'homme d'aujourd'hui ; c'est une épopée que nous pouvons opposer à celle où le Moyen Age finissant a ramassé toutes les expériences les plus belles qu'il attend d'une grande âme ; c'est notre *Divine Comédie*, beaucoup plus humble, certes, à peine esquissée, mais combien plus actuelle ! Nul Virgile, nulle Béatrice, ne guide ce jeune homme épris de justice, de science et de surnaturel. C'est tout uniment un enfant de chez nous que façonnent et portent, pour s'effacer bientôt devant lui, sa famille et sa province.

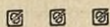
Désormais le grand Pascal va seul, uniquement guidé par les signes du ciel. Mais remarquez-le encore, où donc s'impriment ces ordres d'en haut ? Sur les femmes de sa famille principalement. Que ne doit-il pas à Jacqueline ? Et pour confirmer la vision de feu, voici plus tard la guérison miraculeuse de la petite Marguerite Perier.

Nous ne suivrons pas le génie dans son dialogue avec l'invisible, quand il s'éloigne de plus en plus de l'humanité moyenne. Notre sujet, c'étaient ses attaches familiales et l'heure la plus douce, où il cheminait, la main dans la main de son père, tantôt le suivant, tantôt le précédant. C'est la foi de ma vie qu'il y a une sorte d'union vivante entre le père et les enfants. « Le fils est le secret de son père », déclare l'orient, auquel l'occident répond : « Nos fils ressemblent à nos pensées les plus profondes. » Pascal au milieu des siens est l'illustration incomparable de cette sagesse des nations. Il nous montre que la Nature ne parvient pas de prime saut à ces heureuses réussites que sont

les génies et les saints ; elle s'y essaye par un grand nombre d'ébauches ; et tout autour de son chef-d'œuvre nous pouvons retrouver ses maquettes. Blaise Pascal est tout entier préfiguré par Etienne Pascal, tandis que Gilberte et Jacqueline en donnent des variantes qui déjà suffiraient à nous émouvoir. O merveille ! le plus beau génie individuel qu'il semble que l'on puisse concevoir est un génie réceptif et l'achèvement supérieur d'une longue tradition vivante, qui a déjà porté de beaux fruits.

Quelle leçon ! et d'où découlent des règles de vie. Cette grande figure de Pascal, d'où nous avons tiré depuis un siècle tant d'enseignements, peut encore nous apprendre ce que c'est que le véritable individualisme, d'autant plus fort, solide et sûr que nous tâchons de ramener à la surface de notre être, pour les enflammer au feu mystérieux que le ciel nous prête, les sentiments accumulés dans les longues préparations de notre race.

Pascal a mis hors de discussion que notre essentiel nous vient du cœur et de l'instinct. Eh bien ! ce cœur auquel il s'en remet, ce cœur qui a des raisons que la raison ne connaît pas, ce cœur par qui nous connaissons les premiers principes sur lesquels la raison s'appuie, ce cœur enfin qui nous initie à l'ordre de l'amour et de la charité, il est antérieur à notre existence individuelle. C'est un cœur hérité, c'est un cœur filial. Les Enfances Pascal nous le prouvent.



Discours prononcé à Clermont-Ferrand, au Square Blaise Pascal, par M. Léon Bérard, Ministre de l'Instruction Publique, lors de la Commémoration du Tricentenaire de Blaise Pascal, le 8 juillet 1923.

Dans ce pays de cimes, nous venons incliner le respect et la piété françaises devant la plus haute qui ait jailli de votre sol tourmenté et puissant, le génie de Pascal. Pascal est né à Clermont ; il y passa les huit premières années de sa vie, il y revient, et il ajouta à la gloire de votre puy de Dôme par l'expérience célèbre qui y fut instituée sous son inspiration et sa direction. Vogué découvrit entre son masque mortuaire et l'effigie de cet autre grand Auvergnat, Vercingétorix, une ressemblance. Ce qui est certain, c'est qu'il hérita d'un capital d'intelligence et de vertu formé et accumulé sur cette terre, une des plus antiques du sol français.

Enfant de génie, il conçoit à seize ans, un essai sur les coniques qui émerveilla Leibniz. Il est célèbre quand on l'appelle encore le fils de M. Pascal. Plus tard, il brille dans le monde, car exceller en tout est l'instinct et le besoin de sa nature altière. Il est doué d'une parole telle que tout ce qu'il disait, faisait sur l'esprit, dit Nicole, une impression ineffaçable. Il sera le polémiste formidable que l'on sait, contre ceux qui ne pensent pas comme lui en mathématiques, aussi bien que contre ceux qui ne pensent pas comme lui en théologie, quoique les coups portés contre ceux-ci aient eu plus de retentissement. Et il mourut à 39 ans, vêtu d'un cilice, ayant dans sa chambre un pauvre malade auquel il exigeait qu'on rendit les mêmes soins qu'à lui-même. Il ne laissa qu'un livret : « Les Petites Lettres », et des fragments dont l'un, « Les Pensées » est peut-être ce qu'il y a de plus grand dans la prose et la

pensée française, plus grand encore d'être inachevé. Car les idées y ont une impétuosité que la suite du discours eût sans doute tempérée, et des au-delà qu'elle eût arrêtés et circonscrits, mais dont les lignes hachées, raturées, fulgurantes du manuscrit nous donnent comme la sensation.

Avant d'écrire, Pascal se mettait à genoux. Un écrivain qui fut de sa famille spirituelle, M. Boutroux avant d'écrire sur Pascal lui-même, prend une attitude d'âme analogue. Qui ose parler de lui, si limité que soit son dessein, et quoiqu'il ne s'agisse pas de raconter l'ascension douloureuse de cette âme chrétienne vers l'humilité, ne peut parler de lui comme on parle d'un écrivain ordinaire, l'âme ardente de Pascal restant mêlée à l'histoire intérieure de nos âmes, comme on le disait récemment dans le vallon encore tout plein de son souvenir ?

Il abaisse la raison humaine, non en se jouant comme Montaigne, dont il transforme les arguments en les lui empruntant, changeant la comédie en drame. Et c'est de nous qu'il s'agit, c'est de chacun de nous individuellement, dont la destinée est l'enjeu. Il relève l'homme abattu, il redresse le roseau pliant et c'est encore chacun de nous qu'il secoue si fort, et avec tous les moyens de pensée et de sentiment dont il dispose, parce qu'il le veut convaincre ou plutôt persuader, parce qu'il le veut sauver. Ce n'est pas un philosophe, ce n'est pas un écrivain, c'est un apôtre et un directeur impérieux. En fait, il transpose le problème philosophique, il l'intériorise. Il ne fait pas seulement la philosophie du ciel et de la terre, il l'enferme dans l'âme individuelle. De là entre les Cartésiens et lui un désaccord radical ; et c'est pourquoi il dit que se moquer de la philosophie, c'est vraiment philosopher. Ceux-ci expliquent le monde comme s'il leur était étranger, et comme s'ils lui étaient eux-mêmes étrangers. Avec Pascal il n'y a pas d'autre problème que le problème de la destinée humaine et des rapports de l'âme à Dieu. Et Dieu lui-même, « ce vrai Dieu, dit-il, n'est pas un Dieu simplement autour des vérités géométriques et de l'ordre des éléments... mais un Dieu qui fait sentir à l'âme qu'il est son unique bien

et qu'elle ne trouvera son repos qu'à l'aimer. Qu'il y a loin de la connaissance de Dieu à l'aimer ! Mais à la recherche sincère Dieu répond : « Tu ne me chercherai pas si tu ne m'avais trouvé ». D'où encore cette conséquence qui ne surprend que ceux qui ignoraient la pensée religieuse du xvii^e siècle en particulier : « Une religion purement intellectuelle serait plus proportionnée aux habiles, mais elle ne servirait pas au peuple ».

Toutes ses méditations ont cet accent et cette direction. Le fil qui les devait relier importe moins qu'on ne l'a cru longtemps, puisque leur conclusion n'est pas douteuse. Relisons au moins l'une des plus admirables : « Tous les corps, le firmament, les étoiles, la Terre et ses royaumes ne valent pas le monde des esprits : car il connaît tout cela et soi, et les corps, rien... De tous les corps ensemble, on ne saurait en faire réussir une petite pensée ; cela est impossible et d'un autre ordre ». Prêtons encore plus d'attention à ce qui suit : « Tous les corps ensemble et tous les esprits ensemble et toutes leurs productions ne valent pas le moindre mouvement de charité. Cela est d'un ordre infiniment plus élevé... De tous les corps et esprits on n'en saurait tirer un mouvement de vraie charité, cela est impossible et d'un autre ordre, surnaturel ». Et d'ailleurs, cette pensée dont le rayonnement s'étend à mesure que notre regard s'efforce de le suivre : « On n'entre dans la vérité que par la charité ».

Pascal a passionné trois siècles d'histoire littéraire. Le xviii^e siècle le méconnaît violemment et le traite d'halluciné. Le commencement du xix^e siècle en fait successivement un romantique, un sceptique et un pessimiste. C'est vers 1850 qu'une génération éprise de vérité historique s'efforce de mieux connaître la vraie figure de Pascal, et il n'y a pas perdu. Les livres, les articles sur Pascal abondent de plus en plus. Un des cours les plus célèbres professés en Sorbonne, il y a de cela un quart de siècle, traitait de Pascal. Et ce cours se prolongea. Il semblait que ni le maître, ni les auditeurs ne pussent se lasser du sujet. Il reste un des plus actuels parmi nos grands écrivains.

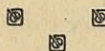
Au milieu de vos quarante volcans éteints, le feu qui le consuma brûle encore. « Il vit en ceux qui comme nous, écrivait hier Miguel de Unanumo, ont touché son âme toute nue avec la nudité de leur âme ». Il est encore à l'unisson de toutes les inquiétudes de la pensée. Il a renouvelé l'apologétique contemporaine ; et en modernisant peut-être sa pensée, qui d'ailleurs s'y prête, des philosophes voient en lui le précurseur de toutes les philosophies, de la raison pratique, du sentiment et de la volonté. C'est le propre d'une grande doctrine de demeurer longtemps féconde et de porter des fruits même imprévus.

Tous d'ailleurs, nous avons des leçons à recevoir encore de Pascal. Il nous a rappelé le sérieux de la vie ; il a mis à sa vraie place la dignité de l'homme dans la pensée : « Travaillons à bien penser dans l'effort et l'amour ». En face d'une civilisation matérielle qui asservit l'homme à des besoins plus faciles à satisfaire, et dont les progrès effraient ceux mêmes qui en jouissent, une heure passée avec Pascal est un avertissement si elle n'est pas une conversion. Comme il a pressenti le calcul infinitésimal, il a eu des divinations dans l'ordre du sentiment. Nous lui devons le frisson de l'infini, même matériel, devant le silence éternel des choses. Elle est de lui, cette pensée qui fut le refrain douloureux des derniers romans de l'enchanteur qui vient de mourir : « C'est une chose horrible de sentir s'acculer tout ce qu'on possède ». Nos âmes ne seraient pas les mêmes si Pascal n'avait pas vécu.

Au Pascal des *Provinciales*, sans vouloir rouvrir entre les Jésuites et lui l'éternel débat, nous devons des répugnances comme passées dans notre sang, pour la lettre qui tue l'esprit, pour les fins qui justifient les moyens, pour le formalisme qui dispense de l'amour, pour la religion comme instrument de domination, pour toutes les complaisances et tous les compromis. Par elles aussi, Pascal vit en nous.

Il fut un des hommes en qui l'humanité s'est le plus noblement exprimée. Mais tandis que d'autres tirent cette noblesse de la synthèse harmonieuse et de l'équilibre

qu'ils réalisèrent en eux, c'est la voix de l'angoisse humaine que fait entendre Pascal, c'est le pathétique des contradictions que notre nature enferme, c'est la tragédie de notre destinée qui ont trouvé avec lui leur expression immortelle.



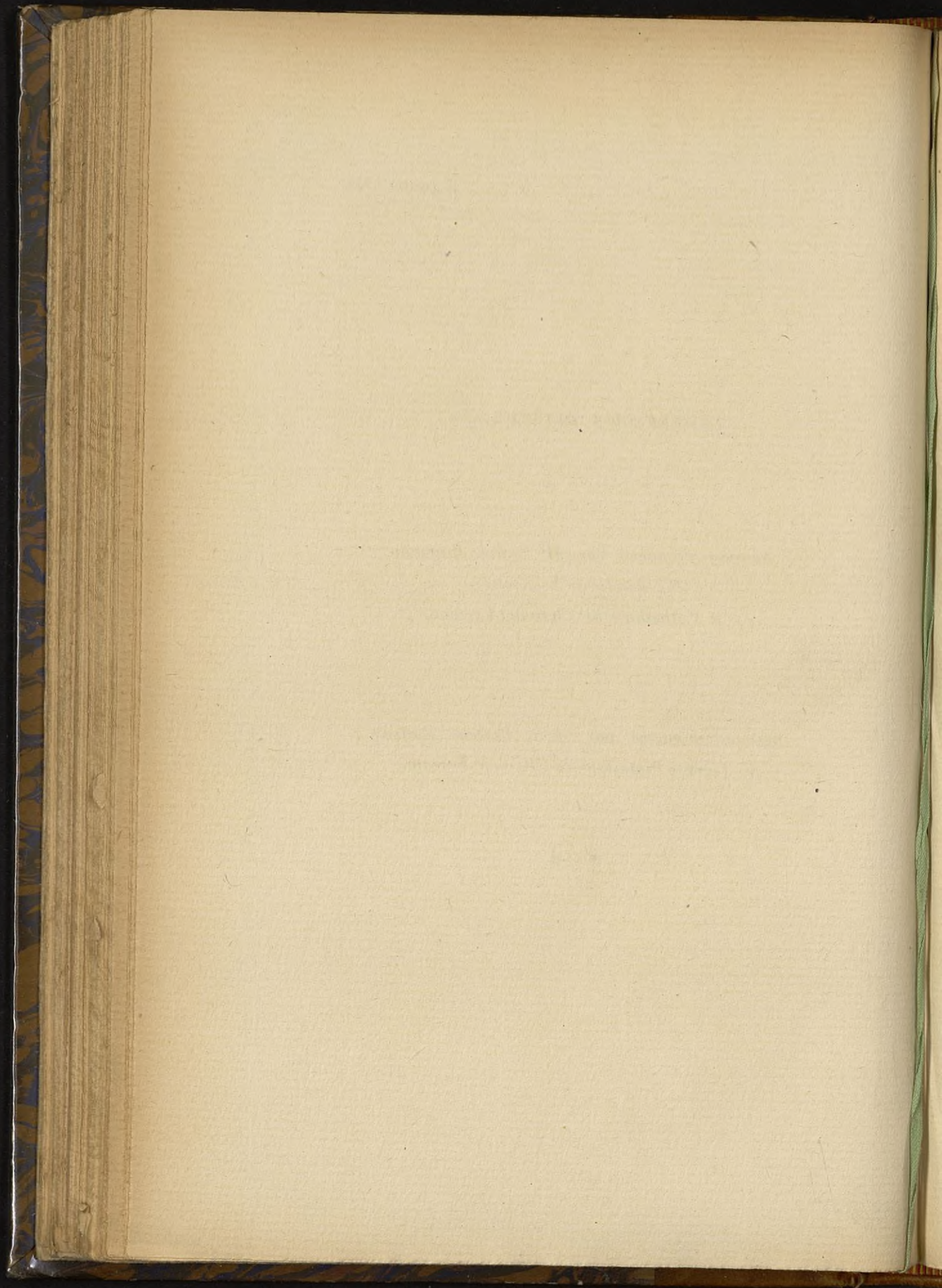
8 Juillet 1923.

CEREMONIES RELIGIEUSES

*Sermon prononcé par M. l'abbé Bremont,
de l'Académie Française,
à la Cathédrale de Clermont-Ferrand.*

*Sermon prononcé par M. le Pasteur Rauzier
au Temple Protestant de Clermont-Ferrand.*





Sermon prononcé par M. l'abbé Brémont, de l'Académie Française, à la Cathédrale de Clermont, le 8 juillet 1923, lors des Fêtes Commémoratives du Tricentenaire de Blaise Pascal.

Nonne cor nostrum ardens erat in nobis dum loqueretur in via ?

Pendant qu'il cheminait avec nous, n'est-il pas vrai qu'une chaleur céleste émanait de ses paroles et nous embrasait ?

SAINT LUC, XXIV, 32.

Messeigneurs (1),
Mes Frères,

Quand Sa Grandeur Mgr l'évêque de Clermont me fit l'honneur insigne de m'inviter à prendre la parole dans cette cérémonie toute spirituelle, toute religieuse et purement pascalienne, dont l'Académie de Clermont venait de prendre l'initiative, ma première pensée avait été de me borner à réciter, à méditer devant ces autels quelques-unes des prières de Pascal, et, par là même, de ressusciter en quelque sorte ce grand chrétien au milieu de vous, de le ressusciter, dis-je, dans sa posture la plus vraie, la plus caractéristique, et tel qu'on put le voir ici même, à genoux, soumettant son être à l'Être infini. Par là nous ne lui aurions pas seulement rendu le seul hommage qui soit aujourd'hui de quelque prix à ses yeux, mais encore et en même temps, nous aurions touché le fond même de son génie et découvert le secret de son prestige. Si Pascal n'eût été, en effet, qu'un géomètre et qu'un écrivain, la France et le monde le fêteraient encore, sans doute, mais non pas avec cette nuance particulière de vénération à laquelle n'ont pas droit les héros de l'analyse ou de la plume, et que seuls peuvent attendre de nous ceux qui ont fixé leur demeure habituelle dans l'ordre de la charité. Qu'on le veuille, qu'on le sache ou non, dès que l'on s'approche de

(1) Sa Grandeur Mgr Marnas, évêque de Clermont, et Sa Grandeur Mgr Bardel, évêque de Séez.

Pascal, on change d'attitude et de style, on baisse le ton, comme si l'on entrait dans une chapelle. En cette présence auguste, l'incroyant lui-même, s'il a l'esprit et le cœur bien faits, sent invinciblement que la moindre familiarité serait une faute de goût et une sottise. Bref, notre ferveur le canonise en quelque manière, tant elle ressemble à cette émotion spéciale, solennelle et douce, heureuse et craintive qui se forme en nous à la rencontre d'un saint : « *Nonne cor nostrum ardens erat in nobis dum loqueretur in via ?* Pendant qu'il cheminait avec nous, n'est-il pas vrai qu'une chaleur céleste émanait de ses paroles et nous embrasait ?

S'il en est ainsi, qui ne voit que notre meilleure occupation en ce jour devrait être de nous offrir à ce foyer, et au moment où il est le plus intense, de nous agenouiller près de Pascal à genoux ? Et c'est bien là ce que nous ferons, mais auparavant, il ne m'a pas semblé inutile d'examiner loyalement, courageusement, si cette prière nous était vraiment permise, à nous catholiques, veux-je dire, qui entendons régler toutes les démarches de notre vie intérieure sur les directions de l'Eglise, à nous qui résisterions à cette prière où Pascal nous invite, si, par cette prière même, nous devons entrer, si peu que ce fût, dans une autre communion que celle des saints. Après tout, ce n'est pas ici une tribune académique, c'est la chaire de vérité ; celui qui vient d'y monter n'est pas un simple lettré, un des multiples historiens du jansénisme et de Pascal, mais un prêtre, deux fois tenu de peser tous ses mots dans les balances du sanctuaire, et par les engagements de son sacerdoce, et par le crédit qu'a bien voulu lui accorder le digne successeur de ce Massillon, si doux et si ferme, à qui, selon ses propres paroles, « Dieu avait fait la grâce d'être ennemi de toutes les extrémités ».

I

Au seuil du problème se dresse un vieux préjugé qu'ont entretenu, avec une égale obstination, et les panégyristes

du jansénisme et un certain nombre de ses adversaires. On nous représente le jansénisme comme un bloc solide, constamment identique à lui-même, tout mauvais ou tout admirable, depuis ses débuts dans l'histoire jusqu'aux convulsions ridicules ou sinistres de son agonie. C'est le thème que développait hier encore le chroniqueur sincère, mais débile et passionné du *Mouvement janséniste*. Or rien n'est moins conforme à la vérité qu'une pareille construction. Croyez-en plutôt le génial Sainte-Beuve. Pour lui, c'est à peine si le vrai Port-Royal aurait survécu à l'abbé Saint-Cyran. Dès le temps des *Provinciales*, la transformation, la décadence auraient commencé. De leur point de vue doctrinal, qui, présentement nous retient seul, les théologiens de métier, qui savent la valeur exacte, le juste poids des qualifications canoniques, ne jugent pas autrement que Sainte-Beuve. Ils se refusent à réunir sous la même condamnation un Antoine Arnauld et un P. Quesnel, par exemple, celui-ci ayant catégoriquement refusé de se soumettre à une bulle pontificale, acceptée par l'Eglise universelle, l'autre ne s'étant jamais porté à des extrémités aussi décisives. Avant et après la bulle *Unigenitus*, avant et après la révolte formelle contre l'autorité suprême, telle serait, pour nous, théologiens, la grande ligne de partage dans le développement du jansénisme. Non que l'on approuve pour cela toutes les démarches du grand Arnauld et de ses disciples. Sainte-Beuve lui-même y trouvait beaucoup à reprendre. On dit simplement, qu'à les juger, comme il le faut bien, sur leurs actes et sur leurs paroles, les premières générations jansénistes n'ont pas commis le délit formel d'hérésie ou de schisme. Ni les évêques français, témoins de leur politique ondoyante, ni les papes de ce temps-là n'ont vu en eux des frères séparés, des rebelles au sens canonique du mot. Ce n'est pas non plus, d'ailleurs, Dieu nous en garde ! que nous regardions comme autant de réprochés tous les malheureux qui ont suivi le P. Quesnel dans sa résistance. On se débattait alors dans une confusion inextricable, et la plupart ne savaient ce qu'ils faisaient. Mais enfin les conditions n'étaient plus

du tout les mêmes : le conflit avait changé, non pas seulement d'acuité, mais de nature. La fronde mal dessinée d'hier, avec ses habiletés, ses retraites, ses contradictions, était devenue une secte véritable : hérésie ? pas encore, peut-être ; mais certainement schisme, attentat encore incertain et partagé, mais déjà très grave contre l'unité de l'Eglise. D'où, pour les gardiens de la discipline, de nouveaux cas de conscience, plus cruels à résoudre et plus pressants. Fallait-il refuser les derniers sacrements à la bonne Marguerite Perier, qui ne voulait pas rétracter son appel ? On hésita beaucoup, vous le savez, et il semble bien que, sans l'intervention de votre admirable Massillon, la miraculée de la Sainte-Epine, la fille, la petite-fille et la nièce de tant de prédestinés serait morte sans avoir reçu l'hostie sainte.

Aucune difficulté de ce genre auprès de Pascal mourant. Aux yeux de l'excellent prêtre qui le visita souvent pendant ses dernières semaines, il n'était qu'un catholique comme les autres. Les fautes dont il avait à se repentir ne relevaient que du for intérieur. Simple laïque, du reste, il n'avait eu à signer aucun formulaire. Cette ligne qu'on a trouvée dans ses papiers et qui ne porte ni date ni signature, cet appel du tribunal faillible de l'Index au tribunal infailible de Jésus, ne ressemble d'aucune manière, je ne dis pas seulement à une déclaration solennelle de rupture, mais encore à l'appel chétif et caduc d'une Marguerite Perier, octogénaire. Tout au plus velléité passagère de révolte, insensiblement oubliée peut-être, et peut-être aussi expressément rachetée par une déclaration contraire et les larmes de la pénitence ; cri silencieux de détresse et de confiance, lancé, nous ne savons à quel moment, ni dans quel esprit ; intime colloque avec Celui à qui nous pouvons tout dire ; écho résigné à la plainte du Calvaire : *Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?* En dehors du souverain Juge qui nous comprend mieux que nous ne nous comprenons nous-mêmes, nul ici-bas n'a le droit d'écouter aux dernières portes de l'âme. En la personne du P. Beurrier, c'est toute l'Eglise qui absout Pascal mou-

rant et qui le reconnaît pour sien. *Proficiscere*, Ame chrétienne, âme catholique, partez pour le ciel ! Appliquer sciemment, délibérément à Pascal un nom de secte, serait une faute mortelle contre la justice.

Mais si, maintenant, laissant les précisions bienfaites des théologiens et des casuistes, nous prenons le mot janséniste au sens large, au sens historique et légendaire, la plus élémentaire loyauté nous oblige d'avouer que Pascal, quoi qu'il en ait dit, est bien tout à la fois de ce groupe spirituel, de cette école dogmatique, enfin de cette fronde que, d'un nom glorieux et douloureux tout ensemble, nous appelons Port-Royal. Il leur appartient par ses vertus, par quelques-unes de ses tendances théologiques et par l'impétuosité étourdie de ses polémiques. Puisque, pour l'instant, nous le confessons ici devant Dieu, je ne dis rien encore de ses vertus, de sa foi profonde, du sentiment auguste qu'il avait des choses célestes, en un mot de tout ce qu'il a de commun avec Jacqueline, la Mère Angélique, la Mère Agnès, M. Singlin, M. de Saci, M. Hamon, M. de Tillemont, et tant et tant d'autres. Pour nous, comme pour Sainte-Beuve, c'est là le vrai Port-Royal ; mais il en est un autre où Pascal s'est attardé trop longtemps. Le Port-Royal où dominant — c'est toujours Sainte-Beuve qui parle — « ces divisions mortes et corruptibles que l'homme, en tout temps, a introduites dans le fruit abondant du christianisme » ; le Port-Royal qui semble attacher moins de prix à la pulpe mûrie et nourrissante qu'à « la cloison amère » ; moins de prix à la vive réalité de la grâce qu'aux spéculations sur la grâce ; celui qui risque de perdre la simplicité, la joie, la charité et la fidélité des enfants parmi des « complications de diplomatie canonique et de vocifération scolastique ».

Nous jugeons ici Pascal avec une liberté entière, mais à la façon de ces confesseurs qu'il n'aimait pas, de ceux qui, fidèles aux leçons de saint Paul, inclinent toujours à croire le bien plutôt que le mal. Ils estiment, en effet, que chaque cas de conscience particulier a quelque chose de singulier, d'unique, qui ne s'est pas encore présenté et ne

se présentera jamais plus ; et que, mauvaise en soi, pour qui la confronte aux défenses du Décalogue, toute action peut voir sa malice se nuancer, s'atténuer, s'effacer même peut-être, selon les dispositions de l'agent. C'est là, sans doute la raison profonde qui guide les casuistes dans leurs spéculations, parfois trop hardies en apparence, ou trop subtiles, sur le permis et le défendu. Ainsi, pour qui les juge dans l'abstrait, deux secondes suffisent à condamner les *Provinciales* : *Non possumus*. Publier un libelle est nécessairement, foncièrement immoral. Mais si l'auteur n'a pas su où portaient ses coups, s'il n'a ni prévu, ni voulu les conséquences désastreuses de son initiative, l'anathème expire sur nos lèvres avant d'avoir été prononcé, et nous nous retirons en silence, assez lentement néanmoins pour entendre tomber sur le pécheur plus malheureux que coupable les paroles du pardon : « Ils ne t'ont pas condamné, je ne te condamnerai pas davantage ». Louis de Montalte est coupable, Pascal innocent. C'est un impulsif, brusquement appelé à venger certains principes de morale qu'on lui dit menacés par d'imprudents sophistes, appelé aussi à défendre ses bienfaiteurs, ses amis, tout un couvent dont il connaît la sainteté. Quelques hommes du métier le catéchisent en hâte, lui passionnément docile aux maîtres successifs qu'il se donne, et qu'il jugera quelque jour, sans doute, nous savons avec quelle violence maladive, mais après leur avoir d'abord obéi. C'est un géomètre rigide, qui n'a pas encore appris à tempérer par l'esprit de finesse, à soumettre aux souples intuitions du cœur les certitudes courtes, cassantes, trompeuses de la raison raisonnante. Avec cela, sûr de ses intentions droites, sûr de l'unique amour qui remplit sa vie, et qui lui rappelle sans cesse la feuille de parchemin cousue dans la doublure de son pourpoint. Ajoutez les infailibles pressentiments du génie, la confuse mais pressante révélation du chef-d'œuvre qui veut naître. *Nescio quid majus...* Que de menaces, mais aussi que d'excuses ! Et bientôt l'Eglise navrée verra se réaliser une fois de plus la prophétie de son fondateur : Un jour viendra où ceux qui vous calomnieront penseront

venger ainsi la cause de Dieu. Que nous importe, du reste, le plus ou moins d'exactitude dans les citations des *Provinciales* ? Comme tous les autres savants, les casuistes se trompent, mais, pour discuter leurs erreurs particulières, c'est l'ensemble de la théologie morale, c'est toute une science délicate et profonde qu'il faudrait déjà posséder — science dont Louis de Montalte ignore jusqu'aux éléments. Mais cela, je veux dire ce péché d'incompétence, ne serait rien si la charité était restée sauve, si, content de censurer quelques jésuites, Pascal s'était scrupuleusement défendu de vouer au mépris de lecteurs sans nombre toute une immense famille d'honnêtes savants, d'apôtres, de directeurs, de mystiques et de martyrs, cette Compagnie enfin, plus sainte encore que célèbre, qui ne porte pas en vain le nom de Jésus. *Nolite tangere Christos meos*, dit le Seigneur, ne touchez pas à mes Christs. Hélas ! nous ne sommes tous que mensonge, inconscience et misère. *Si iniquitates observaveris, Domine, quis sustinebit*. « Que Dieu ne nous impute pas nos péchés, s'écriait Pascal, c'est-à-dire toutes les conséquences et suites de nos péchés, qui sont effroyables. » Heureux Pascal ! Dieu certainement ne lui a pas imputé ; Dieu, je l'espère, lui aura caché l'histoire posthume des *Provinciales*.

Ses erreurs, ses oscillations dogmatiques — *Ecrits sur la grâce ; Pensées* — nous font moins de peine, soit parce que la doctrine janséniste a perdu son ancienne puissance de séduction — et les docteurs et la foule ne pouvant supporter, ne pouvant même comprendre aujourd'hui une autre théologie que celle de saint François de Sales ; soit parce que la mort n'a pas permis à Pascal de se dégager des contradictions où il n'a cessé de se débattre ; soit enfin et surtout parce que, dans les derniers mois de sa vie, il renonça formellement à ces controverses, abjurant, en quelque sorte la mission de théologien qu'il s'était imprudemment donnée, et s'en rapportant, sur ces délicates matières de la grâce, à l'enseignement de l'Eglise.

Oh ! je ne l'ignore pas, quelques-uns, qui se croient sur Pascal un je ne sais quel droit de propriété, soutiennent

que cet apaisement final, que cet humble retour à la docilité des simples fidèles sont invraisemblables pour qui se rappelle la triste scène où Pascal, reprochant au grand Arnauld de biaiser dans la défense de la vérité janséniste, s'évanouit d'indignation et de douleur. Eh ! quoi, ignorent-ils leur Pascal, au point de le voir immobile, fermé, incapable de revenir sur les premiers emportements de son extraordinaire et passagère violence ; au point de ne pas le voir tel que son histoire vraie nous le montre, d'abord dominateur, méprisant, intraitable, colère, puis, dès qu'il a eu le temps de se calmer, humble et doux comme un enfant ? Jacqueline le connaissait mieux. En vérité, ce dernier paroxysme, où l'on prétend le figer, annonçait plutôt et promettait même une prochaine détente, des remords, de longues heures de réflexion calme. de plus longues heures de prière, pour demander la grâce des pacifiques, les inspirations, les tendres murmures de Celui qui ne nous parle ni dans le tremblement de terre, ni dans l'ouragan. *Non in commotione Dominus*. Le Seigneur ne vient pas à nous dans nos convulsions. Ou le jour même de l'évanouissement, ou peu après, Pascal aura senti monter en lui l'horreur de l'abîme, planer sur lui l'ombre toute proche du Tentateur. Il se trouvait au bord de la révolte finale. N'allait-il pas jusqu'à laisser entendre, avec Luther et Calvin, que Rome avait trahi la cause de la vérité ; n'allait-il pas jusqu'à paraître oublier ce qu'il avait promis jadis, et de quel cœur ! « Je ne m'en séparerai jamais ? » Il se calma, il ouvrit les yeux, il comprit, il se convertit une fois de plus.

« Un document capital, et qui me paraît irréfutable, nous atteste cette évolution décisive. C'est le témoignage formel, explicite, et formellement renouvelé du curé de Saint-Etienne-du-Mont, Beurrier », que Pascal, dans sa dernière maladie, avait envoyé chercher. « Dès notre première entrevue, raconte Beurrier, il se mit sur les matières du temps qui faisaient tant de bruit entre les doctes catholiques sur la doctrine de la grâce, de la puissance et autorité du Pape, et me dit qu'il gémissait fort de voir cette division

entre les fidèles..., m'ajoutant qu'on l'avait voulu engager dans ces disputes, mais que..., depuis deux ans, il s'était retiré brusquement (reconnaissez-là, une fois de plus les revirements soudains, les bonds de Pascal) vu la grande difficulté de ces questions si difficiles de la grâce et de la prédestination. Et pour la question de l'autorité du Pape, il l'estimait aussi de conséquence et très difficile à vouloir connaître ses bornes, et qu'ainsi, n'ayant point étudié la scolastique, il avait jugé qu'il se devait retirer de ces disputes... et, ainsi, qu'il se tenait aux sentiments de l'Eglise touchant ces grandes questions, et qu'il voulait avoir une parfaite soumission au vicaire de Jésus-Christ, qui est le Souverain Pontife. »

Le voici donc tout à fait des nôtres. Il a rompu, non pas certes avec le Port-Royal des saints, non pas même avec les polémistes de Port-Royal, mais avec la théologie querrelleuse, dangereuse de Port-Royal. Les claires paroles de Beurrier ne permettent pas le moindre doute à ce sujet, quoi que les derniers jansénistes aient essayé d'en penser. Au reste, nous n'avons pas besoin de ce document. La séparation qu'il atteste, séparation paisible et sans éclats de rupture, se préparait, se dessinait depuis longtemps dans l'âme de Pascal, je dirais volontiers depuis toujours. Non, Pascal n'a jamais été qu'en apparence, le lieutenant, l'unanime du grand Arnauld. Ces deux hommes ne se meuvent pas dans le même ordre, et quand ils se passionnent pour ou contre les mêmes idéologies ou les mêmes formules, la passion qui les entraîne n'est pas la même. Purement intellectuelle et ratiocinante chez Arnauld, ou, si l'on peut dire, à fleur d'âme ; intellectuelle aussi et géométrique, mais avant tout morale et religieuse chez Pascal. S'il a cru démontrer ses thèses et écraser ses adversaires, Arnauld est content : *recepit mercedem, vanus vanam*. Mais Pascal, aucun triomphe de ce genre ne le comblerait. C'est Dieu qu'il cherche, la réalité et la possession de Dieu, à travers les disputes mêmes où son génie de géomètre n'est pas sans prendre quelque plaisir ; et, à chaque dispute nouvelle, il sent bien que nulle disserta-

tion, même victorieuse, sur la casuistique, sur Jansénius, sur les formulaires, ne le rapproche du Libérateur, ne lui rend Dieu plus sensible.

Ce n'est pas à coups de syllogisme que l'on force les portes du saint des saints : *non in dialectica complacuit Deo salvum facere populum suum*. Pascal le sait bien et il en souffre. Dans l'âme d'Arnauld, au contraire, nulle place pour une angoisse de ce genre : honnête chrétien, certes, et sans reproche, du moins à ses propres yeux, mais plus occupé à construire ou à renverser des systèmes christologiques qu'à s'unir par le fond de l'âme à la personne du Christ. Angoisse, d'ailleurs, qui bien loin d'endormir l'intelligence, la stimule au contraire, la nourrit, l'éclaire, ne serait-ce qu'en lui rappelant ses limites. Pour peu que l'on ait essayé de vivre dans l'intimité de Pascal, on sent d'avance que tôt ou tard la fougue de ses convictions improvisées et d'autant plus intrépides, s'apaisera, faisant place à un sens de plus en plus aigu, accablant et exaltant du mystère.

Vous venez de l'entendre : questions difficiles, très difficiles. L'étrange mot sur ses lèvres ! Lorsque jadis, dans le programme de ses concours, le jeune Pascal faisait sonner d'un air triomphant, la difficulté d'un problème, il entendait : difficile à tout autre qu'à lui-même. Quant au grand Arnauld, rien ne lui fut ni ne lui sera jamais difficile. Hésiter n'est pas dans ses habitudes. Quoi qu'il dise, il est sûr d'avoir raison, d'avoir seul raison. Pascal hésite maintenant ; il se retire de ces disputes deux fois décevantes, puisqu'elles n'ont comblé ni le vide de son cœur, ni les exigences de son esprit. Il quitte la partie, non sans nous avoir livré, et de sa main, les raisons de son embarras : « S'il y a jamais un temps auquel on doive faire profession des contraires, c'est quand on reproche qu'on en omet un. Donc les jésuites et les jansénistes ont tort en les célant, mais les jansénistes plus, car les jésuites ont mieux fait profession des deux. » Humble aveu, et combien troublant pour ceux qui, malgré le témoignage éclatant de Beurrier, s'obstinent à proclamer *ex cathedra* que Pascal

ne varia jamais. « On est tout naturellement amené à se demander, conclut l'un d'eux, si Pascal, par un de ces *lapsus* auxquels tout écrivain est exposé, — surtout un malade traçant fièvreusement sur un papier de rencontre des notes destinées à lui seul, — n'a pas tout simplement écrit *jansénistes* pour calvinistes. » Le maladroit ! Il veut que Pascal, en cela, d'ailleurs tout semblable à nous, brouille automatiquement ces deux mots : jansénisme, calvinisme. Mais non, dites plutôt que Pascal s'aperçoit enfin que la théologie est une science difficile, et qu'il n'a pas le droit d'y parler en maître, puisque, de sa vie, « il n'a étudié la scolastique ». Ajoutez à cela une voix que Pascal avait essayé jadis, mais en vain, de ne pas entendre, la voix de la charité. Lui qui s'est prononcé si nettement contre les guerres civiles, comment n'aurait-il pas souffert de voir une nouvelle Fronde — et celle-ci théologique — diviser, déchirer l'Eglise ? Eh ! ne convenait-il pas que la *déjansénisation* progressive de Pascal, — s'il est permis de parler ainsi, — comme elle avait commencé par la charité, s'achevât par elle ?

C'est ainsi que s'évanouissent insensiblement toutes les barrières où une conscience délicate aurait pu craindre de se heurter, dans son élan vers Pascal. Aussi bien, inflexible sur les vérités dont elle a la garde, l'Eglise ne traite pas avec la même rigueur immuable tous ceux de ses enfants qui l'ont fait souffrir. Au front de quelques-uns d'entre eux, elle lit un signe sinistre, et, sans prononcer sur ces malheureux la suprême sentence que Dieu se réserve, elle voudrait les effacer de l'histoire, elle ne les connaît que pour maudire le jour où ils sont venus au monde. Devant plusieurs autres, elle hésite d'abord entre la sévérité et la bienveillance, mais déjà elle incline à leur pardonner beaucoup, distinguant entre leur orientation profonde et tels autres chemins de traverse qui les ont tentés. Elle nous permet de redire avec vénération le nom du grand Origène ; elle se souvient qu'Erasmus a aimé Thomas More le martyr, et qu'il a combattu Luther ; elle n'a pas fermé la douce chapelle florentine où de futurs canonisés priaient de tout leur cœur

celui qu'ils appelaient le Bienheureux Jérôme Savonarole. Si elle fait ainsi pencher en leur faveur ses justes balances, ce n'est pas faiblesse doctrinale, c'est peur de manquer à la vérité, à la justice elle-même, d'imiter l'erreur cruelle du Pharisien qui ne sut pas deviner que Madeleine était sauvée déjà et déjà toute sainte, quand elle entra dans la maison de Simon ; ou encore de peur de manquer de reconnaissance envers de grands services rendus et de contrarier par là le mystère des desseins de Dieu.

Ces nobles âmes, jadis plus ou moins voilées, ou divisées, ou inachevées, n'ont pas cessé d'agir sur le monde, leur vie posthume corrigeant, effaçant peu à peu les erreurs, les mauvais exemples de leur existence première. Que si l'inquiète vigilance du fils aîné lui reproche un excès de mansuétude, l'invite à se ressouvenir de sa première froideur et de ses premiers anathèmes, l'Eglise répond avec le prophète : *Quomodo maledicam cui non maledixit Dominus ?* Comment oserais-je maudire celui que le Seigneur a béni, le docteur imprévu que la Providence nous avait gardé pour éclairer les ténèbres de l'heure présente, pour nous ramener des âmes sans nombre ? *Quam pulchra tabernacula tua Jacob !* Qu'elle est belle et rayonnante la cellule de Pascal ! Mais c'est assez l'expliquer, l'excuser ou le définir. Entrons dans cette cellule ; prions avec lui !...

II

Qu'il s'agisse pour lui de s'initier à la géométrie, aux excellences de « l'honnête homme », ou à la prière, Pascal suit toujours le même rythme. D'abord une révélation brusque, une intuition rapide et confuse qui lui propose, comme dans un éclair, le terme éclatant que désormais il rêvera d'atteindre ; puis une longue période d'efforts, de recherches, de tâtonnements, d'angoisse intellectuelle ou morale, période le plus souvent sèche et ténébreuse, pendant laquelle il déploie l'application la plus forte, la plus

obstinée. Enfin l'illumination totale, la découverte, la possession entière, en un mot, le ravissement. Pour un ou deux que, par bonheur, nous connaissons, quelle suite de ravissements à toutes les étapes de sa courte vie : le ravissement du petit géomètre ; le ravissement à la vue des perspectives éblouissantes que lui ouvre le chevalier de Méré ; enfin le ravissement tout céleste du 23 novembre 1654, prélude et promesse de nouvelles extases, sans doute moins fulgurantes, mais également bien-heureuses !

Or, il va de soi que c'est pendant ces jours d'illumination que le génie scientifique, littéraire et religieux de Pascal éclate à nos esprits émerveillés. Pendant la période de fermentation laborieuse, il semble n'être qu'un homme comme les autres ; il chemine dans la commune pénombre d'où n'arrivent à se dégager ni les talents médiocres ni les vertus ordinaires ; et cependant ces sublimes expériences qui l'élèvent à une telle distance de nous, doivent en quelque sorte leur solidité, leur ampleur, leur richesse, leur chaleur même au lent, au ténébreux, au pénible travail qui a précédé. En attendant la prochaine étincelle, penchons-nous sur la cendre ardente où couve le Feu du *Mémorial*.

En 1646, à Rouen, éclairé, ému par les deux pieux médecins qui soignent son père, Pascal, toujours soudain, entrevoit, comme toute proche, la splendeur, lointaine pourtant, de la sainteté. Il se veut et se croit déjà tout religieux. A cette ambition nouvelle, toutes les autres semblent céder. Mais bien qu'il ait éprouvé alors « de vifs sentiments de Dieu », pleins de « suavité et de charme », ce ne fut là, nous le savons, qu'un faux départ, d'ailleurs émouvant comme tous les épisodes de cette vie passionnée. Fougue plutôt que ferveur. Vienne l'épreuve des sécheresses spirituelles ; vienne avec Méré, la révélation du monde des honnêtes gens, et Pascal, ressaisi par « d'horribles attaches », désespérera presque sa sœur Jacqueline et les Mères de Port-Royal.

Ne croyez pas, néanmoins, que le temps, le travail, les grâces nombreuses de cette période agitée aient été perdus.

Pendant les mois qui ont suivi sa conversion imparfaite et éphémère, Pascal s'est appliqué avec une avidité extrême à réfléchir sur les dogmes fondamentaux de la vie intérieure, allant droit, par un sûr instinct, au mystère de Jésus et de sa vie dans les âmes. C'est alors que son intelligence s'assimile à fond et organise harmonieusement les fécondes doctrines qu'il vivra plus tard. Dans l'ordre stérile de la connaissance, il n'aura bientôt presque plus rien à apprendre. Stérile, disons-nous, et, je crois, sans injustice. C'est qu'en effet, au lieu de le pacifier et anéantir devant Dieu, sa théologie l'exalte à cette heure, le pousse à batailler pour ou contre des formules, et à faire la police du dogme. Loin de le nourrir, elle le débilite, s'il est vrai que toute lumière religieuse qui ne change pas le cœur, l'épuise, le rend plus coupable. Dans ses écrits de cette période, peu d'onction et peu de joie. C'est le froid scintillement de la vérité, ce n'est pas l'action réchauffante de Dieu présent, possédé. Ainsi la lettre à Gilberte sur la mort d'Etienne Pascal. Arnauld aurait pu l'écrire : machine dialectique, sermon laborieux, contraint et froid, mais par ailleurs d'une prodigieuse richesse. Toute la spiritualité chrétienne s'y trouve, ramassée de maîtresse main, admirablement comprise, non encore vécue.

« C'est un des grands principes du christianisme, écrit-il, que tout ce qui est arrivé à Jésus-Christ doit se passer dans l'âme et dans le corps de chaque chrétien.

Il ne parle pas encore d'expérience. Quand, bientôt, cette vérité lui sera devenue sensible au cœur, il la traduira d'une autre manière. C'est déjà toute la substance du *Mystère de Jésus*, mais encore, si l'on peut dire, à l'état de dogme, et non de prière véritable.

« Le lundi 23 novembre de l'an de grâce — et de quelle grâce ! — 1654, depuis environ dix heures et demie du soir jusques environ minuit et demi », ces belles constructions intellectuelles, ces longues méditations dogmatiques, se sont embrasées soudain. Elles sont devenues prière, vraie prière, et une prière de flamme. « Feu !

Dieu d'Abraham. Dieu d'Isaac. Dieu de Jacob, et non des philosophes et des savants. » La distance, infinie tout à la fois et si courte, qui sépare connaître Dieu de l'aimer, de le posséder, a été franchie. *Deum meum*. Le Dieu, non pas de celle de nos facultés qui n'atteint que des concepts et qui n'a pas de prise sur le réel, mais le Dieu de mon cœur, c'est-à-dire, de cette zone profonde de mon être qui demeure désespérément vide aussi longtemps qu'elle n'est pas unie à la réalité vivante de Dieu présent. « Dieu de Jésus-Christ », parce que « Dieu ne se trouve que par les voies enseignées dans l'Évangile », parce que « sans ce médiateur est ôtée toute communication avec Dieu », parce que « Jésus-Christ est le véritable Dieu des hommes », l'inspirateur, le moyen, la vérité, la chaleur, l'objet de toute prière. « Jésus-Christ ! Jésus-Christ ! »

Nous tenons enfin le vrai, l'unique Pascal. Le ravissement a dégagé, libéré, dilaté, en la comblant, son âme profonde, l'a changé, pour ainsi dire, en lui-même. Alors se détache, en pleine lumière et pour ne plus s'éteindre, le signe obscur, le nom mystérieux qu'il portait au front. Alors, je ne dirai pas se révèle, car elle agit depuis les années de son enfance, mais s'explique, mais se définit l'étonnante fascination que Pascal exerce sur tout le monde. Elle venait de ce besoin passionné qu'il a toujours eu du Libérateur, elle viendra désormais de cette union plus qu'intime, longtemps désirée, puis, douloureusement, mais encore trop lâchement essayée, enfin consommée avec Jésus-Christ. « *Deum meum*. Dieu de Jésus-Christ ». et Pascal de Jésus-Christ. Le Pascal d'avant le ravissement est un de ces hommes rares qui, dès ici-bas, verront Dieu, s'ils ne refusent pas la grâce qui les appelle, s'ils ne contraignent pas obstinément une prédestination manifeste. Il est maintenant, et il sera jusqu'à la fin un de ces hommes qui ont vu Dieu, et que Dieu ne quitte plus.

Cette grâce, en effet, lui en promet, ou plutôt lui en offre beaucoup d'autres, mais qui vont dépendre, en partie de son activité personnelle. Il parle déjà dans sa prière, ce « langage nouveau qui produit ordinairement le cœur nou-

veau », mais ce langage, Pascal doit encore l'enrichir, le nuancer, le simplifier, l'attendrir de plus en plus, par la méditation des choses divines. Il restera donc jusqu'au bout le laborieux, l'appliqué, le tenace que ses efforts de jeune savant ou de théologien novice nous ont fait connaître. L'étude, concentrée, acharnée, comme toujours, mais jusqu'ici fiévreuse, désormais paisible ; jusqu'ici presque toute spéculative, désormais plus attentive encore aux raisons du cœur qu'à celles de l'esprit ; jusqu'ici querelleuse, impitoyable aux misères et à la sottise du prochain ; désormais charitable, apostolique et compatissante, sauf pendant la mauvaise distraction des *Provinciales* ; jusqu'ici arrêtée à l'écorce et aux formules, désormais uniquement affamée du réel, du seul réel qui l'intéresse, à savoir la personne même du Christ ; jusqu'ici travail, désormais prière. « Ce discours est fait par un homme qui s'est mis à genoux auparavant et après » ; ce n'est pas assez, il fallait dire : auparavant, pendant et après. A genoux, assis, peu importe ; qu'il demande l'inspiration du ciel, ou qu'il écrive ses *Pensées*, il est toujours en posture d'adoration et d'amour.

Je ne m'arrêterai pas à ses vues d'ensemble sur le *mystère du Christ*, elles vous sont familières, et vous savez tous que la plus exacte réponse qu'ait jamais reçue en langue française la question de Notre-Seigneur à ses Apôtres : *Vos autem quem me esse dicitis ?* c'est notre Pascal qui l'a donnée à toutes les pages des *Pensées*. Vous vous rappelez ces brèves formules qui résument l'histoire du monde, aussi lumineuses, dans leur densité auguste, que l'inscription de l'obélisque vaticane : *Christus vivit, Christus regnat...* « Jésus-Christ est l'objet de tout ; le centre où tout tend. » « Jésus-Christ que les deux Testaments regardent, l'Ancien comme son attente, le Nouveau comme son modèle ; tous deux comme leur centre » ; « Tout par rapport à Jésus-Christ. » Je ne vous réciterai pas davantage le plus beau de nos poèmes en prose, l'incomparable fragment sur l'ordre de la charité, qui est aussi l'ordre de Jésus-Christ, puisque la charité comme le Christ « est l'unique objet de l'Écriture ».,

« Jésus-Christ sans bien et sans aucune production au dehors de science, est dans son ordre de sainteté. Il a été humble, patient, saint, saint à Dieu. Oh ! qu'il est venu en grande pompe... ! »

Ce ne sont pas là de simples vues de l'esprit présentées avec éloquence : c'est une oraison, un cantique : *Sanctus, sanctus, sanctus !*

Prière aussi, nourriture et ferment de prières, les lentes et affectueuses recherches sur le détail, j'allais dire sur les infiniments petits des deux Testaments.

« Le style de l'Évangile est admirable en tant de manières, et entre autres — voici un détail — en ne mettant jamais aucune invective contre les bourreaux et ennemis de Jésus-Christ. »

En cela, nulle affectation, continue Pascal, et tout au contraire : modération spontanée acquise dans une longue intimité avec le Maître du pardon, si naturelle, si suave, qu'on n'y prend pas garde. « Et je crois, conclut-il, que plusieurs de ces choses n'ont point été remarquées jusqu'ici ».

Ce n'est pas la critique savante qui les découvre, c'est la curiosité et la clairvoyance de l'amour. Il remarquera encore que « Jésus-Christ n'a jamais condamné sans ouïr. A Judas : *Amice ad quid venisti*. A celui qui n'avait pas la robe nuptiale, de même ». Ou bien que « Jésus-Christ n'a pas voulu être tué dans les formes de la justice, car il est bien plus ignominieux de mourir par justice que par une sédition injuste. »

Et voici que dans ce commerce de toutes les heures avec le Livre des Livres, Pascal se pénètre peu à peu, non pas seulement de l'esprit, mais encore du style de Jésus. Heureux mimétisme, revêtement si profond et si naïf que lorsqu'il écrit sa *Vie de Jésus-Christ*, on se demande où s'arrête le texte de l'Évangile, où commence l'inspiration propre de Pascal. Écoutez plutôt :

« Le même jour étant averti de se garder d'Hérode, il répond : Dites à ce renard que ma consommation approche. Et ce lion de la tribu de Juda manda à ce renard qu'il mon-

tait hardiment en Jérusalem. Il se plaint ensuite sur Jérusalem, disant : Jérusalem, Jérusalem, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, et tu n'as pas voulu ! Mais malgré ses résistances, il le fit quand il voulut. »

« Pascal, dit à ce propos un des hommes qui ont le mieux parlé de lui, réussit mal à s'effacer entièrement : l'individualité jaillit à l'improviste, et l'éloquence personnelle se mêle involontairement à celle des faits et des souvenirs. » Oui, si l'on veut, mais j'aime mieux dire que Pascal n'a pas à s'effacer d'une histoire qui est devenue la sienne propre. *Evangelium meum*. Sans cesser jamais d'être Pascal, il devient tour à tour l'évangéliste qu'il cite, ou Madeleine, ou l'apôtre Jean, ou le Christ lui-même. Aussi personnel, aussi jaillissant, et lorsqu'il transcrit, et lorsqu'il ajoute. La bonne nouvelle que les *Pensées* nous auraient apportée, et qui eût fait du grand ouvrage rêvé une apologétique décisive, c'est l'histoire même de Pascal dans ses rapports avec Jésus-Christ, de Pascal témoin de Jésus, et de Jésus témoin de Pascal. Si j'avais le malheur de ne pas croire, plusieurs, sinon la plupart des arguments de Pascal me laisseraient incrédule. Quelques-uns n'ont aucune force, puisqu'ils reposent sur une théologie et douteuse ; d'autres sont vraiment trop subtils, ou trop simples, peut-être — le pari par exemple, sur lequel nos philosophes n'arrivent pas à se mettre d'accord. Pour les vraiment solides, on les trouve partout, et je ne vois pas que Pascal ait rien ajouté à leur valeur probante. Mais en vérité les convertis de Pascal cèdent beaucoup moins à ses preuves qu'à la contagion de sa foi vivante et ardente. Je veux dire de sa prière. Il le sentait bien, du reste, et très humblement. Aussi ne douté-je pas qu'il n'eût donné à son livre un caractère aussi peu géométrique, et, comme nous disons, aussi peu objectif que possible ; tout personnel au contraire. Le moi cesse d'être haïssable quand il n'est pas séparé de Dieu, quand il n'est, en quelques manières, qu'un transparent au travers duquel Dieu lui-même parle et rayonne. Rappelez-vous le fragment 717, dont tous les paragraphes commencent par je : « Je refuse toutes les autres reli-

gions... ; Je trouve d'effectif... Plus je les examine, plus j'y trouve des vérités... » ; et qui s'achève par cette splendide explosion du moi, que vous savez tous par cœur. « Ainsi, je tends les bras à mon libérateur », et le reste. Il n'est pas de dialectique au monde qui atteigne à cette puissance de conviction.

Je me demande même si, la grâce aidant et l'expérience, le livre tout entier ne se serait pas transformé en une suite d'élévations, de prières, à peine moins intimes que le *Mystère de Jésus*. Autrefois ce dominateur nous imposait, et de quel ton frémissant, ses certitudes, ses formules, ses colères. Humilié, attendri, sanctifié, il ne nous aurait plus imposé, et combien suavement, que sa prière. Soumettons-nous à sa ferveur impérieuse. Prions avec lui.

III

« Jésus souffre dans sa passion les tourments que lui font les hommes ; mais, dans l'agonie, il souffre les tourments qu'il se donne à lui-même. »

Ce n'est plus le ton enflammé, la marche haletante du *Mémorial* ; la surprise éblouie, l'ivresse du retour, le délire de la certitude, la vision de feu ; c'est la béatitude grave, paisible, profonde, si profonde, qu'on la dirait triste, de ceux qui ont trouvé depuis si longtemps qu'ils ne s'étonnent plus d'avoir trouvé ; de ceux qui ne veulent plus d'autre récompense que de continuer dans la familiarité de Jésus. *Vos autem estis qui permansistis mecum in tentationibus meis.*

« Jésus cherche quelque consolation au moins dans ses trois plus chers amis et ils dorment... Et ainsi Jésus était délaissé seul à la colère de Dieu. »

Quand il écrivait le *Mémorial*, il était encore moins rempli de Dieu que de lui-même. Joie, joie, larmes de joie ! C'est à Pascal réconcilié, rassuré, comblé, qu'il pensait d'abord et surtout. Il s'oublie maintenant et il se perd dans la solitude, l'ennui et le sacrifice de Jésus.

« Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde : il ne faut pas dormir pendant ce temps-là... Jésus étant dans l'agonie et dans les plus grandes peines, prions plus longtemps. »

Prions, mais à la manière de Pascal, c'est-à-dire, en appliquant au Mystère de Jésus toutes nos activités spirituelles. Peu ou point d'images. Eh ! de quel secours seraient-elles à ces profondeurs d'intimité, à cette intensité de présence ? Mais quelle abondance lente, savoureuse et douloureuse d'observations, de réflexions, et, comme il nous disait tantôt, de remarques ! Méditation parfaite, où tous les mouvements de l'impulsion partent du cœur et y retournent.

« Jésus, au milieu de ce délaissement universel et de ses amis choisis pour veiller avec lui, les trouvant dormant, s'en fâche à cause du péril où ils exposent, non lui, mais eux-mêmes, et les avertit de leur propre salut et de leur bien avec une tendresse cordiale pour eux pendant leur ingratitude. »

Autrefois son jansénisme aurait trouvé, dans ce sommeil des trois apôtres, je ne sais quel symbole de l'âme aveuglée et privée de grâce, par quelque décret divin, quelque prédestination implacable. Maintenant, la confiance et l'humanité, inséparables de toute véritable piété, ont exorcisé ces formules, plus vaines encore que cruelles.

« Jésus les trouvant encore dormant, il a la bonté de ne pas les éveiller, et les laisse dans leur repos. »

Vous permettez donc enfin aux casuistes de ne pas éveiller trop brusquement ceux qui dorment, et même parfois de les laisser dans leur repos. Aussi bien, « Jésus, pendant que ses disciples dormaient, a opéré leur salut. Il l'a fait à chacun des justes pendant qu'ils dormaient, et dans le néant avant leur naissance, et dans les péchés depuis leur naissance. »

Ce n'est jusqu'ici qu'une sorte de prélude, Pascal, à genoux, parmi la foule pieuse, se renferme, comme elle, dans le mystère que sa vive imagination lui a rendu si présent. Il est là hors de lui-même, uniquement attentif à

ce qui se passe, ne s'intéressant qu'à l'agonie de Jésus, oubliant tout à fait la sienne propre, l'angoisse, éternellement recommençante ici-bas, de ceux qui cherchent encore, comme il le faut bien, même après avoir trouvé. Et il continuerait de la sorte, si, par un juste et infailible retour de compassion, Jésus s'oubliait à son tour, ne se penchait vers Pascal.

« Console-toi ; tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais pas trouvé. »

Transition, ou plutôt absence pathétique de transition. Revirement inattendu et attendu tout ensemble, soudain, j'allais dire brusque, tant il est vrai que le Médiateur, sur qui nous devons nous modeler, se modèle aussi sur chacun de nous. C'est Pascal jusqu'ici qui a consolé ; à lui maintenant, à ce consolateur qui n'a pas voulu dormir, à lui d'être consolé.

« Je pensais à toi dans mon agonie, j'ai versé telles gouttes de sang pour toi. »

La voici plutôt la transition : ces gouttes de sang, rappel sublime de la scène où Pascal s'attardait tout à l'heure et qui vient de s'effacer. Nous ne sommes plus au jardin, mais dans l'âme même de Pascal, écoutant le Christ éternel, celui qui ne souffre plus, et qui ne se rappelle ses propres souffrances que pour mieux compatir aux nôtres ; le Christ « guéri » mais qui agonise maintenant de l'agonie de Pascal ; le Christ glorieux, et qui, depuis les jours de sa vie mortelle, n'aura peut-être jamais mieux montré à quel point il était homme.

Cet Homme-Dieu, on peut dire, je crois, sans exagération que personne, depuis bien des siècles, personne autant que Pascal ne nous aura convaincus de sa réalité et de son amour. Et c'est là, sans doute, le suprême bienfait des *Pensées*. De grands poètes ont su faire parler l'amour humain ; Pascal, cet amour humain et divin tout ensemble qu'a pour nous le Verbe incarné.

« Je te suis plus ami que tel ou tel.. Je t'aime plus ardemment que tu n'as aimé tes souillures... »

Textes à jamais bénis, qui nous donnent comme la sensation du Christ présent. Pascal le voit, il l'entend, il lui parle comme l'ont vu, l'ont entendu et lui ont parlé Pierre, Madeleine et les disciples d'Emmaüs. *Nonne cor nostrum ardens erat in nobis...* » Quand nous lisons Pascal, comme il faut le lire, n'est-il pas vrai qu'une chaleur céleste émane de lui, émane de ses adorables paroles qui sont à la fois et de Pascal et de Jésus-Christ ? Qu'à Dieu en soit la gloire... et non à Pascal « ver de terre ». Essayons de dire avec lui : « Seigneur, je vous donne tout. »



Sermon prononcé par M le Pasteur Rauzier, au Temple
Protestant de Clermont, le 8 juillet 1923, lors des Fêtes
Commémoratives du Tricentenaire de Blaise Pascal.

Ils sont morts dans la foi.
(Hébreux XI, 13.)

Mes Frères,

.....

Blaise Pascal naquit à Clermont-Ferrand le 19 juin 1623. Il perdit sa mère à 3 ans, et ses deux sœurs furent seules les compagnes de son enfance. Depuis sa naissance il fut d'une santé très délicate ; son père ne put se résoudre à le mettre au collège. Il fit lui-même son éducation. De bonne heure le jeune Blaise fit preuve d'une maturité d'esprit bien au-dessus de son âge. Un jour, ayant frappé à table un plat de faïence avec son couteau et ayant arrêté le son en y appuyant le doigt, il en chercha la cause. Il fut amené à faire toute une série d'explications sur les sons et à composer un véritable traité. Il avait à peine douze ans.

Quelques mois après, son père qui n'avait pas voulu lui apprendre les mathématiques pour ne pas le fatiguer, fut très surpris de le voir faire des problèmes sur les triangles et les cercles. Cet enfant précoce avec des « barres et des ronds » avait inventé tout seul, les premiers livres de la géométrie.

Son père fut nommé intendant des tailles en Normandie. Pour l'aider à effectuer plus rapidement ses comptes, le jeune Blaise inventa une machine arithmétique qui permettait de faire les premiers calculs sans aucune chance d'erreur.

Plus tard, il fait à Clermont et au sommet du Puy de Dôme des expériences retentissantes pour mesurer le poids de l'air et publie plusieurs traités qu'il serait trop long d'énumérer. Toujours en quête de nouveaux problèmes,

son esprit poursuit sans relâche des recherches dans tous les domaines des sciences exactes. Mais ces efforts intellectuels le fatiguent et l'épuisent. Il a des vertiges, des faiblesses constantes : « La lame use le fourreau. » Il est obligé de se reposer. Il voyage, il recherche les distractions mondaines. Pendant ses heures de délassément, il invente la brouette et même, dit-on, l'omnibus.

C'est pendant cette période de sa vie que se place la crise morale qui va décider de son avenir et l'orienter dans une voie nouvelle. On ignore sous quelle influence se produit cet événement capital. Les uns pensent qu'il fut la conséquence d'un accident qui faillit lui coûter la vie et l'obligea à faire un sérieux examen de conscience : Un jour qu'il se promenait en carrosse, ses chevaux s'emportèrent et franchirent le parapet du pont de Neuilly, laissant la voiture accrochée sur le bord de l'abîme. D'autres pensent que c'est à la suite de la fameuse nuit de prière et d'extase, dont nous parlerons en terminant.

En tout cas, sa conversion fut réelle et radicale. Elevé dans un milieu religieux, il avait toujours partagé la foi de sa famille et sa vie morale était irréprochable. Néanmoins, il n'était pas satisfait de lui-même. Il avait cherché Dieu toujours ; mais il l'avait cherché par son cerveau.

A partir de cette date, il comprit avec une grande netteté que le Dieu dont il avait besoin, celui qui cherche l'âme et la sauve, ce n'est pas le symbole abstrait des quelques savants, c'est le Dieu vivant que nous ne pouvons atteindre que par Jésus-Christ. Et il se soumet dans un acte de renonciation totale et douce qui lui fait verser des pleurs de joie. Désormais les vérités abstraites de la science pure ne suffiront plus à son cœur. Il travaillera à mettre en relief les vérités de la foi religieuse qui contiennent, elles aussi, d'inébranlables certitudes.

Il se retire à Port-Royal, auprès des Jansénistes, qui avaient une piété austère et qui professaient entre autre choses, la misère infinie de l'homme et la grâce infinie de Dieu. Il les défend contre leurs adversaires implacables les Jésuites. Dans ses *lettres Provinciales*, il attaque l'hypocrisie des

casuistes qui volatilisent la morale en autorisant les restrictions mentales permettant de biaiser avec le devoir.

Puis, il prépare les documents devant servir à édifier le grand ouvrage destiné aux douteurs sincères qui tâtonnent douloureusement à la recherche de la vérité.

Il commence par confondre l'orgueilleuse sagesse des philosophes qui encensent l'homme et le scepticisme égoïste des gens du monde qui ne s'intéressent qu'à leurs plaisirs. Il montre l'inextricable complexité de l'âme humaine dont les aspirations et les désirs sont contradictoires, se heurtent et s'opposent. Le Christianisme seul peut faire l'unité dans ce chaos. Il affirme, lui aussi, la corruption et la faiblesse radicale de l'homme. Mais il y a un Rédempteur : Jésus-Christ qui unit la misère humaine à la sainteté divine. Il y a une force qui sauve : la grâce qui peut nous soutenir. Malheureusement, la mort frappa Pascal avant qu'il pût grouper en un tout les matériaux qui constituent l'admirable recueil des *Pensées*. Sa dernière maladie fut longue et douloureuse. Il demanda à être porté à l'Hospice des Incurables parce qu'il « avait le désir de mourir en la compagnie des pauvres ». La gravité de son état ne permit pas de l'y transporter et il mourut le 19 août 1662, à 39 ans.

.....
En relisant Pascal, je me suis posé la question suivante : S'il vivait au vingtième siècle serait-il protestant ?

Je ne sais, mais ce qu'il y a de certain, c'est que Pascal est resté au point de vue de la forme et du rite un fervent catholique. Ses idées l'avaient rendu suspect : Alors il redouble d'austérité pour paraître meilleur catholique que ses adversaires. Dans les quatre dernières années de sa vie, son principal divertissement était de visiter les églises dans lesquelles avaient lieu quelque solennité. Il faisait preuve d'une ponctualité dans la dévotion qui étonnait tout le monde.

Mais cela, c'est la forme : voyons le fond même de sa croyance.

La raison, dit-il, est impuissante à découvrir la vérité.

Elle ne saurait prouver, par exemple, l'existence de Dieu. Aussi Pascal nous renvoie-t-il à une faculté plus profonde et plus sûre que la raison qui est le cœur : « Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas ». C'est le cœur qui sent Dieu et non pas la raison. A vrai dire, il ne s'agit pas de proscrire entièrement la raison, mais celle-ci doit s'incliner devant le cœur et lui demander ses inspirations.

Il y a dans l'humanité, en quelque sorte trois étages de vie : En bas, c'est la vie pour le monde : c'est l'ordre de la grandeur charnelle. Au-dessus se trouvent les jouissances de l'art et de la science : c'est la grandeur spirituelle. Enfin, au sommet, il y a la vie de l'âme qui renonce à elle-même et qui se donne à Dieu et à Jésus-Christ : c'est l'ordre de sagesse ou de charité. C'est à celle-ci que le cœur aspire profondément : Ecoutez :

« La grandeur des gens d'esprit est invisible aux rois, aux riches, aux capitaines, à tous ces grands de chair... Les grands génies ont leur empire, leur éclat, leur grandeur, leur victoire, leur lustre et n'ont nul besoin des grandeurs charnelles, où elles n'ont pas de rapport. Ils sont vus non des yeux, mais des esprits ; c'est assez.

« Les saints ont leur empire, leur éclat, leur victoire, leur lustre et n'ont nul besoin des grandeurs charnelles où elles n'ont nul rapport, car elles n'y ajoutent ni ôtent. Ils sont vus de Dieu et des anges et non des corps ni des esprits curieux. Dieu leur suffit...

« Jésus-Christ sans biens et sans aucune production au dehors de science, est dans son ordre de sainteté. Il n'a point donné d'invention, il n'a point régné ; mais il a été humble, patient, saint, saint à Dieu, terrible aux démons, sans aucun péché. Oh ! qu'il est venu en grande pompe et en une prodigieuse magnificence aux yeux du cœur qui voient la sagesse !...

« Tous les corps, le firmament, les étoiles, la Terre et ses royaumes, ne valent pas le moindre des esprits ; car il connaît tout cela et soi ; et les corps, rien.

« Tous les corps ensemble et tous les esprits ensemble et toutes leurs productions ne valent pas le moindre mou-

vement de charité. Cela est d'un ordre infiniment plus élevé.

« De tous les corps ensemble, on ne saurait en faire réussir une petite pensée : cela est impossible et d'un autre ordre. De tous les corps et esprits, on n'en saurait tirer un mouvement de vraie charité. Cela est d'un autre ordre sur-naturel. »

De ces magnifiques prémisses, Pascal ne passe pas à un vague mysticisme. C'est le Christianisme intégral qu'il entend leur rattacher. A quel point sa piété est profonde, c'est ce que nous montre un autre fragment, le *Mystère de Jésus*, au sujet duquel l'un de ses derniers éditeurs, M. Brunschvicg écrit : « *Le Mystère de Jésus* défie tout commentaire. Nulle part, peut-être, n'éclate d'une façon plus profondément touchante le caractère unique et incomparable du Christianisme ; la concentration autour d'une personnalité réelle, des sentiments les plus élevés et les plus universels qu'il y ait dans le cœur de l'homme, l'esprit de renoncement et l'esprit de charité. » Pascal commente d'abord la Passion du Sauveur, puis le fait parler lui-même pour terminer par quelques réflexions. Déta-chons quelques phrases de ces trois parties du fragment :

« Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde : il ne faut pas dormir pendant ce temps-là. Console-toi : tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais pas trouvé. Je pensais à toi dans mon agonie : j'ai versé telles gouttes de sang pour toi... Les médecins ne te guériront pas, car tu mourras à la fin. Mais c'est moi qui guéris et rends le corps immortel. Faire les petites choses comme grandes, à cause de la ma-jesté de Jésus-Christ qui les fait en nous et qui vit notre vie ; et les grandes comme petites et aisées, à cause de sa toute puissance... L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant. »

.....

De tout cela, que nous reste-t-il au point de vue religieux ?
Nous venons de nous placer en face de la croyance de Pascal.
Où est sa foi ?

Sa foi, je la trouve résumée en quelques lignes dans ce que l'on appelle *le Mémorial de Pascal*.

Ce papier fut trouvé après sa mort dans la doublure de son pourpoint. C'était un petit parchemin plié et écrit par Pascal.

Voici ce qu'il contenait :

« L'An de grâce 1654. »

« Lundy 23 novembre, jour de St-Clément, pape et martyr et autres, au martirologe ;

« Veille de St-Chrysogone, martyr et autres ;

« Depuis environ dix heures et demy du soir jusques environ minuit et demy.

« Feu.

« Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob, non des philosophes et des scavans.

« Certitude, certitude, sentiment, joye, paix.

« Dieu de Jésus-Christ.

« *Deum meum et Deum vestrum.*

« Ton Dieu sera mon Dieu.

« Oubly du monde et de tout hormis Dieu.

« Il ne se trouve que par des voyes enseignées dans l'Evangile.

« Grandeur de l'âme humaine.

« Père juste, le monde ne t'a point connu, mais je t'ay connu.

« Joye, joye, joye, pleurs de joye.

« Je m'en suis séparé...

« *Dereliquerunt me fontem aquæ vivæ.*

« Mon Dieu me quitterez -vous...

« Que je n'en soye pas séparé éternellement.

« Cette est la vie éternelle, qu'ils te connaissent seul vray Dieu, et celui que tu as envoyé : Jésus-Christ.

« Jésus-Christ.

« Jésus-Christ.

« Je m'en suis séparé, je t'ay fuy, renoncé, crucifié.

« Que je n'en soye jamais séparé...

« Il ne se conserve que par les voyes enseignées par l'Évangile.

« Renonciation totale et douce.

« Soumission totale à Jésus-Christ et à mon directeur.

« Éternellement en joye pour un jour d'exercice sur la terre.

« *Non obliviscar sermones tuos. Amen.* (1)

Il est inutile de commenter ces lignes.

Elles m'apparaissent comme la conséquence de sa nuit d'extase et de prière, où, pendant des heures de silence il entendit la voix de Dieu. Elles expriment en lettres de feu le résumé de sa foi.

Dans ces phrases brisées, dans ces métaphores bibliques, dans ces exclamations, dans ces invocations, je retrouve comme le cri de douleur, d'humiliation et de joie du lutteur qui oublie ses batailles et qui ne pense plus qu'à vivre en Dieu.

Dans cette nuit mystérieuse, Pascal a fait jaillir de son cœur, les effusions, les tendresses les vénération, l'amour amassé en lui par des milliers de parents croyants.

.....

Que conclure ?

Pascal n'a pas été un protestant, mais il a été le chrétien le plus logique et pour cette raison, celui qui s'est approché le plus du protestantisme.

Je reste frappé de voir combien ses ouvrages renferment peu d'éléments spécifiquement catholiques. La doctrine de l'Église y est presque nulle, tout est ramené sans cesse au christianisme intérieur jugé à la lumière du Saint-Esprit, de l'expérience chrétienne et de l'Écriture. Pascal a été un grand chrétien.

Encore une fois, que nous reste-t-il à nous, chrétiens protestants, de Pascal ?

(1) L'authenticité de ces trois dernières lignes est discutée.

D'abord un exemple qui est singulièrement précieux : Pascal est l'un des plus beaux génies de l'humanité.

Sa vaste intelligence ne l'a pas empêché d'être un croyant dans toute la force du terme, et d'être un croyant chrétien. Quel démenti à ceux qui prétendent que la foi est incompatible avec la culture scientifique !

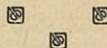
Ce qui demeure encore, ce sont les grandes lignes de sa croyance et de sa foi. Personne n'a senti comme lui, l'aspiration immense de l'âme humaine vers Dieu et sa misère sans Lui.

Personne n'a mieux compris que Jésus-Christ met dans la vie quelque chose de plus beau, de plus pur que tout ce que la terre peut donner. Par là, il a jeté un pont entre la philosophie naturelle qui veut nous montrer le soupir de la création vers l'infini silencieux, et la philosophie chrétienne qui montre l'Évangile apportant à ce soupir la réponse du ciel.

Ne tentons-pas d'accaparer Pascal, ce ne serait respectueux ni pour lui, ni pour la vérité. Mais ne permettons pas davantage qu'on nous l'enlève, car il n'appartient à personne.

Cette belle âme qui voulut n'être qu'à Dieu ne conduit à aucune Eglise en particulier, mais seulement à Celui qui est la raison d'être des Eglises.

Saluons en lui un témoin fidèle et passionné du Dieu vivant.



9 Juillet 1923.

SEANCE SOLENNELLE DE L'ACADEMIE
DES SCIENCES, ARTS ET BELLES-LETTRES
DE CLERMONT-FERRAND

*Discours de M. l'Ebraly,
Président de l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres
de Clermont-Ferrand.*

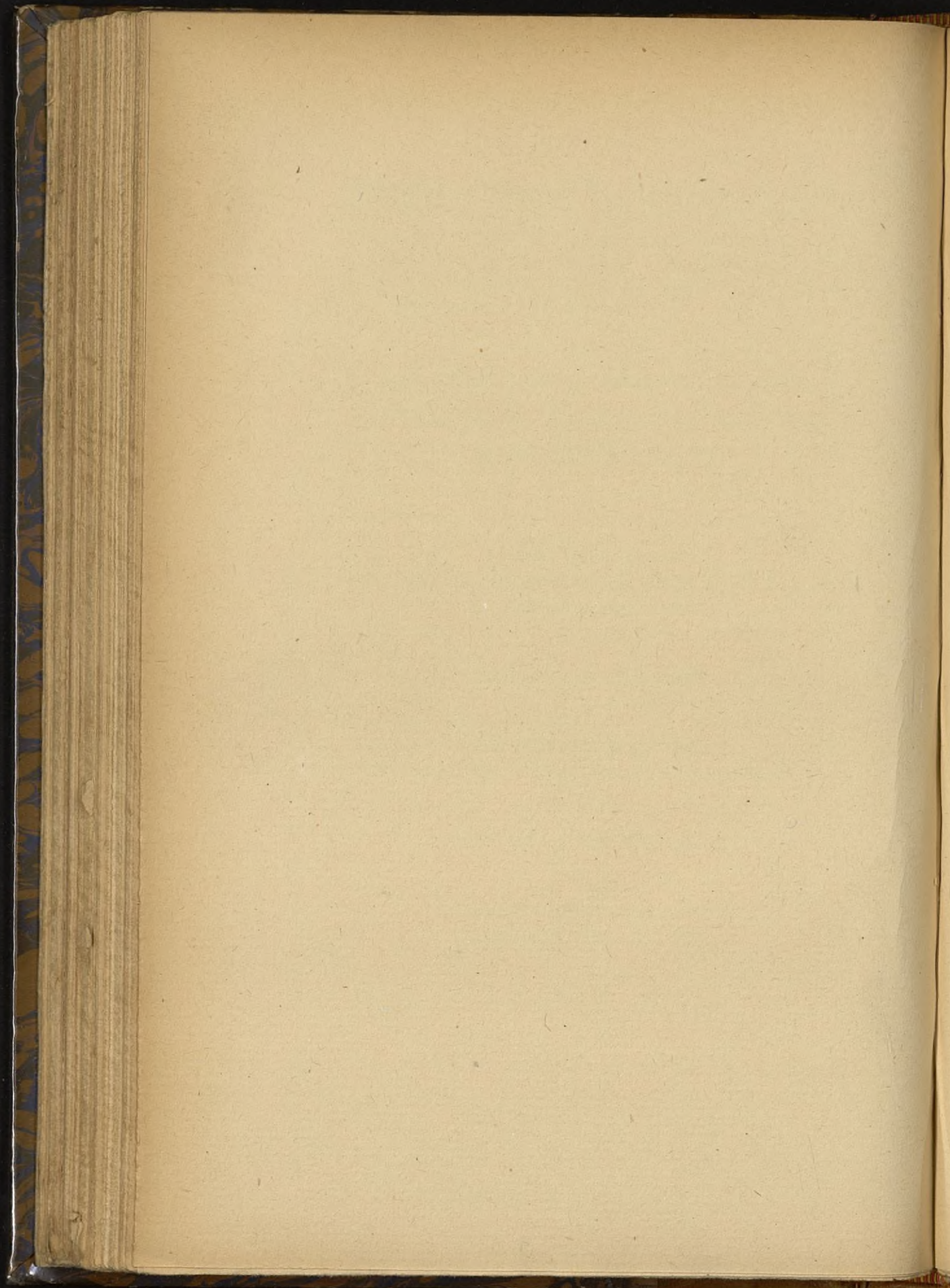
Discours de Dom Pastourel.

*Discours de M. J. Chevalier,
Professeur à la Faculté des Lettres de Grenoble.*

Discours de M. le Maréchal Fayolle.

*Discours de M. Paul Bourget,
de l'Académie Française.*





Discours prononcé par M. L'Ebraly, Président de l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Clermont, à la Séance Solennelle tenue le 9 juillet 1923, par cette Académie, à l'occasion des Fêtes du Tricentenaire de Pascal.

Eminence (1),
Monseigneur (2),
Mesdames,
Messieurs,
Mes chers collègues,

« La dernière chose que l'on trouve, en faisant un ouvrage, est de savoir celle qu'il faut mettre la première. »

Jamais je n'ai mieux compris la vérité de cette pensée de Pascal, qu'au moment où je suis appelé à l'insigne honneur d'exposer les raisons, qui ont poussé l'Académie à organiser cette séance, réunissant les plus hauts dignitaires de l'Eglise, les sommités les plus illustres des sciences et des lettres de France et de l'Etranger, l'élite enfin de la Cité, dans cette salle, où la municipalité, et, souffrez qu'en passant je l'en remercie, nous donne une hospitalité toujours plus cordiale et plus large.

Il me semble, Monsieur (3), que j'éviterai l'écueil, qui devant moi se dresse, si je révèle, tout d'abord, le mobile secret, qui nous a déterminés à vous demander de vouloir bien en accepter la présidence et donner, ainsi, à cette cérémonie, un éclat digne de la gloire littéraire que notre Compagnie entend célébrer.

En sollicitant de vous cet honneur, nous nous sommes souvenus que des liens profonds vous rattachent à notre terre d'Auvergne ; que vous êtes, ainsi que vous vouliez bien me l'écrire récemment « un Auvergnat d'adoption

(1) Son Eminence le Cardinal Touchet, évêque d'Orléans.

(2) Monseigneur Marnas, évêque de Clermont.

(3) M. Paul Bourget de l'Académie Française.

et d'éducation depuis votre lointaine enfance ». Le nom que vous portez rappelle, en outre, un glorieux passé et avec vous nous conservons pieusement la mémoire de ceux des vôtres qui, naguère, illustrèrent, par leur talent et leur science, l'Université (1) ou le corps médical (2) de notre ville et dont la disparition vous a frappé dans votre filiale et fraternelle affection.

Puis, nous avons considéré que pour remercier, comme il convient, les orateurs que nous allons entendre apprécier, avec l'autorité s'attachant à leur nom, l'Œuvre de Pascal, il fallait être un analyste délicat, un penseur original et savant. Ces précieuses qualités, vous les possédez au plus haut degré ; ne sont-elles pas les traits caractéristiques du roman d'analyse sentimentale, qui semble être la forme définitive de votre merveilleux talent ?

Vous avez affirmé (3) que « l'hommage le plus pieux que les fidèles d'un écrivain puissent rendre à sa mémoire, dans ces dates solennelles, est de communiquer avec lui à travers ses œuvres. Il ne les a composées, avez-vous ajouté, que pour cela, pour qu'après sa mort, la parole qu'il prononçait de son vivant résonnât dans d'autres âmes. » Grâce à vous, Monsieur, la parole pascalienne va faire ce soir vibrer les nôtres.

En répondant, comme vous l'avez fait, avec empressement à notre invitation, vous avez acquis un titre à notre gratitude. Si je ne m'en fais pas, auprès de vous, l'interprète, c'est que nous avons tenu à réserver ce soin à notre Président d'honneur (4). Il la traduira bien mieux que je ne saurais le faire et ses remerciements auront pour vous plus de poids et de charme, car ils participeront de l'autorité et de la bienveillance du Chef éminent, qui a conduit nos

(1) M. Bourget, père, recteur de l'Université de Clermont, 1883 à 1887.

(2) Docteur Gautrez, directeur du Service d'Hygiène de la ville de Clermont.

(3) Paul Bourget. Sur Pascal. Illustration du 16 juin 1923.

(4) Le maréchal Fayolle.

troupes à la victoire et imposé, à un ennemi arrogant et superbe, une défaite sanglante, juste revanche sur ses succès d'autrefois.

Avec la satisfaction la plus vive, nous saluons, à vos côtés, le collègue qui vous accompagne. Pourquoi faut-il qu'une circonstance imprévue nous prive de la présence d'un autre membre de l'Académie Française, qui est de cœur avec nous, ainsi qu'en témoigne le télégramme que je viens de recevoir : *Neuilly-sur-Seine. — Mon cher Président. — Quand sous la présidence de notre illustre Bourget, vous allez honorer la sainte et savante figure de Pascal, j'applaudis Dom Pastourel et Chevalier. Je présente mes respects affectueux au maréchal Fayolle et je prie tous mes confrères de l'Académie de Clermont d'accepter mes excuses, mes regrets et l'expression de mon dévouement. Maurice Barrès.* » Leur place, comme la vôtre, était ici marquée par leur qualité de membres honoraires élus de notre Académie, sur laquelle rejaillit un peu du lustre de celle plus haute que vous représentez. Comme vous, ils ont cherché, en pénétrant la Pensée de Pascal, à en faire ressortir la grandeur, soit qu'ils aient décrit l'immensité de ses travaux, soit qu'ils aient sondé les profondeurs de son angoisse (1). En vous demandant de venir célébrer avec nous ce tricentenaire, nous avons enfin tenu à prouver que le plus jeune de vos collègues (2) ne s'était pas trompé, quand, prenant pour la première fois séance parmi vous, il vous donnait l'assurance que sa « province d'Auvergne vous convierait à cette commémoration nationale ».

C'est bien le caractère d'hommage de la nation entière que revêt celui, rendu hier, par notre ville, à l'un de ses plus illustres enfants. Autour de la personne respectée du Chef d'Etat, se sont réunis, à la fois, et les représentants les plus éminents du pays, et les savants les plus renommés, célébrant, les uns et les autres, dans un brillant langage, et

(1) Maurice Barrès. L'Angoisse de Pascal.

(2) Pierre de Nolhac. Discours de réception à l'Académie Française.

dans une même communauté de sentiments, la gloire scientifique et littéraire de celui que Châteaubriant appelait « un effrayant génie ».

Notre compagnie devait tenir à honneur d'évoquer, à son tour, sa mémoire, dans un cadre plus modeste sans doute, mais de nature, peut-être, par sa simplicité même, à rappeler qu'il était de ceux, que la louange laisse insensibles et qui considèrent, à juste titre, que le mérite légitime seul l'estime et la considération.

Profondément éprise des traditions du passé, notre Académie devait attacher encore plus d'importance à commémorer dignement le souvenir de l'illustre penseur, que, si sa gloire a véritablement un caractère universel, on peut, sans exagération, affirmer qu'elle a plus spécialement rejailli sur notre province, à laquelle il était resté toujours profondément attaché.

S'il a quitté Clermont à l'âge de 9 ans, jamais il n'oublia sa ville natale, toute remplie, pour lui, des souvenirs que son père y avait laissés et à laquelle celui-ci avait demandé l'hospitalité, lorsqu'il avait dû fuir le ressentiment de Richelieu.

Lorsqu'en 1648, il voudra démontrer expérimentalement la pesanteur de l'air, il songera immédiatement aux pics altièrs qui l'entourent et chargera son beau-frère, Perier, de réaliser, sur le Dôme majestueux dont l'image est restée gravée dans sa mémoire, l'expérience dont il avait dressé le plan et fixé les conditions avec une merveilleuse précision. A elle encore il pensera, en 1660, malheureusement en vain, pour refaire sa santé ébranlée, croyant que l'air vivifiant des montagnes, un rayon de soleil à l'ardeur atténuée par la brise des hauteurs traversées, avant de l'envelopper de ses effluves d'or, pourra procurer un allègement à ses souffrances, dans le repos goûté au sein de sa famille, au château de Bien-Assis.

Sur son œuvre, la petite patrie a exercé une influence indéniable. Elle s'y révèle dans son ardeur au travail, dans la persévérance de ses efforts, dans la puissance et la logique de ses déductions et c'est, avec raison, qu'un de ses

biographes (1) les plus distingués pourra affirmer que « le génie arverne a laissé sa marque sur son propre génie ».

Comment oublier, enfin, que son souvenir se perpétue au sein de notre compagnie, par la présence dans nos rangs, de membres légitimement fiers d'appartenir, par les liens du sang, à son illustre lignée.

Pour mieux nous faire comprendre la profondeur et la beauté de la pensée pascalienne, nous ne pouvions mieux nous adresser qu'à ceux de nos collègues qui, par leurs travaux, en ont été les interprètes distingués.

Sur toute âme humaine, l'hérédité exerce une indéniable influence, les génies eux-mêmes sont soumis à cette loi, ainsi que nous le prouvera Dom Pastourel (2), aumônier du couvent de Langeac qui, avec la patience caractéristique, de l'ordre auquel il appartient, a recherché l'influence exercée, par l'ascendance de Pascal, sur la conception de l'amour, de la religion et de la science.

Mais cette hérédité ne contribue pas seule à inspirer ou à former le caractère d'un homme, à d'autres sources peut se rattacher sa pensée. Pour rappeler les origines scientifiques de celle de Pascal, nul n'était plus qualifié que M. Jacques Chevalier, le distingué professeur de la Faculté des Lettres de Grenoble, l'éminent biographe de notre illustre compatriote.

Au monument littéraire, qu'ils vont ainsi l'un et l'autre élever à sa mémoire, il semble qu'il n'y aurait rien à ajouter. N'est-ce pas, dès lors, témérité de ma part, que de ne pas résister au désir de souligner, en passant, trois qualités, qui faisaient le charme de sa nature et qui me semblent, au temps où nous vivons, capables de suggérer de salutaires réflexions?

Rentré en grâce auprès du sévère cardinal, Etienne Pascal venait d'être nommé à l'intendance de Rouen. L'exercice de cette charge était pour lui l'occasion, dans le recouvrement ou la répétition des taxes, de calculs longs et

(1) Jacques Chevalier. Pascal, p. 48.

(2) Moine Bénédictin.

nombreux. Blaise chercha à lui aplanir ce travail, en inventant sa fameuse machine arithmétique, qui permettait, suivant l'expression de sa sœur, Mme Perier (1) « de faire non seulement toutes sortes de supputations sans plume et sans jetons, mais de les faire même sans savoir aucune règle d'arithmétique et avec une sûreté infailible ».

Ainsi se révélait sa piété filiale, qui n'était, d'ailleurs, qu'une des manifestations de la bonté dont son cœur était rempli. Cette bonté le poussait à professer à l'égard de l'humanité un amour, qu'il traduisait en lui montrant la recherche de la vérité comme seule capable de lui procurer le bonheur, but suprême, mais rarement atteint, de ses aspirations. « Je voudrais porter l'homme à désirer de trouver la vérité, à être prêt et dégagé des passions, pour la suivre où il la trouvera. »

Convaincu que la science, dont il avait pénétré les secrets, était impuissante à satisfaire les désirs de l'esprit et du cœur, il recherchait cette vérité, dont il avait soif pour les autres et pour lui, en remontant à sa véritable source. Et, après l'avoir trouvée, il n'hésitait pas à montrer à ses semblables, comment, comme lui, ils la rencontreraient : « Connaissez donc, superbe, quel paradoxe vous êtes à vous-même. Humiliez-vous, raison impuissante, taisez-vous, nature imbécile ; apprenez que l'homme passe infiniment l'homme et entendez de votre maître votre condition véritable que vous ignorez : écoutez Dieu. »

Cette bonté naturelle devait l'amener facilement à comprendre tout ce que comporte de touchant et de grand, la vertu de charité. Avec le poète limousin (2) dont ma filiale affection ne peut jamais, sans émotion, évoquer le souvenir, volontiers il eût répété :

...Charité, douce parole

Dont le Christ a doté le froid langage humain.

A maintes reprises, il avait proclamé qu'elle doit tout primer et que le désir de la possession des richesses ne se

(1) Mme Perier. *Vie de Pascal*.

(2) Charles-Eugène L'Ebraly, mon grand-père. *Le Dévouement*, ode couronnée par l'Académie des Jeux floraux de Toulouse.

justifie que par celui d'en faire profiter les déshérités.
« J'aime la pauvreté parce que Jésus-Christ l'a aimée.
J'aime les biens parce qu'ils donnent moyen d'en assister
les misérables. »

Dans le récit, qu'elle nous a laissé de la vie de son frère, Mme Perier cite un trait, qui révèle bien l'immensité de cette charité (1). Peu de temps avant sa mort, Pascal avait conçu la première idée des omnibus et créé, à cet effet, une société de transport en commun qui, autorisée par lettres patentes du 7 février 1662, devait, le 18 mars suivant, mettre en marche, entre la porte St-Antoine et le Luxembourg, la première ligne des carrosses à cinq sols.

« Dès que l'affaire des carrosses fut établie, écrit Mme Périer, il me dit qu'il voulait demander mille francs par avance sur sa part à des fermiers avec qui l'on traitait, si l'on pouvait demeurer d'accord avec eux, parce qu'ils étaient de sa connaissance, pour les envoyer aux pauvres de Blois. Et comme je lui disais que l'affaire n'était pas assez sûre pour cela, et qu'il fallait attendre à une autre année, il me fit tout aussitôt cette réponse, qu'il ne voyait pas un grand inconvénient à cela, parce que s'ils perdaient, il le leur rendrait de son bien et qu'il n'avait garde d'attendre à une autre année, parce que le besoin était trop pressant pour différer la charité. Et comme on ne s'accordait pas avec ces personnes, il ne put exécuter cette résolution, par laquelle il nous faisait voir la vérité de ce qu'il nous avait dit tant de fois : qu'il ne souhaitait avoir du bien que pour en assister les pauvres. »

A cette bonté et à cette charité sans égale, Pascal joignait enfin une admirable résignation en face de la maladie et de la douleur.

D'une santé des plus délicates depuis sa plus tendre enfance, il avait ressenti les effets de la souffrance et cette souffrance même l'avait amené à en demander l'apaisement à celui, qu'il en considérait comme le véritable dispensateur. Devant sa volonté, il s'était incliné avec cette

(1) Mme Perier. *Vie de Pascal*.

soumission qui lui faisait dire : « Je vous loue, mon Dieu, et je vous bénirai tous les jours de ma vie de ce qu'il vous a plu de me réduire dans l'incapacité de jouir des douceurs de la santé et des plaisirs du monde. »

Frappé dans ses affections les plus chères par la mort de son père, il cherchait à apaiser la douleur des siens en leur rappelant que : « Quand nous sommes dans l'affliction à cause de la mort de quelque personne pour qui nous avons de l'affection, ou par quelque autre malheur qui nous arrive, nous ne devons pas chercher de la consolation dans nous-mêmes, ni dans les hommes, ni dans tout ce qui est créé, mais nous devons la chercher en Dieu seul. »

De ces exemples se dégage, je le crois, une leçon, qu'à l'heure actuelle, nous pouvons, avec fruit, méditer.

Les triomphes, remportés par la France, ont fait luire, à nos yeux, une ère de prospérité et de paix. Nous en assurerons l'existence définitive, si nos rapports individuels sont toujours empreints de bonté et de charité.

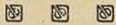
Mais le sillon, dans lequel a germé la moisson nouvelle, a été arrosé du sang des meilleurs d'entre nous. Leurs tombes resteront, désormais, fleuries par la reconnaissance de la nation entière, mais arrosées surtout des larmes amères de ceux qui les pleurent.

A ces parents désolés, avec Pascal, je me permets de dire : « Ne considérons plus les fidèles qui sont morts dans la grâce de Dieu comme ayant cessé de vivre, quoique la nature le suggère ; mais comme commençant à vivre comme la vérité l'assure. Ne considérons pas leurs âmes comme périées et réduites au néant, mais comme vivifiées et unies au souverain vivant, et corrigeons ainsi par l'attention à ces vérités, les sentiments d'erreur qui sont si empreints en nous-mêmes et ces mouvements d'horreur qui sont si naturels à l'homme. »

Mais il me semble aussi qu'à tous il est bon de rappeler cette pensée : « Je crois volontiers les histoires dont les témoins se font égorger. » A ce titre, Messieurs, elle est vraiment digne de foi l'histoire du pays, qui est sorti plus

vivant et plus grand des heures douloureuses par lui traversées, et dont les défenseurs sont tombés si nombreux, prouvant ainsi que, sur le sol de France, éclosent toujours les magnifiques fleurs du dévouement et de l'abnégation.

Aussi croyons à ses impérissables destinées, à son avenir, à la pérennité de sa gloire littéraire et scientifique, dont les génies, comme Pascal, ont été les principaux instruments.



PASCAL ET SA RACE

Discours prononcé par Dom Pastourel, à la Séance Solennelle, tenue le 9 juillet 1923, par l'Académie de Clermont, à l'occasion du Tricentenaire de Pascal.

*Laudemus viros gloriosos et
parentes nostros in genera-
tione sua.*

Louons les hommes illus-
tres et qui sont nos pères,
dans leur génération.

(ECCLI XLIV. 1).

Monsieur le Président (1),
Mesdames,
Messieurs,

Vous penserez sans doute avec moi qu'il n'y a aucune inconvenance à appliquer une parole inspirée à un homme qui passe pour posséder quelque chose de la dignité des Prophètes. Cette dignité, Pascal la doit non seulement à une qualité de style — ce style brillant, disait Origène, que Dieu seul peut donner — mais surtout à une pensée qui a suscité et suscite encore un concert de louanges qui, dans le Sanctuaire lui-même, a pu trouver un écho. S'il est permis, après l'écrivain sacré, de dire que la grandeur d'un homme se mesure moins au souvenir qu'il laisse qu'à la postérité spirituelle ou temporelle qui descend de lui, qui pourra prétendre à une gloire comparable à celle de Blaise Pascal ? De tous les horizons de la pensée nous arrive le témoignage d'une influence toujours renouvelée. D'autres diront quelle est la postérité de Pascal. Pour nous, en cette ville qui l'a vu naître, devant cet horizon dont il garda la hantise, ce que nous voudrions louer en l'auteur des *Pensées*, c'est son ascendance, cette ascendance à qui il devait sa foi, et dont l'influence qu'il a soupçonnée lui-même,

(1) M. Paul Bourget, de l'Académie française.

constitue le fondement le plus authentique de son génie, car, ainsi que l'a dit, pour louer un héros de sa race, le poète arabe d'Andalousie : « Chaque fois que l'on considère la branche, ne la voit-on pas tirer sa vie et son origine du tronc ? » (1)

Que Pascal ait eu le culte de sa race, aussi bien que l'obsession du paysage natal, c'est ce que prouvent, en dehors du fait même de l'expérience du puy de Dôme, le pseudonyme qu'il prit dans la polémique des *Provinciales* (Montalte, c'est Clermont ou les montagnes qui l'avoisinent), et les initiales par lesquelles, tout en mystifiant ses adversaires, il voulait affirmer sa personnalité : *Blaise Pascal, Auvergnat, fils d'Etienne Pascal*. M. de Mons, ainsi que se faisait nommer le mystérieux personnage, qui, au plus fort de la lutte, se cachait à l'auberge du Roi David derrière la Sorbonne, est le nom des ancêtres nobles de Pascal. Notre auteur croyait à la vertu de la noblesse. Il aimait à signer : *Blaise Pascal, écuyer*. Dans sa dédicace au Chancelier Séguier pour lui présenter la machine arithmétique, il signe *Blasius Pascal, patricius arvernus*. Et sur la machine elle-même, il écrit après son nom : *Arvernus*. Y a-t-il, au XVII^e siècle, un autre écrivain qui ait tenu à affirmer ainsi son origine ? Le fait est donc significatif et mérite d'être noté. Nous savons très peu de choses de l'histoire de la famille de Pascal. Sans remonter au Déluge, nous aimerions savoir à laquelle, parmi les races qui se sont succédé sur notre sol, se rattache la famille de Pascal. Elle n'appartient pas à la race conquérante, franque ou autre, dont descend la noblesse française. Elle n'est pas non plus celtique, car elle ne tient des Gaulois ni l'esprit ni le type physique. Elle appartient vraisemblablement à cette race de l'époque néolithique, race intelligente, religieuse et artiste qui a succédé, sur notre sol, aux types négroïdes et esquimaux de l'époque paléolithique. Cette race, nomade à l'origine, devint, au cours des siècles, sédentaire, et c'est

(1) Ibn. Zaidoun par Aug. Court p. 62. Thèse de doctorat. Constantine 1920.

elle qui fait le fond de nos populations rurales. Attachée au sol par nécessité, reléguée dans les montagnes par les invasions, elle ne peut être dite inférieure aux peuples qui la soumirent, dont la seule supériorité consistait à être plus nombreux et plus affamés. Elle se fixa donc au sol et ne connut désormais d'autre migration que celle renouvelée à chaque génération, d'hommes valides descendant dans la plaine, pour y porter leur travail et y prendre femme. Ce n'est pas d'aujourd'hui que la plaine se dépeuple, s'endort dans la mollesse et ne vit que par l'apport des énergies montagnardes. Le poète anonyme, auteur d'une de nos plus suggestives « bourrées » a finement dépeint l'accueil que reçoit des habitants de la plaine le colosse engourdi et timide qui ne sait pas ou ne veut pas danser. Il manque de vivacité, il n'est venu, croirait-on, que pour dormir. Le chœur des jeunes filles en marque quelque dépit (1). Il y a, dans cette union de la plaine et de la montagne, le fondement de toute une psychologie qui se vérifie tous les jours, et qui peut servir à expliquer, non seulement l'âme auvergnate, mais aussi l'âme française. Ainsi que l'a remarqué M. Camille Jullian, « presque nulle part, la vie régionale n'est faite uniquement de la plaine ou de la montagne, et ce mélange qui est l'expression de la variété dans la nature sera, dans la Gaule, une des conditions principales de l'organisation sociale et des progrès humains. La division des « pays » de la France en hautes et basses terres est celle que l'on rencontre le plus et qui est la plus justifiée » (2). L'origine de Pascal n'échappe pas à cette loi. Nous ne savons rien de ses lointains ancêtres, sauf qu'ils descendaient des montagnes d'Ambert et qu'ils vinrent s'établir en Limagne, à Cournon, probablement, avant de se fixer à Clermont. Les Pascal d'Ambert étaient-ils pa-

(1) V. Cartes postales illustrées.

<i>Da que sès venia doun fâ,</i>	<i>Se tchatto par vegni,</i>
<i>Garçou de la mountagna,</i>	<i>Garçou de la mountagna,</i>
<i>Da que sès venia doun fâ,</i>	<i>Se tchatto par vegni,</i>
<i>Che voullia pas dansà.</i>	<i>Che voullia ma dourmi.</i>

(2) *Histoire de la Gaule*, t. I, p. 20.

rents des autres Pascal auxquels il s'unirent plus tard ? Nous ne pouvons le dire. Ils ne pouvaient être, en tous cas, que d'une parenté très éloignée. Nous ne savons rien de l'ancêtre à qui, les uns comme les autres, ils doivent leur nom, sauf qu'il était né, ainsi que le marque son nom, aux environs de Pâques. Le fait ne mériterait pas d'être noté, s'il n'avait eu cette conséquence, pour une famille ainsi nommée, de l'obliger, le jour où elle sera anoblie, à mettre dans ses armes un agneau pascal. Nous savons trop l'importance qu'attachent aux devises et au sens des armoiries, les enfants élevés dans les familles traditionnelles pour ne pas voir dans ce fait, en ce qui concerne Blaise et ses aïeux, nous ne dirons pas une prédestination, mais au moins une puissante exhortation à la piété.

Pascal a cru à l'influence de l'hérédité. C'est ce qui ressort clairement de ce passage du *Discours sur les passions de l'amour* : « Les qualités de l'esprit ne s'acquièrent point par l'habitude, on les perfectionne seulement ; de là il est aisé de voir que la délicatesse est un don de la nature et non pas une acquisition de l'art » (1). Et comme, toujours d'après Pascal, c'est en amour que l'on fait preuve de délicatesse, il faut croire que cette qualité fut cultivée dans l'ascendance de Pascal. Nous n'en avons aucune preuve, mais les brillants mariages, bien au-dessus de leur condition, que firent, à diverses reprises, les ancêtres de Pascal, ne fourniraient-ils pas quelque indication ? Les arrière-grands-parents de notre auteur, Jean Pascal et Lucque Debort étaient de « modestes marchands bourgeois » (2). Or, leur fils, Martin Pascal, receveur des tailles, épouse Marguerite Pascal de Mons, fille de M. Pascal de Mons, sénchal de Clermont dont la famille avait été anoblie par Louis XI. Son grand-père maternel, Victor Begon, marchand, épouse Antoinette de Fonfreyde. C'est à leur intelligence, sans nul doute, que les ancêtres immédiats de Pascal durent de franchir aussi rapidement l'étape. Mais n'y

(1) *Discours sur les passions de l'amour*.

(2) Elie Jaloustre. *Les Ancêtres de Pascal* et Brunshwicg. *Œuvres de Pascal*. Grands Ecrivains, t. I

a-t-il pas dans ces faits l'origine même de cette délicatesse qu'on n'acquiert pas, qui doit être innée, selon Pascal ? A une époque hiérarchisée comme le xvii^e siècle, dans nos provinces principalement où aujourd'hui encore l'amour se double de scrupule, lorsqu'il reçoit plus qu'il ne donne, la pratique chez les ancêtres était le commentaire anticipé de l'immortelle parole du descendant : « Le premier effet de l'amour, c'est d'inspirer un grand respect ; l'on a de la vénération pour ce que l'on aime : on ne reconnaît rien au monde de grand comme cela ». Dans ces paroles nous trouvons cette surestimation de l'objet aimé que Pascal devait avoir, on peut le dire, d'une manière malade et dont sa théologie est tout imprégnée. Ce débordement atavique, il l'a éprouvé dans l'amour divin comme dans l'amour humain, par cet état d'ivresse, cette impression d'étrange, de jamais vu, ce détachement du réel qui est le prélude de la conversion comme il fut pour lui la marque de l'amour (1). De Pascal on pourrait dire ce que dit le fabuliste de ce fils de Jupiter qui, comme tous les enfants des dieux est la proie de l'hérédité, puisque leur nature et leur raison d'être, c'est l'hérédité elle-même :

Il semblait qu'il n'agît que par réminiscence (2).

Pascal, lui, n'agissait pas seulement par réminiscence, il pensait par réminiscence. Il se rencontrait avec saint Augustin sans l'avoir jamais lu. M. de Sacy en a fait la remarque (3) : « M. Pascal est extrêmement estimable en

(1) « Quand nous aimons, nous paraissions à nous-mêmes tout autres que nous n'étions auparavant » (*Discours*). V. aussi *Ecrit sur la conversion du pécheur* qui décrit l'impression de *jamais vu*.

(2) Liv. XI, fable 2^{me}. *Les dieux voulant instruire un fils de Jupiter*. Pour Mgr le duc du Maine, fils naturel de Louis XIV.

Relire cette fable qui montre si clairement la part de l'hérédité dans la naissance de l'amour et illustre d'une certaine manière le discours de Pascal.

*Ce que la passion peut inspirer d'adresse,
Sentiments délicats et remplis de tendresse..*

L'irruption prématurée de l'atavisme qui se produira chez Pascal, au moins dans la seconde partie du programme, est également indiquée par ces mots :

*En lui l'amour et la raison
Devancèrent le temps.*

(3) Entretien avec M. de Sacy sur Epictète et Montaigne.

ce que, n'ayant pas lu les Pères de l'Eglise, il a, de lui-même, par la pénétration de son esprit, trouvé les mêmes vérités qu'ils avaient trouvées. Il les trouve surprenantes, disait-il, parce qu'il ne les a vues en aucun endroit, mais pour nous, nous sommes accoutumés à les voir de tous côtés, dans nos livres ». Nous aimerions à savoir en quoi consistaient ces vérités ainsi découvertes par Pascal. Elles concernaient vraisemblablement les problèmes qui préoccupaient les Solitaires : nature de la grâce, de la liberté, de la prédestination, tout ce qui, en un mot, constituait dans ses débuts, la piété de Pascal. Ces problèmes lui paraissaient étranges non en eux-mêmes, mais parce qu'ils ne les avait lus nulle part. Or, d'où peut venir une telle réminiscence sinon de l'hérédité?

Mais où Pascal a trouvé son génie héréditaire, où son atavisme, avec une précocité et une puissance dont on n'a nul autre exemple, a marqué une vocation que rien ne pouvait arrêter, c'est dans le fait célèbre de la découverte qu'il fit, à l'âge de douze ans, des trente-deux propositions d'Euclide. Le fait a paru si surprenant qu'il a été contesté (1). Tallemant des Réaux en donne une version qu'il croit plus vraisemblable. Pascal aurait lu Euclide en cachette et aurait appris en une après-dînée ce que les autres apprennent en six mois. Cette version, si elle était fondée, n'en témoignerait pas moins chez Pascal d'une prodigieuse et héréditaire prédisposition aux mathématiques, mais contrairement à l'intention de celui qui la rapporte et de ceux qui l'adoptent pour que leur admiration à l'égard de Pascal ne soit gênée par aucune réserve, elle est moins vraisemblable que la version rapportée par Mme Perier qui, d'ailleurs, lui est postérieure en date et par suite a plus d'autorité. La découverte faite par Pascal est un cas d'atavisme, et elle s'accorde parfaitement avec ce que nous savons de son génie. On peut même dire qu'elle l'explique. Sans doute, il est difficile de croire que Pascal, comme l'a

(1) MM. Boutroux et Brunschwig par exemple dans *Œuvres de Pascal* (Grands Ecrivains), t. I, p. 55.

peut-être cru sa famille, ait découvert successivement et dans un ordre logique les trente-deux propositions du géomètre grec. Notre auteur s'est montré, dès son enfance, ce qu'il a toujours été, un génie pratique. Ne soyons pas dupes des procédés modernes d'un enseignement que nous croyons rationnel. Le professeur qui appelle un élève au tableau, n'exige pas, dans la démonstration d'un théorème, des figures justes. Il les redoute plutôt, car avec une figure parfaite, un cercle, par exemple, tracé au compas, la démonstration risquerait de perdre son universalité. Ce serait de l'empirisme, non de la science. Ce fut pourtant la méthode de Pascal. Son père lui avait dit que la géométrie était « l'art de faire des figures justes et de trouver les rapports qu'elles ont entre elles » (1). Ces paroles font rêver l'enfant qui, étant seul dans une salle où il avait coutume de se divertir, prenait du charbon et faisait des figures sur des carreaux, cherchant le moyen, par exemple, de faire un cercle parfaitement rond, un triangle dont les côtés et les angles fussent choses semblables. Il trouvait tout cela lui seul ; ensuite, il cherchait les proportions des figures entre elles » (1). Par une telle méthode, on comprend très bien que Pascal, sans passer par tous les intermédiaires obligatoires pour nous, ait pu arriver à la 32^e proposition d'Euclide, celle où le surprit son père. A la rigueur, avec une figure juste, on peut, à l'aide d'un compas et d'une équerre, arriver à prouver que la somme des angles d'un triangle est égale à deux angles droits. Cette méthode n'est pas méprisable. C'est la méthode ancienne des Grecs, celle qui, au dire d'Hérodote, leur venait des Egyptiens, et c'est celle que de nos jours recommande un philosophe anglais, M. Bertrand Russell pour l'enseignement élémentaire des mathématiques (2). C'est une méthode pratique, mais aussi intuitive, et pour cette raison encore, elle devait plaire à Pascal. Le génie de Pascal, malgré la rigueur mathématique

(1) *Vie* par Mme Perier.

(1) *Ibid.*

(2) *Le Mysticisme et la logique* (Payot) p. 61.

dont il fait preuve, n'est pas discursif, au moins en ce qu'il a de créateur. Il découvre d'abord et il prouve ensuite. Dans l'opuscule sur *l'Esprit géométrique*, Pascal explique le but que, de préférence à tout autre, il se propose : « Celui de démontrer les vérités déjà trouvées et de les éclairer de telle sorte que la preuve en soit invincible, est le seul que je veux donner ; et je n'ai pour cela qu'à expliquer la méthode que la géométrie y observe, car elle l'enseigne parfaitement par ses exemples quoiqu'elle n'en produise aucun discours ». Peut-on dire plus clairement que la démonstration ne vient qu'après la découverte ? Mais si la mathématique est à la fois intuitive et pratique, il s'ensuit qu'elle ne se suffit pas à elle-même. Pascal qui faisait peu de différence entre un homme « qui n'est que géomètre et un habile artisan » a montré la nécessité d'unir la géométrie avec la mécanique et les deux ensemble à la physique. Ce faisant, il pose le principe même de la relativité qui, de nos jours, devait avoir tant de succès. Plus encore que Descartes, Pascal est un précurseur de Poincaré et de Einstein (1). Dans la notice explicative concernant la machine arithmétique, il écrit que « ceux qui ont véritablement quelque connaissance de la mécanique ou de la géométrie mais ne savent les joindre l'une et l'autre et toutes deux ensemble à la physique, se flattent ou se trompent dans leurs conceptions imaginaires et se persuadent possibles beaucoup de choses qui ne le sont pas, pour ne posséder qu'une théorie imparfaite des choses en général » (2). La Géométrie n'est donc qu'une chose d'imagination, si elle n'est pas unie à la science pratique. Pascal est bien ici le continuateur et le représentant de sa race, le descendant de ces artisans et de ces marchands clermontois qui,

(1) Einstein : « La Géométrie ainsi complétée est manifestement une science naturelle ; nous pouvons même la considérer comme la branche la plus ancienne de la Physique. Ses énoncés reposent essentiellement sur l'induction de l'expérience et non sur des déductions logiques » *La Géométrie et l'expérience* (Gauthier, édit. Paris) p. 6.

(2) *Œuvres de Pascal*, t. I., p. 305.

par leur labeur, ont préparé son génie. Ainsi que l'a noté un philosophe contemporain : « Le commerce est la plus réaliste des professions ; les affaires, en effet, réclament une vue nette et étendue et la soumission aux faits » (1). C'est ce qui explique que si souvent l'intelligence soit l'effet de l'hérédité commerciale. Une pure idée n'a pas de chance de se transmettre. Ce qui se transmet, c'est le génie pratique, cette disposition voisine de l'instinct qui, en s'adaptant aux circonstances, saura se transformer et devenir créatrice (2). C'est pourquoi Pascal, sans rien perdre de ses qualités natives, sans éprouver aucun dommage, a pu subir l'éducation rigoureuse que lui donna son père. Théodule Ribot a fait cette remarque : « L'éducation n'a d'action efficace que sur les natures moyennes » (3). Ce ne fut pas le cas de Pascal. Chez lui, l'éducation put s'exercer sans entraves, car elle coïncidait avec la nature même de l'enfant. Le cas est peut-être unique. Il suppose chez la race une tradition lointaine et une sélection sévère. Etienne Pascal aimait Perier à cause de son aptitude aux sciences et pour cette raison le choisit pour gendre. Il obéissait à un instinct familial. C'était aussi pour lui un cas d'atavisme. Dans la famille Pascal la tradition est ininterrompue. C'est l'action du père autant que l'hérédité qui a préparé le génie scientifique du fils. La méthode de celui-ci, cette méthode ingénieuse qui devait inventer la machine arithmétique, la théorie de la pesanteur de l'air, et plus tard poser les fondements du calcul infinitésimal n'est, à y regarder de près, qu'une application du grand principe pédagogique énoncé et mis en pratique par l'homme de bien et le savant qu'admirait la France de Richelieu et de Louis XIII, de « toujours tenir cet enfant au-dessus de son ouvrage » (4). Et ce principe est-il donc lui-même autre chose que le souci, héréditaire dans certaines familles, de la besogne

(1) Mentré. *Espèces et variétés d'intelligence*. (Bossard) p. 50.

(2) Ribot. *L'Hérédité psychologique* et Höffding. *Psychologie* (Alcan).

(3) Ibid. p. 329.

(4) *Vie*, par Mme Perier.

bien faite ? La pensée de Pascal a gardé l'empreinte indélébile de cette origine. C'est une pensée essentiellement pratique. Elle n'est pas pour cela un pragmatisme aveugle. Elle est un pragmatisme spirituel fondé sur la suprématie de l'Idée. Les considérations sur les deux infinis n'ont d'autre objet que de nous apprendre à nous connaître nous-mêmes, en nous regardant placés entre une infinité et un néant d'étendue, de nombre, de mouvement et de temps « sur quoi, dit Pascal, on peut apprendre à s'estimer à son juste prix et former des réflexions qui valent mieux que tout le reste de la géométrie même ». Si l'esprit de finesse donne une connaissance bien supérieure à celle que donne le raisonnement géométrique, c'est qu'il est plus près de l'homme et qu'il « permet de voir les choses d'un seul regard ». L'union du génie spéculatif et du génie pratique, voilà ce qui fait la grandeur de Pascal. Aussi n'est-il pas illégitime de penser, avec un critique contemporain (1), que la vraie conversion de Pascal, c'est-à-dire celle qui le révéla le plus à lui-même, fut la conversion intellectuelle que, vers l'âge de trente ans, pendant le voyage en Poitou, il dut à l'influence de Méré. Il se découvrait, rapporte celui-ci, un tout autre esprit, et cette découverte le remplissait de joie (2). Dans cette vue de l'esprit de finesse, ce qui l'enchantait, ce n'était pas, comme on l'insinue le plus souvent, d'avoir découvert l'esprit mondain qui jusqu'à ce moment lui avait été fermé, c'était d'avoir trouvé un nouveau moyen de connaître la vérité. C'était une joie pleine, métaphysique, semblable à celle de Spinoza découvrant l'harmonie du monde, ou plus exactement, pour prendre une comparaison orthodoxe que Pascal eût approuvée sans réserve, une joie religieuse, théologique déjà, comparable à celle de S. Augustin lisant l'*Hortensius* de Cicéron. Car chez le grand docteur la conversion mystique fut également précédée d'une conversion intellectuelle. C'est que

(1) Mentré Op. citato. V. le chapitre consacré à Pascal qui est une des plus belles et des plus profondes études qu'on ait consacrées à notre auteur.

(2) *Récit d'un voyage en Poitou*, par Méré.

pour ces grands hommes, la vie spirituelle est un tout, il n'y a pas de progrès intellectuel sans progrès moral. Nous aimons à penser, en ce qui concerne Pascal, que ce double progrès à la réalisation duquel il travailla toujours, avait été préparé par le labeur et la piété de ses humbles ancêtres. C'est donc ceux-ci que nous exaltons, bien plus encore que le paysage des montagnes sur lesquelles pourtant Pascal a laissé l'empreinte matérielle de son génie, lorsque nous célébrons *Blaise Pascal, Auvergnat*.

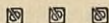
Monsieur le Président,

En invitant à présider cette séance, l'écrivain qui est à la fois un enfant de l'Auvergne, fils adoptif de notre ville, et le représentant le plus autorisé du traditionalisme parmi nous, l'Académie de Clermont a fixé le sens qu'elle voulait donner à sa manifestation. La glorification de Pascal est pour nous une fête de la race. La ville industrielle, la cité populeuse, si différente déjà de la paisible ville universitaire que vous avez connue, a pris sa parure de fête pour célébrer simplement un de ses enfants. Ici la culture s'accorde avec l'instinct populaire. Ce qu'ils voient l'un et l'autre avant tout dans Pascal, ce n'est ni le savant, ni le philosophe, c'est le représentant d'une tradition, d'une tradition vivante, le moment d'un devenir. Les traditionalistes ne s'en plaindront pas, c'est ce qui leur permet, sans outrepasser les droits d'une juste critique, d'invoquer Pascal pour établir les thèses qui leur sont les plus chères. Vous ne vous éloignez pas de Pascal, non seulement, lorsque, par une longue et patiente enquête, vous cherchez à établir la preuve expérimentale, scientifique, des influences ancestrales, mais aussi, lorsque, en des pages où se sont reconnues et se reconnaîtront toujours des générations d'écoliers, vous montrez sur la formation d'une âme enfantine l'influence que peut exercer un paysage, ce paysage clermontois, chargé de science et de poésie. Les rêveries métaphysiques vous étaient suggérées par les horizons d'Auvergne « témoins éloquents des antiques ré-

volutions du globe ». Et ce que ne nous donnait pas toujours l'enseignement de vos maîtres, le sens de la tradition française, vous le trouviez dans l'art architectural de la vieille demeure. C'est du moins ce que suggère un de vos héros, lorsqu'il dit : « J'ai pris le sens de l'ordre français devant l'architecture sobre et ferme du Lycée » (1). C'est qu'en effet les choses ont souvent plus d'éloquence que les livres. Le traditionalisme vient avant tout d'une ambiance inanimée. C'est ce que déjà avait compris votre maître Balzac. Chez lui la description minutieuse des lieux est le fondement du roman psychologique lui-même. Les choses ont une âme, et c'est pourquoi le traditionalisme, tel que le concevait votre grand devancier, est un traditionalisme de l'Idée. C'est de l'extérieur que lui vient sa cohésion, il est bien l'Esprit de la Terre, mais de la Terre imprégnée du labeur et de la pensée des ancêtres, et par là il est une affirmation spirituelle. Et si je me permets de citer Balzac, c'est en raison, non seulement de l'admiration, du respect filial, on peut dire, que vous avez toujours manifestés à son égard, mais aussi de cette origine auvergnate que nous ont révélée des études récentes et qui explique pour une grande part la parenté spirituelle qu'il est facile de découvrir entre son œuvre et la vôtre. Jamais l'investigation psychologique n'a atteint une profondeur comparable à celle dont témoigne la *Comédie humaine*. Mais si nous cherchons la raison de cette profondeur, nous la trouvons dans ce fait qu'elle contient un idéalisme latent qui l'anime et la crée, pour ainsi dire. Si Balzac est un héros de la pensée, c'est que chez lui la divination psychologique n'est pas la cause, elle est l'effet de l'idéalisme. S'il en était autrement, on ne pourrait comprendre que les paysans illettrés des environs de Brioude qui, à la suite d'une révolte ou d'une épidémie, allèrent s'établir sur les confins du Rouergue et de l'Albigeois, aient pu avoir une influence héréditaire quelconque sur le génial auteur de la *Comédie humaine*. C'est ici surtout

(1) Savignan dans le *Démon de Midi*.

qu'il est vrai de dire que l'on ne trouve que si l'on possède déjà. Le positivisme ne conduit à rien. On ne possède quelque chose qu'à la condition de se trouver d'emblée dans la réalité. C'est là une vérité que, sous des formes diverses, proclament tous les écrivains, poètes, romanciers ou philosophes, qui assurent que la religion est nécessaire à l'homme. On est psychologue dans la mesure où l'on participe à une puissance d'Idéal. Cette leçon que proclame l'œuvre de Balzac, se dégage aussi de la vôtre, Monsieur le Président, comme elle se dégage de celle de vos illustres collègues que notre Académie s'honore de compter parmi ses membres. Cet idéal est assez large, assez général, pour réunir, malgré leur divergences, tous ceux qui méritent le nom d'écrivains, dans un même culte et une même admiration pour Pascal qui restera toujours leur chef incontesté. C'est pourquoi, en célébrant le troisième centenaire de la naissance du plus grand de ses fils, l'Auvergne a conscience de célébrer une fête de la tradition.



Discours prononcé par M. J. Chevalier, Professeur à la
Faculté des Lettres de Grenoble, à la Séance Solennelle,
tenue le 9 juillet 1923 par l'Académie de Clermont, à
l'occasion du Tricentenaire de Pascal.

Messieurs,

Ce n'est pas sans une sorte d'émotion sacrée que, répondant à votre appel, j'entreprends aujourd'hui de parler de Pascal, dans la ville même où il naquit il y a trois cents ans, sur la terre qui fut la nourrice de son génie, parmi ceux qui ne sont pas seulement de sa race et de son sang, mais qui, gardiens de son culte, sont demeurés à plus d'un égard les héritiers de son esprit. Comment me montrer digne de l'honneur que vous me faites ? Comment ne pas démeriter de cette pensée, si profonde, au dire de M. Bergson, que toutes nos sondes paraissent trop courtes pour elle, de cet homme, dont la nature superbe et dominatrice subjugue toutes les âmes ? Mais, parce que cet homme fut presque un saint, parce qu'il estimait que toutes les productions de l'esprit ne valent pas le moindre mouvement de charité, j'aime à croire que l'hommage auquel il attacherait le plus de prix, le seul sans doute auquel il consentirait, s'il était parmi nous, visible aux yeux du corps, comme il me plaît de penser qu'il s'y trouve, invisible et présent, serait l'hommage de notre amour, et plus encore, sans doute, notre adhésion pleine, d'esprit et de cœur, à la Vérité qu'il a cherchée, qu'il a servie, qu'il a aimée, à cette vérité qu'il faut aimer pour la connaître, et où l'on n'entre que par la charité. Lui-même n'a-t-il pas écrit que « l'une des plus solides et des plus utiles charités envers les morts est de faire les choses qu'ils ordonneraient s'ils étaient encore au monde, et de nous mettre pour eux en

l'état auquel il nous souhaitent à présent. Par cette pratique, nous les faisons revivre en nous, en quelque sorte, puisque ce sont leurs conseils qui sont encore vivants et agissants en nous » ? Que Pascal soit donc vivant et agissant en nous. Ainsi, nous serons assurés d'être fidèles à son esprit ; et, pour ceux qui communient dans ce même esprit, la sincérité de nos sentiments suppléera, j'espère, à tout ce qui pourra manquer à nos paroles.

*
**

La plupart des interprètes de Pascal, abusés par la perspective janséniste, ont, à mon sens, singulièrement rétréci et comme déformé une pensée qui fait éclater tous les cadres humains, qui les dépasse tous — même celui-là — en hauteur, largeur et profondeur, et qui ne saurait coïncider qu'avec l'universelle vérité. « Par l'ampleur de ses initiatives individuelles, que leur caractère ébauché, diversifié, fragmentaire, n'empêche pas d'être coordonnées et hiérarchisées en dehors de tout jansénisme », écrit un bon juge, M. Maurice Blondel, « Pascal est admirable au delà même de la gloire dont il rayonne déjà » (1). Pour juger d'une telle gloire, pour apprécier un tel génie, il faut décidément s'affranchir des querelles de parti qui nous en masquent l'immensité : car l'immensité ne se découvre qu'à celui qui s'élève. Certes, je n'aurai pas l'audace de me mesurer à elle ; mais je tenterai du moins, en remontant à l'une des sources encore trop méconnues de la pensée pascalienne, de montrer sur un exemple ce qui pourrait être fait en ce sens.

Cette source de la pensée pascalienne, à laquelle je vous convie à vous élever avec moi, c'est la science.

Mais, tout d'abord, il faut que je m'excuse : car ce sujet, sans doute, paraîtra bien technique, bien austère, à ceux qui, dans Pascal, pressent par dessus tout l'alliance de la

(1) Revue de métaphysique et de morale, juin 1923 (Tricentenaire de Pascal), p. 163.

vie et de la pensée et le don qu'il a d'animer tout ce qu'il touche. Sans doute ! mais nous ne devons pas oublier non plus qu'un certain détachement de soi, qu'un certain *ascétisme intellectuel*, est nécessaire pour pénétrer dans cette grande pensée. Vous me pardonnerez donc, j'espère, si je vous impose pendant quelques quarts d'heure une ascèse un peu dure, en songeant que vous goûterez ensuite plus parfaitement encore cette imagination et cette sensibilité merveilleuses, lorsque vous aurez compris qu'elles revêtent une pensée d'une rigueur inflexible, pleinement maîtresse et d'elle-même et des choses.

Prévenons toute méprise : je ne prétends pas que le savant, chez Pascal, dépasse l'écrivain, le penseur, ni surtout l'homme ; je n'irai pas jusqu'à mettre le *Traité de l'équilibre des liqueurs* ou le *Traité du triangle arithmétique* au-dessus des *Provinciales* ; je ne les mettrai même pas à côté des *Pensées* ou du *Mystère de Jésus*. Je ne prétends pas davantage, érigeant ma méthode en système, réduire l'inspiration de Pascal à la science : ce fleuve a bien des sources ! Mais, comme l'eau de toutes les sources vient du ciel, chez un Pascal toutes les sources de la pensée procèdent, si l'on peut ainsi parler, d'une origine identique, d'une origine supérieure. Et c'est pourquoi, lorsqu'on prend la peine de remonter à l'une d'elles, on ne saurait manquer, pour peu que l'on soit attentif, d'y discerner cette commune origine, je veux dire cette véritable inspiration d'en haut, cette sorte de révélation spéciale, qui dévoile à un tempérament particulier, à une âme élue, à un génie absolument unique, comme est Pascal, un aspect de l'éternelle et immuable vérité. Ce n'est donc pas la science proprement dite que nous allons retrouver à l'origine de la pensée pascalienne : mais c'est, à travers toute la science, quelque chose de beaucoup plus profond et de plus intérieur qui s'est manifesté à Pascal par le moyen de la science comme de divers autres organes. Seulement la science a, sur les autres organes, l'avantage d'être plus aisément saisissable et communicable, en raison de ses contours arrêtés et des prises qu'elle offre à notre intelligence.

Dans cet exposé des travaux scientifiques de Pascal, ou, plus exactement, de l'influence qu'ils exercèrent sur le développement de sa pensée, je suivrai l'ordre de la découverte, qui n'est pas l'ordre de la logique, mais qui, brisant nos cadres tout faits, nous permettra d'appréhender un ordre temporel et concret, plus subtil, mais aussi plus proche du réel, que l'ordre logique et abstrait : car il y a une dialectique des faits qui dépasse et souvent dément toutes nos dialectiques de concepts. Elle est très évidente dans l'enchaînement des découvertes d'un Pascal comme d'un Pasteur : ces découvertes semblent dues au hasard, alors qu'en fait elles obéissent à une logique interne qui échappe à l'inventeur lui-même et qui le guide à son insu, chacune des circonstances n'étant qu'une occasion qui vient stimuler la pensée dans son déroulement et selon sa direction propre.

Avant toutes choses, deux traits sont à noter, qui caractérisent le génie scientifique de Pascal, et font de son œuvre, par un privilège probablement unique, un monument impérissable.

1° De ses traités physiques, comme de ses traités mathématiques, au dire des meilleurs juges, pas une ligne n'est à retrancher. D'où vient cela ? C'est que Pascal n'affirme jamais au delà de ce qu'il sait ; jamais il ne comble les lacunes de l'expérience ou n'en prolonge les données à l'aide de théories, de concepts ou d'imaginations ; il s'affranchit, au contraire, de tout ce qu'il y a de conventionnel et de caduc dans nos représentations, et, comme il le dit en étudiant les caractères de divisibilité des nombres, déduits de la somme de leurs chiffres, il s'efforce de découvrir une méthode universelle qui s'applique non seulement à notre système de numération décimale, mais à tout autre système quelconque, et qui procède de la nature intrinsèque des nombres, *ex ima numerorum natura*. Pascal savant, comme Pascal penseur, se laisse guider et porter par la nature, par l'expérience, et il ne la dépasse que dans le sens et dans la mesure où elle nous contraint à la dépasser.

2° Pascal préfère la chasse à la prise, le combat à la victoire, la recherche à la possession ; il a le sentiment vif et profond que l'intérêt d'une chose réside dans le problème qu'elle soulève, beaucoup plus que dans la solution qu'elle comporte : solution le plus souvent, sinon toujours, artificielle, illusoire, qui se contente d'assigner un nom à l'incompréhensible, et de l'assimiler sans le comprendre, en perdant le sens fécond de son incompréhensibilité, c'est-à-dire de sa réalité. Ainsi, pour désigner le rapport de 2 à 3, qui est incommensurable, on écrit le nombre fractionnaire $\frac{2}{3}$, en ramenant la difficulté à des éléments précédemment connus, et on la manie comme du connu, alors que le problème subsiste. Pascal, lui, sait que le problème subsiste : et c'est pourquoi il y a infiniment plus dans son triangle arithmétique que dans le binôme de Newton dont on en peut tirer la formule, et plus encore dans ses recherches sur la roulette que dans l'algorithme qu'en tira Leibniz et qui donna naissance au calcul infinitésimal. Voir le problème où il se pose, le mystère où il est, c'est le propre de la raison : elle ne le résout qu'en le supprimant.

Or, ces traits caractéristiques du génie de Pascal se manifestent dès les premières démarches de son esprit. Son père, Etienne Pascal, un vrai savant, avait appliqué à son éducation une méthode singulière : il lui enseignait « ce juste milieu et ce parfait tempérament, qui ne permet que de décider des choses évidentes et qui défend d'assurer ou de nier celles qui ne le sont pas » ; il avait soin de maintenir toujours son esprit au-dessus de son ouvrage, et en toutes choses s'attachait à lui faire saisir les raisons des effets, les principes, le sens et l'ordre des questions.

Formé à cette école, le génie de Pascal découvre en quelque manière tout ce qu'il comprend. C'est ainsi qu'à douze ans il retrouve et démontre la 32^e proposition du premier livre d'Euclide. Un an auparavant, ayant remarqué que, si l'on frappe avec un couteau un plat de faïence, il se produit un grand son qui s'arrête si l'on met la main dessus,

il chercha, grâce à un grand nombre d'expériences, à découvrir la raison de cet effet, ce qui l'amena à composer un traité des sons. Tout Pascal est déjà là : c'est un esprit qui, lorsqu'il aborde une question, la pénètre jusqu'en son fond sur un exemple à notre portée, puis en élargit de proche en proche les conclusions. Il étudie donc en premier lieu le son, que nous pouvons aisément appréhender, plutôt que la lumière qui sort de notre échelle, tant par sa période, qui va vers l'ordre de l'infiniment petit, que par sa vitesse, qui va vers l'ordre de l'infiniment grand.

En 1639, appliquant à un ensemble de difficultés étudié par les géomètres alexandrins les méthodes de la géométrie projective de Desargues, Pascal parvient à formuler une proposition universelle, tout à la fois synthétique et concrète, d'où peuvent être tirées en quatre cents corollaires toutes les propriétés des sections coniques, propriétés extrêmement compliquées, mais qui toutes peuvent être considérées comme des ressemblances ou des imitations d'une figure simple, ici le cercle vu en perspective dans la troisième dimension. Alors se précisent à son esprit ces notions fondamentales de *perspective* et de *signe*, qui sont comme la clef de toute la critique philosophique : car, de même que les grandeurs apparentes sont pour notre vue le signe de l'éloignement d'un objet et non des variations de sa taille, de même notre esprit, sous peine de verser dans de fâcheuses méprises, auxquelles n'ont pas toujours échappé les théoriciens de la relativité, doit apprendre à distinguer soigneusement les *choses* de notre *représentation* des choses, le *symbole* de la *réalité*, quitte à voir ensuite, dans les choses elles-mêmes, la figure ou l'image d'un ordre supérieur, d'un ordre intelligible, dirait Platon, d'un ordre surnaturel, dira Pascal, à qui les choses apparaissent dès lors comme le langage de Dieu.

Ce goût du concret, cet amour du fait, et de la raison des effets, considérés comme les signes d'une réalité supérieure, s'exprimèrent bientôt, chez Pascal, par les recherches qui aboutirent à l'invention de la machine arithmétique, d'une part, et, d'autre part, à la constitution de la

grande expérience sur le vide. Retraçons brièvement celle-ci, car elle marque une date mémorable dans l'histoire des sciences : type premier et modèle achevé d'une expérimentation physique complète, elle a définitivement engagé la science dans sa voie propre ; car, si la mathématique n'est guère qu'un levier, *l'expérience*, pourvu qu'elle soit bien conduite, nous fait atteindre le *réel* dans ce qu'il a de *singulier*.

Les philosophes de toutes les écoles, péripatéticiens, cartésiens, atomistes, s'accordaient pour nier le vide et pour le déclarer irréalisé, sinon même irréalisable, parce qu'inconcevable et impossible. Pascal dit : Il ne faut pas tant proclamer « Ce qui est impossible ne saurait être », que « Ce qui est ne saurait être impossible ». En effet, qu'appelons-nous *impossible* ? Ce qui nous paraît tel, ce qui surpasse nos conceptions ; mais qui nous assure que cet inconcevable soit impossible en soi ? Il faudrait être assuré, pour cela, que notre esprit est juge souverain des choses, que nos concepts sont la mesure de ce qui est, la règle du possible et du réel : ce qui n'est pas. « Il ne faut pas juger de la nature selon nous, mais selon elle. » Or la nature nous passe en tous sens.

Pascal abandonne donc les théories, ou les préventions, pour le fait : il interroge la nature, il observe, il expérimente, pour savoir si le vide existe. S'il existe, la question est tranchée : c'est donc qu'il n'est pas impossible.

Or le vide existe ; le fait est indubitable : quels que soient les dispositifs, les liqueurs, les récipients employés, dans tous les cas la liqueur monte à une hauteur donnée (deux pieds trois pouces pour le mercure, trente-deux pieds pour l'eau), au-dessus de laquelle il y a un espace vide en apparence, et vide en effet de toutes les matières qui tombent sous les sens et qui sont connues dans la nature, en sorte qu'on doit le tenir pour véritablement vide jusqu'à preuve du contraire.

Le fait est établi. Mais un fait n'est qu'un signe : il doit être interprété ; et il ne peut être interprété que par la vue

de la cause. Ceux « qui ont vu les effets, mais n'ont pas vu les causes..., sont à l'égard de ceux qui ont découvert les causes comme ceux qui n'ont que les yeux à l'égard de ceux qui ont l'esprit : car les effets sont comme sensibles, et les causes sont visibles seulement à l'esprit. » Or, de quoi ce vide apparent est-il le signe ? L'hypothèse des plénistes qui y mettent une matière subtile est contredite par les faits, qui prouvent que la hauteur du liquide est indépendante des dimensions de l'espace vide, alors que, d'après eux, elle devrait être plus grande pour un plus grand espace vide ; leur hypothèse, étant contredite par les faits, est fausse. Quelle est donc la cause véritable ? Pour la découvrir, il ne suffit pas de faire une hypothèse qui s'accorde avec tous les faits connus ; il faut imaginer des preuves convaincantes, qui établissent que cette hypothèse seule s'accorde avec les faits. Pascal en imagine deux qui constituent les méthodes définitives de l'expérience : il fait le vide dans le vide, c'est-à-dire qu'il supprime la pression de l'air, et il voit le mercure du tube tomber entièrement ; il fait varier la pression (c'est la fameuse expérience du puy de Dôme, tracée le 15 novembre 1647, réalisée le 19 septembre 1648), et il voit la hauteur diminuer à mesure qu'on monte, c'est-à-dire à mesure que diminue la colonne d'air à laquelle elle fait contrepoids. C'est donc la pression atmosphérique qui est la cause de l'élévation du mercure dans le tube. Et alors, élargissant cet immédiat que lui a fourni l'expérience, il y trouve le principe, à la fois un et divers, d'une foule d'applications conçues comme autant de « cas particuliers d'une proposition universelle de l'équilibre des liqueurs », puis de l'équilibre de tous les corps : ce qui lui permet de créer d'un coup l'hydrostatique, et toute la mécanique de l'équilibre des systèmes complexes.

Par là s'affirme le grand et fécond principe du primat de l'expérience. Lorsqu'un conflit surgit entre un fait et une théorie, c'est la théorie qui doit plier devant le fait, car toutes les théories sont humaines, tandis que « la parole de Dieu est infaillible dans les faits mêmes. » C'est pourquoi l'expérience seule, en nous livrant le fait, nous donne

l'intelligence de la nature et nous permet d'écarter les théories pour atteindre le vrai. C'est pourquoi le rôle propre de la raison est, non pas de construire ce qui est, mais de le constater, non pas d'édifier des théories, mais de reconnaître les faits et les limites que lui imposent les faits : car l'exacte constatation de ses limites est pour l'esprit une source de réflexions plus féconde que l'affirmation de sa puissance. Et c'est pourquoi enfin, si la soumission est le véritable usage de la raison, la première vertu intellectuelle est l'humilité : se soumettre sans comprendre pour comprendre, tel est le sens du pari ; il ne supplée pas à la connaissance de la vérité, mais il y prépare.

*
**

La raison doit se soumettre aux faits, tout incompréhensibles qu'ils sont à notre logique, parce que, si l'on refuse de se soumettre aux faits et à la raison des effets, le réel tout entier devient incompréhensible en soi ou absolument. Toutefois, notre raison, qui n'est faite que pour l'infinité, ne saurait se contenter d'une soumission aveugle : elle veut des raisons de se renoncer, d'affirmer par delà ou même contre ce qu'elle conçoit. Or, cet incompréhensible, comment est-il appréhendé ? Quel est-il ?

Deux problèmes que l'approfondissement des principes de la géométrie, entre 1654 et 1658, amena Pascal à préciser singulièrement, et qui conduisent au cœur du réel. Alors, en effet, Pascal, comme en se jouant, développe les méthodes de la géométrie projective et de l'analyse combinatoire ; il crée avec Fermat le calcul des probabilités, et jette les bases d'une théorie mathématique du hasard, *aleae geometria*, pour parler comme ce savant qui fut aussi bon latiniste que grand mathématicien ; enfin, par la solution de la cycloïde, il formule les règles du calcul intégral. Or, de toutes ces découvertes son merveilleux génie dégage aussitôt les principes : et ces principes sont

ceux de la plus grande révolution qui ait été opérée depuis Aristote dans la logique humaine.

1. Toute la mathématique repose sur la notion d'infini. « Il n'y a point de géomètre qui ne croie l'espace divisible à l'infini. On ne peut non plus l'être sans ce principe qu'être homme sans âme. Et, néanmoins, il n'y en a point qui comprenne une division infinie. » Comment donc s'assurer de cette vérité ? C'est à ce propos que Pascal est amené à formuler avec la dernière précision la règle d'or qui lui permettra de sortir des antinomies où se meut naturellement la raison et dans lesquelles nous enferme Kant.

L'homme, dit-il, est toujours disposé à nier tout ce qui lui est incompréhensible, comme si sa raison était juge souverain des choses. En réalité, toutes les fois qu'une proposition est inconcevable, il faut en suspendre le jugement et ne pas la nier à cette marque, mais en examiner la contradictoire : et, si on la trouve manifestement fausse, on peut hardiment affirmer la première, tout incompréhensible qu'elle est. Ainsi, l'infinie divisibilité de l'espace nous est incompréhensible : cependant on l'affirme et on s'assure qu'elle est vraie, « par cette seule raison, mais qui est certainement suffisante, qu'on comprend parfaitement qu'il est faux qu'en divisant un espace on puisse arriver à une partie indivisible, c'est-à-dire qui n'ait aucune étendue ». La première proposition nous est inconcevable, nous paraît impossible : la seconde est inconcevable en soi, impossible en fait, parce que contredite par les « effets de nature ».

L'infinie divisibilité nous est donc connue indirectement, par négation. Après quoi le cœur, s'y appliquant, perçoit directement, sans en pouvoir rendre raison, la vérité de cette proposition que la raison atteint par une voie détournée, mais sûre : « Le cœur sent que les nombres sont infinis, et la raison démontre ensuite qu'il n'y a point deux nombres carrés dont l'un soit double de l'autre. Les

principes se sentent, les propositions se concluent : le tout avec certitude, quoique par différentes voies. » L'impuissance de la raison ne prouve que sa faiblesse, et non pas l'incertitude de nos connaissances, comme le prétendent ceux qui n'admettent que la raison discursive.

Or, une fois en possession de ce principe fondamental, Pascal l'étend à toute la connaissance, et nous indique la vraie voie : il faut affirmer Dieu, l'âme, la création, le péché, tout incompréhensibles qu'ils sont à notre logique, parce que, sans eux, tous les effets de nature, l'univers tout entier, tous les faits, et nous-même, et toutes les tendances, les aspirations ou les exigences de notre nature, deviennent incompréhensibles. Or, puisque ces effets existent, puisqu'ils *sont*, ils ne sauraient être incompréhensibles ; seule est incompréhensible la théorie qui nie de tels faits : preuve que nos mesures sont trop étroites pour eux. « Ce n'est pas par notre capacité à concevoir les choses que nous devons juger de leur vérité. » Pour comprendre, pour connaître, il faut donc plier notre logique devant la logique de la nature, et nos concepts humains devant le réel, qui est l'œuvre de Dieu : ce faisant, notre raison ne se renonce, en apparence, que pour se dépasser, et pour nous forcer de nous élever à une plus haute raison. Tel est le *réalisme* dans lequel, avec notre illustre président, M. Paul Bourget, je discerne la vertu maîtresse de la pensée pascalienne : nulle ne nous est plus nécessaire aujourd'hui.

2. Si c'est le fait qui départage et qui juge, reste à savoir comment le fait lui-même peut être établi. Pascal physicien sait combien il est difficile, même dans cet ordre, d'atteindre les faits eux-mêmes, et de les mettre hors de doute. En physique, cependant, l'expérience, pourvu qu'elle soit bien conduite, suffit à les établir : Pascal l'a démontré. Mais en histoire ? Ni la démonstration, ni l'expérience ne peuvent intervenir ici. Pourtant, ce géomètre, même en histoire, ne saurait se contenter que d'une méthode démonstrative il cherche donc ; il réfléchit sur les

données que mettent en œuvre la perspective, le calcul des probabilités ; et voici que, par un pressentiment tout à fait génial, devançant de deux siècles le développement de notre science et les conclusions qu'en tirent un Newman, un Cournot, Pascal découvre dans la *convergence des témoignages indépendants* la méthode démonstrative des sciences morales, des sciences du singulier, de l'histoire, et le principe même de toute la connaissance humaine.

Reprenons, pour illustrer cette méthode, un exemple très simple, donné par Filleau de la Chaise. La première fois que j'entends parler de l'embrasement de Londres, je n'en puis rien affirmer de certain, et je parierai peut-être égal que la chose est ; mais si deux, trois, dix témoins indépendants me relatent le même événement, si, surtout, ils me le relatent avec les mêmes détails, et si ces détails, en outre, sont des faits contingents, indépendants les uns des autres, et tels qu'ils ne puissent être construits *a priori* par le raisonnement, il n'y a plus de pari : « dès la troisième ou seconde preuve, selon qu'elles sont circonstanciées, on peut arriver à l'infini, c'est-à-dire à la certitude que la chose est. » En effet, chacun des témoins peut bien se tromper : mais, s'ils se trompaient, ils se tromperaient différemment. Leur accord ne peut donc s'expliquer rationnellement que par la vérité du fait, car il exclut absolument le hasard.

On arrive de la sorte à une certitude tout autre, assurément, que la certitude mathématique, mais qui, « pour n'être pas géométrique, n'en est pas moins infaillible », et qui, pour l'intérêt, surpasse toutes les autres, parce qu'elle nous permet de discerner, derrière les *signes*, la *réalité singulière* qu'ils figurent. La mère ne connaît-elle pas mieux son enfant que le pédagogue ? et mon ami ne m'importe-t-il pas plus que toutes les théories biologiques, psychologiques ou sociologiques relatives à l'espèce humaine ? Car il n'est pas un abstrait, mais un être, et un être que le cœur appréhende immédiatement, à travers la

multiplicité des signes qui le cachent ou le découvrent selon qu'on voit ou non avec les yeux du cœur.

C'est cette méthode que Pascal eût constamment employée dans son apologie de la religion chrétienne. Il en a fait l'application notamment aux prophéties, et il a montré avec une extrême précision comment « les prophéties avec l'accomplissement », le fait qu'elles furent distribuées par tous les lieux et dans tous les temps, et la prédiction d'une même chose en bien des manières différentes et avec ses circonstances particulières, marquent un *concert* qui exclut le hasard aussi bien que l'art humain, et ne peut s'expliquer que par un art divin, c'est-à-dire par une raison supérieure à celle de l'homme, qui se communique au prophète et lui permet de « parler de Dieu, non par preuve du dehors, mais par sentiment intérieur et *immédiat*. »

3. Cette raison supérieure à l'homme, c'est l'Infini. Elle nous échappe, elle nous surpasse, et nous surpasse infiniment. Mais il en doit être ainsi, puisqu'elle est l'infini : or, Pascal, créateur du calcul de l'infini, sait que « l'unité jointe à l'infini ne l'augmente de rien, non plus qu'un pied à une mesure infinie. Le fini s'anéantit en présence de l'infini et devient un pur néant. Ainsi notre esprit devant Dieu... »

A la fin du *Traité de la somme des puissances numériques*, Pascal énonce sous sa forme mathématique ce principe, qui est le principe même du calcul infinitésimal, et l'un des principes régulateurs de sa pensée : « On n'augmente pas une grandeur continue d'un certain ordre lorsqu'on lui ajoute, en tel nombre que l'on voudra, des grandeurs d'un ordre d'infinitude inférieur. Par exemple, les points n'ajoutent rien aux lignes, les lignes aux surfaces, les surfaces aux solides. En sorte qu'on doit négliger comme nulles les quantités d'ordre inférieur. » On sentira sans peine que l'addition d'un nombre fini de lignes, quelque grand qu'il soit, ne fera jamais une surface,

et que, pour obtenir cette nouvelle espèce de grandeur, il faudra passer à un ordre d'infinitude supérieur, c'est-à-dire multiplier la longueur d'une ligne par la longueur d'une autre ligne qui, comme tout continu, contient un nombre infiniment grand de quantités infiniment petites : ainsi on obtiendra une surface, tandis que par addition de lignes on n'aura jamais qu'une ligne, quantité infiniment petite et négligeable par rapport à une surface.. Or, ajoute Pascal, en raison de « la liaison toujours admirable que la nature éprise d'unité établit entre les choses les plus éloignées en apparence », ce principe est susceptible d'applications à tous les domaines : il nous fait comprendre la disproportion du fini et de l'infini ; il nous fait comprendre la discontinuité ou l'hétérogénéité des ordres d'infinitude ; il nous révèle enfin la double infinité de la nature, en grandeur et en petitesse. Accroissez indéfiniment une étendue, un nombre, un mouvement : jamais vous n'arriverez à l'infini ; diminuez-les indéfiniment : jamais vous n'arriverez au néant. Nous avons beau enfler nos conceptions au delà des espaces imaginables : notre imagination se lassera plutôt de concevoir que la nature de fournir. Nous avons beau descendre jusqu'aux choses les plus délicates : il y a un univers, un abîme d'immensité, dans l'enceinte d'un raccourci d'atome.

Alors, l'homme s'estimera à son juste prix : se voyant soutenu entre ces deux abîmes de l'infini et du néant, il comprendra qu'il est un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout : « L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature : mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser : une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais, quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui : l'univers n'en sait rien. — Par l'espace l'univers me comprend et m'engloutit comme un point : par la pensée, je le comprends. »

*
**

L'homme est donc le véritable centre de perspective sur l'univers : si l'astronomie l'avait déchu de son privilège, la découverte de l'infiniment petit le lui a rendu. Et c'est pourquoi il est vrai, dans tous les sens, de dire que le premier devoir de l'homme est de se connaître lui-même.

Mais, en se connaissant lui-même et la pensée d'où il relève, il ne peut manquer de reconnaître qu'il est fait pour l'infinité : car l'homme passe infiniment l'homme. Et ainsi, la connaissance de soi, bien loin de l'enfermer orgueilleusement en soi, le jettera au dehors, à la recherche d'une vérité qui le dépasse et qui l'explique. Il y a au fond de sa nature un double instinct : l'un, c'est l'amour-propre, qui le ramène sans cesse au centre de lui-même, parce qu'il se sent grand ; l'autre, c'est le divertissement qui le jette constamment hors de soi, parce qu'il se sent misérable, et qu'il sait qu'il ne peut être à lui-même ni sa fin, ni son principe. Or seul l'Être infini peut satisfaire ce double instinct, parce que seul il est à la fois intérieur et extérieur, et qu'en lui seul se perdre c'est véritablement se trouver. « Le bonheur n'est ni hors de nous, ni dans nous ; il est en Dieu et hors et dans nous. — Comme nous ne pouvons aimer ce qui est hors de nous, il faut aimer un être qui soit en nous, et qui ne soit pas nous... Or il n'y a que l'Être universel qui soit tel. Le royaume de Dieu est en nous : le bien universel est en nous, est nous-même, et n'est pas nous. »

En Dieu seul notre nature s'achève et nos deux instincts trouvent satisfaction, de même qu'en Dieu et en Dieu seul les deux extrémités, l'infiniment grand et l'infiniment petit, se touchent et se réunissent à force de s'être éloignées, de même qu'en lui et en lui seul se concilient l'un et le divers, l'amour de soi et l'amour de l'universel. « Tout est un, l'un est en l'autre, comme les trois Personnes. »

Or, cette vérité illuminatrice et béatifiante, qui la connaît ? Deux sortes de personnes : ceux qui ont le cœur humilié, et ceux qui ont assez d'esprit pour voir la vérité. Admirable conclusion d'un savant tel que le monde n'en

a pas connu de plus grand, qui, après avoir épuisé la science, l'abaisse devant la pureté de cœur et devant l'amour. Les plus hautes vérités, il le sait, sont accessibles aux enfants et aux humbles autant qu'aux vrais savants : et ceux-ci même ne savent qu'à condition de s'être humiliés d'abord et d'être devenus semblables à des enfants. Pourquoi ? c'est qu'on n'accède à la vérité que par la charité, seule capable de nous unir à Dieu, seule capable de nous assurer la possession d'un *idéal réel* qui semble s'éloigner de nous à mesure que nous nous approchons de lui. Ceux qui ne se sont pas élevés à cet ordre errent à tâtons à travers les ombres : ils admirent les biens du corps et les recherchent, et sont aussitôt lassés ; ils se perdent dans la curiosité de l'esprit et des sciences, et, au lieu d'y trouver la vérité et le bonheur, ils n'y découvrent qu'un univers voué au néant, le seul dieu qui connût Renan. Et ainsi, ce qu'on nous propose comme terme et comme fin de notre destinée, pour notre suprême espérance, c'est cela : une planète morte errant dans un ciel vide. Voilà donc à quoi aboutiraient tous nos efforts, notre progrès notre recherche et nos amours, et nos peines et nos sacrifices ! Non. Mais celui, nous dit Pascal, qui suit la vérité partout où elle le mène, celui qui cherche Dieu de tout son cœur, celui qui, sentant toujours la disproportion entre ce qu'il sait et ce qui est, entre ce qu'il est et ce qu'il doit être, entre le fini et l'infini, s'humilie en présence de cet infini, se soumet et adore, celui-là, qui cherche comme celui qui a trouvé, et qui trouve comme celui qui cherche encore, qu'il soit consolé : car à ses yeux, aux yeux du cœur qui voient la sagesse, s'ouvre la perspective d'une vie où tout sera rétabli dans la vérité et dans la justice, et qui seule donne un sens et une fin à la vie de l'homme, comme à la vie de l'humanité.

« Tous les corps, le firmament, les étoiles, la terre et ses royaumes ne valent pas le moindre des esprits ; car il connaît tout cela et soi, et les corps rien. Tous les corps ensemble et tous les esprits ensemble et toutes leurs productions ne valent pas le moindre mouvement de charité.

Cela est d'un ordre infiniment plus élevé. De tous les corps ensemble, on ne saurait en faire réussir une petite pensée : cela est impossible, et d'un autre ordre. De tous les corps et esprits, on n'en saurait tirer un mouvement de vraie charité : cela est impossible, et d'un autre ordre, surnaturel. »

Et, ainsi, tandis que par l'esprit nous ne voyons Dieu ici-bas qu'en énigme, dans un miroir, par le cœur nous pouvons nous attacher à lui d'un amour qui n'acquerra d'autre perfection qu'une immuable stabilité dans la gloire.



Discours prononcé par M. le Maréchal Fayolle, à la Séance Solennelle, tenue le 9 juillet 1923 par l'Académie de Clermont, à l'occasion du Tricentenaire de Pascal.

Puisque l'Académie de Clermont a jugé bon de faire de moi, ou plus exactement d'un Maréchal de France, son président d'honneur, je ne puis me dérober au devoir de remercier au nom de tous mes confrères — et je puis bien dire au nom de toute l'assistance — les maîtres de la pensée française qui sont venus rehausser de l'éclat de leur talent les fêtes de Pascal et en particulier cette séance consacrée à l'étude de son génie.

Mais maintenant que me voilà debout, pourquoi n'en profiterais-je pas pour joindre à tous les hommages qui ont été rendus à Pascal, celui de l'armée ?

Voilà qui peut paraître bien osé, excessif, car enfin il semble bien qu'il n'y ait rien de commun entre l'esprit de Pascal et l'art de la guerre. Et cependant !

Il ne faut pas oublier que la guerre se fait bien plus avec des forces morales qu'avec des forces matérielles. A ce titre de créateur ou mieux d'excitateur des forces morales, Pascal n'appartient pas seulement aux savants, aux philosophes, aux littérateurs, il appartient à tous les Français, en particulier à ceux à la formation desquels il a contribué par sa pensée et son exemple, à ceux dont il a armé l'esprit de la force de la vérité et affermi la conscience dans l'obligation du devoir.

En vérité, ce ne sont ni les canons, ni les mitrailleuses qui ont gagné la guerre — nous en avons, au début, moins que l'adversaire — c'est l'âme française, c'est le génie français qui l'a emporté sur le mauvais génie allemand et je vous le demande — les orateurs que vous venez d'entendre l'ont assez clairement démontré — quel

homme a plus largement que Pascal contribué à la formation de l'âme nationale ?

J'ai d'ailleurs plus d'un exemple personnel de son action.

J'ai eu la bonne fortune d'être, dans les régiments d'artillerie de cette ville, lieutenant, capitaine, chef d'escadron et aussi colonel et combien ai-je connu d'officiers qui jamais ne sont passés devant la maison natale de Pascal, près de la cathédrale, sans lever la tête et saluer des yeux le buste qui orne sa façade !

J'ai maintes fois fait avec eux, à cheval, le tour du domaine de Bien-Assis ; quand nous arrivions le long des murs, nous ralentissions l'allure, comme on fait dans un pèlerinage à l'approche du sanctuaire, et nous parlions de lui et des Perier, et pas seulement, je vous assure, de l'expérience du puy de Dôme, non plus que des différents théorèmes qui, en mathématiques, portent le nom de Pascal.

On croit trop souvent que les militaires se désintéressent des hautes spéculations de l'esprit ; ce sont au contraire des gens fort curieux de toutes choses ; même aux heures les plus sombres de la guerre, il leur arrivait de relire les bons auteurs.

Un jour, en 1918 — c'était à une période fort critique, décisive, même — en revenant tard dans la nuit d'une visite à un Q. G. d'armée, j'allai frapper à la porte de mon chef d'état major pour lui demander si de nouveaux renseignements n'étaient pas arrivés pendant mon absence ; je le trouvai plongé dans la lecture des *Pensées* de Pascal.

A ce propos, je me souviens d'une curieuse coïncidence : je me rappelle très nettement qu'à la même époque, j'avais moi-même, sur ma table de travail, votre *Némésis*, mon cher Maître, ce livre étonnant où vous avez prévu les convulsions du communisme.

Nous avons bien d'autres livres ! Dès 1916, Barrès nous avait envoyé son admirable étude sur *Les Angoisses de Pascal* et nous l'avions tous lu dans mon état major.

Vous voyez que le fond de notre petite bibliothèque de campagne était plutôt sérieux et que nous pouvons, nous aussi, nous réclamer de Pascal.

Mais, à évoquer ces souvenirs, j'oublie la mission dont je parlais tout à l'heure et qui est simplement de vous remercier, vous, mon cher Maître, qui avez bien voulu présider cette séance solennelle et aussi les orateurs que nous avons eu tant de plaisir et de profit à entendre.

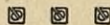
L'Académie de Clermont est... comment dois-je dire ? la filiale ou la filleule de l'Académie française, la grande, la mère de toutes les autres ?

Peut-être est-elle les deux.

Filiale, elle l'est sûrement par les travaux de tant de ses membres éminents.

Filleule, elle l'est aussi, d'abord par des liens de parenté naturelle. Bourget, Barrès, Nolhac ne sont-ils pas plus ou moins de chez nous ?

Elle l'est surtout par les sentiments de respect et d'admiration dont elle vous offre en ce moment, par ma voix, MM. les membres de l'Académie française et de l'Institut de France, l'expression affectueuse et reconnaissante.



Discours prononcé par M. Paul Bourget, de l'Académie Française, à la Séance Solennelle tenue le 9 juillet 1923, par l'Académie de Clermont, à l'occasion du Tricentenaire de Pascal.

Mesdames,
Messieurs,
Mes chers Collègues,

Vous venez d'entendre deux remarquables communications et très dignes de celui dont nous célébrons aujourd'hui l'émouvant souvenir. Je suis assuré d'être l'interprète de votre sentiment à tous en remerciant leurs auteurs en votre nom, et en les félicitant de la portée qu'ils ont su donner à leurs discours. Les deux points mis en lumière par eux, sont, en effet, d'une suprême importance pour qui veut comprendre la place occupée par l'auteur des *Pensées* dans l'histoire des idées, et le situer dans notre tradition nationale. Il est d'abord, et M. Jacques Chevalier nous l'a montré avec la supériorité que manifestait déjà son *Pascal*, publié l'an dernier, il est d'abord un grand savant qui est resté jusqu'au bout un grand croyant, preuve vivante que la prétendue antimonie de la Science et de la Foi demeure une vue tout personnelle. Il y a eu, certes, de très illustres savants qui ne croyaient pas, depuis celui qui se vantait d'avoir construit son système sur le monde en se passant de l'hypothèse-Dieu, jusqu'à cet autre qui déclarait n'avoir jamais rencontré l'âme sous son scapel. Mais cette incrédulité est-elle nécessairement liée, comme ils l'affirmaient, à leur science ? Non, puisque d'autres savants — faut-il nommer, de nos jours, après Pascal, un Couchy et un Hermitte dans les mathématiques, un Pasteur dans la Chimie, un Grasset dans la médecine, un Le Play dans la sociologie ? — se sont affirmés, eux, des chrétiens convaincus. Le dernier de ceux

que j'ai mentionnés, un peu au hasard de ma mémoire, le professeur Grasset, le maître de Montpellier, définissait son attitude intellectuelle dans une formule frappante : « Ayons, » disait-il, « un laboratoire et un oratoire, et que l'on ne nous empêche pas de passer dans l'autre ». L'originalité de Pascal — M. Chevalier a dégagé cela bien nettement — réside dans ce trait que le passage du laboratoire à l'oratoire est chez lui très visible. Ses raisons de croire, telles que nous les exposent ses *Pensées*, tiennent étroitement à la discipline intellectuelle qui l'a conduit à ses découvertes fameuses. La soumission à l'objet demeure son constant principe. C'est un réaliste et qui professe ce que M. Chevalier appelle, d'une expression très heureuse : « le primat de l'expérience. » Mais se soumettre au fait, quand il s'agit d'étudier la vie humaine, c'est reconnaître le caractère spécial du fait humain, cet ensemble unique de phénomènes psychiques : intelligence, amour, volonté responsable. Ce n'est pas expliquer ce fait que de le réduire à ses conditions biologiques, et celles-ci à leurs conditions physico-chimiques, c'est le supprimer. Ainsi Renan, lorsqu'il insinuait que l'humanité n'avait peut-être pas, dans la création, plus d'importance qu'un lichen, Pascal, lui, le pose avec une vigueur singulière, ce fait humain, notre âme, pour tout dire d'un mot, en face de l'Univers qui peut briser, écraser ce roseau pensant ; mais, je le répète, non pas l'expliquer. Car l'Univers est inférieur à l'homme, parce qu'écrasé et brisé, l'homme sait qu'il meurt, et, vous vous rappellerz l'admirable cri, « l'avantage que l'Univers a sur lui, l'Univers n'en sait rien. » Vous avez, sans aucun doute, entendu le philosophe qui fut votre maître, M. Chevalier et mon respecté confrère, Emile Boutroux, répéter cet axiome qui lui était familier et qu'il considérait comme la base inébranlable de toute conception scientifique des choses : « L'inférieur ne peut pas produire le supérieur ». Cette phrase, si lourde de sens, me revenait en suivant avec vous la marche dialectique de l'esprit de Pascal vers la seule vérité qui donne une pleine signification à notre être tout entier.

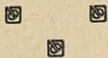
L'accord possible de la Science et de la Foi, voilà donc un des enseignements, un des messages de Pascal. Dom Pastourel, dans son judicieux essai, nous a bien finement dit l'autre, à savoir qu'un puissant génie est le plus souvent l'addition de sa race. Un autre des grands savants que je nommais tout à l'heure et que nous commémorions aussi cet hiver, Louis Pasteur, nous est également une preuve de cette loi, si féconde en conséquences sociales. C'est la longue lignée de ses patients aïeux terriens, séculairement enracinés dans les montagnes du Jura, qui a élaboré un Pasteur. A lire sa biographie, telle que nous l'a retracée son gendre, M. Vallery-Radot, cette évidence s'impose. Pareillement, la longue lignée auvergnate de ses aïeux, marchands et magistrats, a produit, comme fleur dernière, un Pascal. Nous trouvons là une nouvelle illustration, dans l'ordre de la pensée, d'une thèse que Balzac, après Bonald, et en même temps qu'Auguste Comte, énonçait dans la *Préface générale* de la *Comédie humaine* : « la cellule sociale n'est pas l'individu, c'est la famille ». Mais pour que la famille soit vraiment forte — cette autre thèse ressort de la savante monographie que vous nous avez lue, mon Révérend Père, ne faut-il pas qu'elle soit solidement racinée, qu'elle ait puisé et enrichi ses énergies dans un milieu fixe de mœurs, sous les influences prolongées d'un même coin de terre. Considéré sous cet angle, Pascal, ce descendant des montagnards d'Ambert, ce petit-fils, par sa mère, d'un échevin de Clermont, ce fils du conseiller élu par le Roi en l'élection d'Auvergne, nous apparaît comme un des plus glorieux témoins de la valeur du Régionalisme, de cette prudente doctrine qui veut donner au pays des organes de durée, et les placer, ces organes, dans des centres déjà anciens de vie locale, dans nos provinces de jadis, encore perceptibles sous le morcellement factice des départements. Les maintenir de plus en plus actives, ces provinces, les réchauffer, défendre jalousement leur personnalité atavique, les respecter, les aimer dans leurs coutumes, dans leurs monuments, dans leurs grands hommes,

dans leur histoire, c'est la leçon que nous donne, par sa seule existence, le grand génie auvergnat dont nous venons d'apprendre par Dom Pastourel qu'il voulut signer son invention la plus universelle, semble-t-il, la plus étrangère à ses hérédités, la plus abstraite, en matière arithmétique : *Blasius Pascal, patricius Arvernus*. — *Blaise Pascal, Patricien Arverne*.

Cette leçon pascalienne, Messieurs, votre Académie s'y conforme depuis son origine, et aujourd'hui encore. N'est-ce pas à elle que revient l'initiative de cette cérémonie du tricentenaire ? Vous m'avez fait un très grand honneur, et auquel j'ai été bien sensible, en m'invitant à présider cette séance publique, à moi qui n'étant pas né à Clermont, ne suis qu'un Auvergnat d'adoption. Permettez-moi de joindre à mon remerciement un souhait, celui que votre compagnie — je veux bien dire notre compagnie — continue à travailler de plus en plus dans cette voie, si utile, si salutaire, de l'histoire locale. Votre bulletin ne s'appelle-t-il pas d'ailleurs : Bulletin historique et scientifique de l'Auvergne ? et avec quelle conscience vous avez justifié ce titre, ceux qui suivent de près cette publication le savent. Pour ma part, depuis que le regretté comte de Chabrol, si délicatement portraituré par M. Edmond Euvérat dans vos deux derniers fascicules, m'a introduit auprès de vous, je n'ai pas cessé de le lire, ce bulletin, avec un intérêt passionné. Je me rappelle, entre autres morceaux le si curieux mémoire de M. Marcellin Boudet sur Jacques Cœur, le hardi pelletier de Saint Pourcin qui n'a pas suivi, hélas ! la sage règle du racinement, car il est allé mourir dans l'île grecque de Chio, après une destinée d'aventures, amusantes sous la plume de M. Boudet comme un roman de Dumas ou de Pierre Benoît. Je me rappelle le tragique mémoire consacré par M. l'intendant Marcheix à la *taxe sur les riches de Clermont* en 1793 et son saisissant portrait de Couthon à Feurs, en marche vers Clermont où la sinistre guillotine fonctionnait déjà rue Balainvilliers. Pour en revenir à notre Pascal, comment oublier les études, parues chez vous, de M. Elie Jaloustre

sur la *Puissance de Pascal*, sur *Bien-Assis et Pascal*, sur *la maladie et la mort de Pascal*? Il eut été par trop injuste de ne pas associer à la célébration présente le souvenir de ce fervent Pascalisant.

Permettez-moi, messieurs, pour finir, un regret, et un souhait. Le regret, c'est que ce précieux bulletin soit devenu bien menu, j'entends pour le nombre de ses pages, car les travaux intéressants n'y manquent pas. N'était-ce pas dans le numéro de juin que M. l'Abbé Régis Crégut donnait ses notes si documentées, si savoureuses comme toujours, sur *l'expérience du puy de Dôme* ? Le souhait, c'est que cet amincissement dû, cela se comprend trop, à la dureté des temps, soit corrigé dans sa cause. Un geste généreux y suffirait... Mais je m'arrête : vous trouveriez peut-être que votre président d'un jour n'a pas qualité pour hasarder un tel appel. Excusez cette indiscretion et voyez-y seulement la preuve d'une très haute estime pour l'œuvre d'un si bienfaisant traditionnalisme que cette Académie accomplit depuis des années, en reconstituant et révélant aux nouvelles générations auvergnates, les archives de leur admirable petite patrie. Elle a donné à la grande, cette petite patrie, tant d'hommes distingués, et parmi eux, dans notre profond et pathétique Pascal, le premier, tout simplement, de tous les écrivains français.



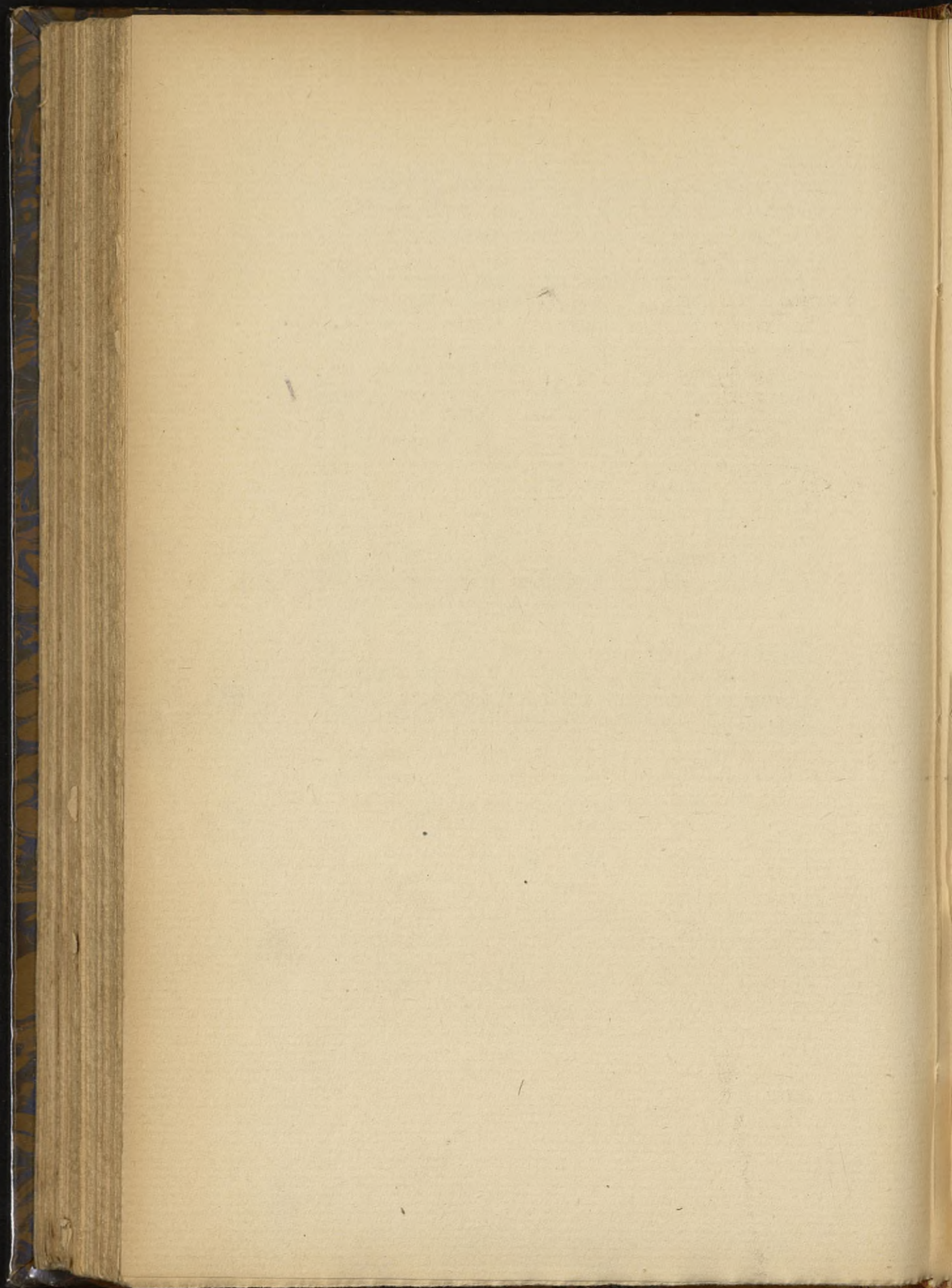


TABLE DES MATIÈRES

Inauguration de la Salle des séances du Conseil Général du Puy-de-Dôme.

	Pages
Discours de M. Clémentel, Sénateur, Président du Conseil Général	13
Discours de M. Alexandre Millerand, Président de la République	17

Visite au siège de la XVII^e Région Economique et à la Foire-Exposition.

Discours de M. Maurice Chalus, Président de la XVII ^e Ré- gion Economique	21
Discours de M. Alexandre Millerand, Président de la Répu- blique	26

Réception à l'Hôtel de Ville de M. Alexandre Millerand, Président de la République.

Discours de M. le Docteur Marcombes, Maire de Clermont- Ferrand	31
--	----

	Pages
Discours de M. Alexandre Millerand, Président de la République	39

*Commémoration au sommet du Puy de Dôme
des expériences de Pascal.*

Allocution de M. Maurice d'Ocagne, membre de l'Institut.	47
Discours de M. Paul Painlevé, membre de l'Institut.....	48
Discours de M. Bataillon, Recteur de l'Académie de Clermont-Ferrand	61
Discours de M. Emile Picard, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences.....	65
Discours de M. Clémentel, Sénateur, Président du Conseil Général	77
Discours de M. Alexandre Millerand, Président de la République	83

*Commémoration du III^e centenaire de Blaise Pascal
au square Blaise-Pascal, à Clermont-Ferrand.*

Discours de M. Audollent, Doyen de la Faculté des Lettres, de Clermont-Ferrand	89
Discours de M. Pierre de Nolhac, de l'Académie Française.	103
Discours de M. Maurice Barrès de l'Académie Française..	105
Discours de M. Léon Bérard, Ministre de l'Instruction Publique	114

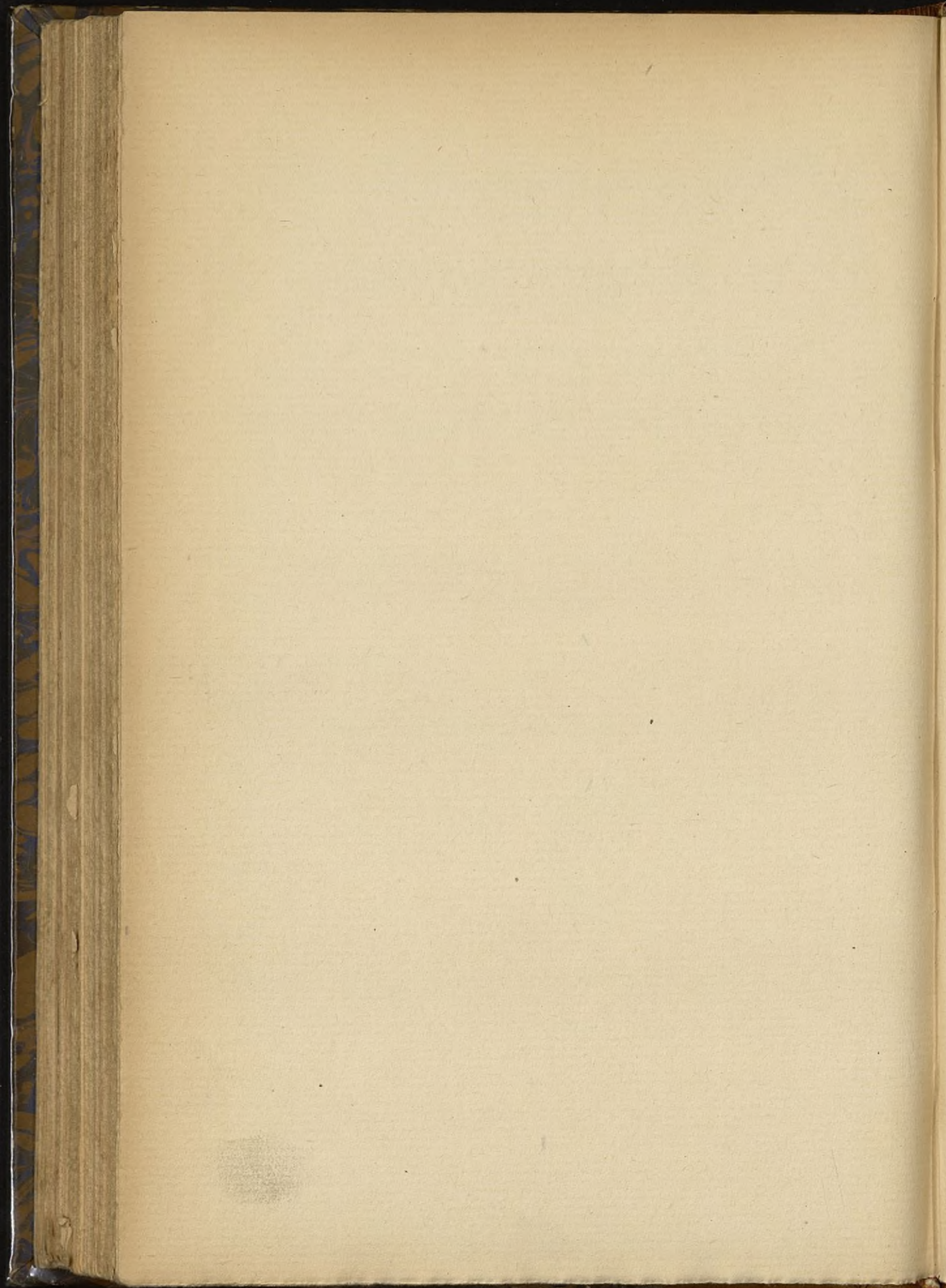
Cérémonies religieuses.

Sermon prononcé par M. l'abbé Brémont, de l'Académie Française, à la cathédrale de Clermont-Ferrand.....	121
Sermon prononcé par M. le Pasteur Rauzier, au temple protestant de Clermont-Ferrand.....	143

*Séance solennelle de l'Académie des Sciences, Arts
et Belles-Lettres de Clermont-Ferrand.*

	Pages
Discours de M. l'Ebraly, Président de l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres, de Clermont-Ferrand.	153
Discours de Dom Pastourel.....	162
Discours de M. J. Chevalier, Professeur à la Faculté des Lettres, de Grenoble.....	175
Discours de M. le Maréchal Fayolle.....	192
Discours de M. Paul Bourget, de l'Académie Française....	195





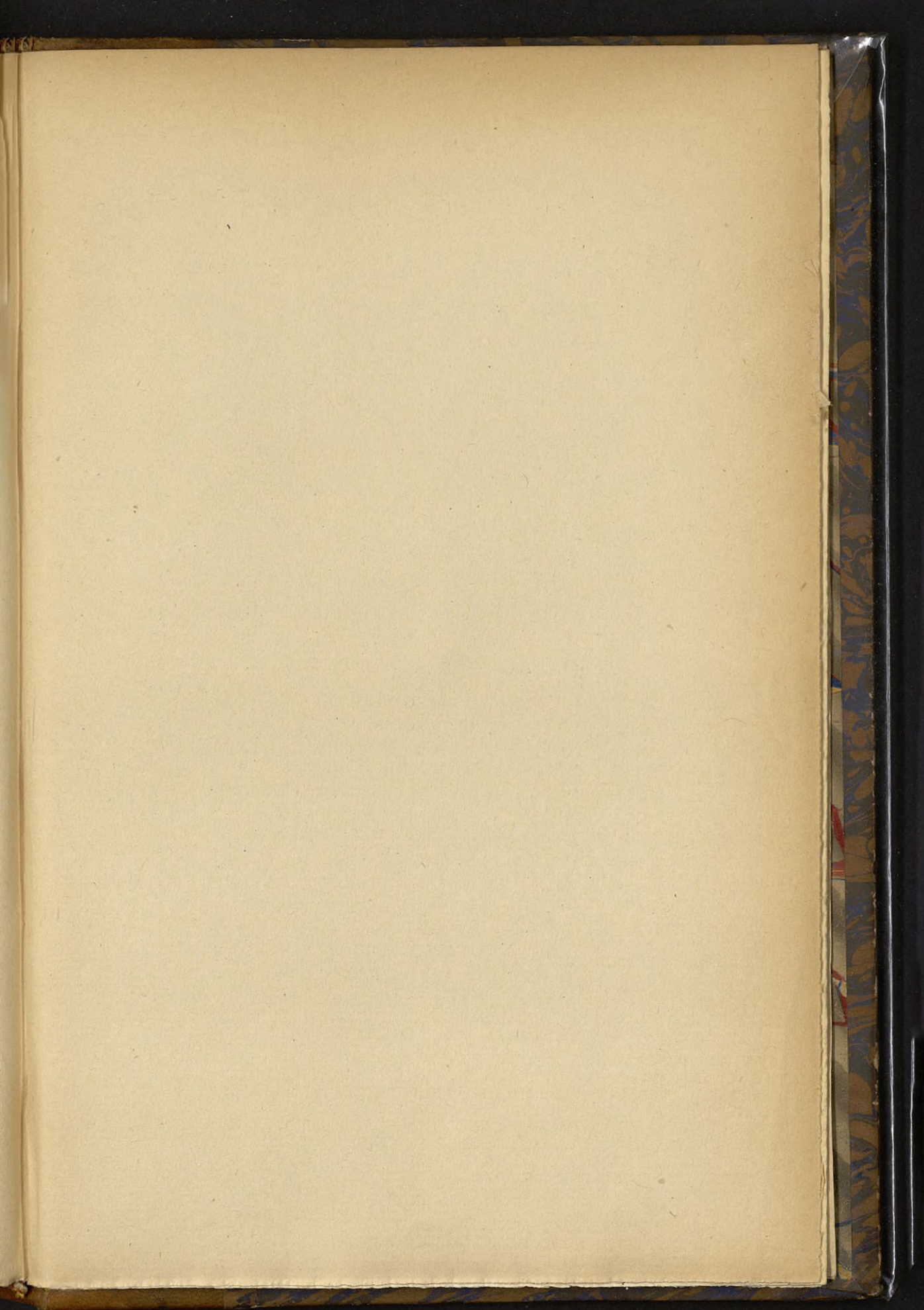
◆

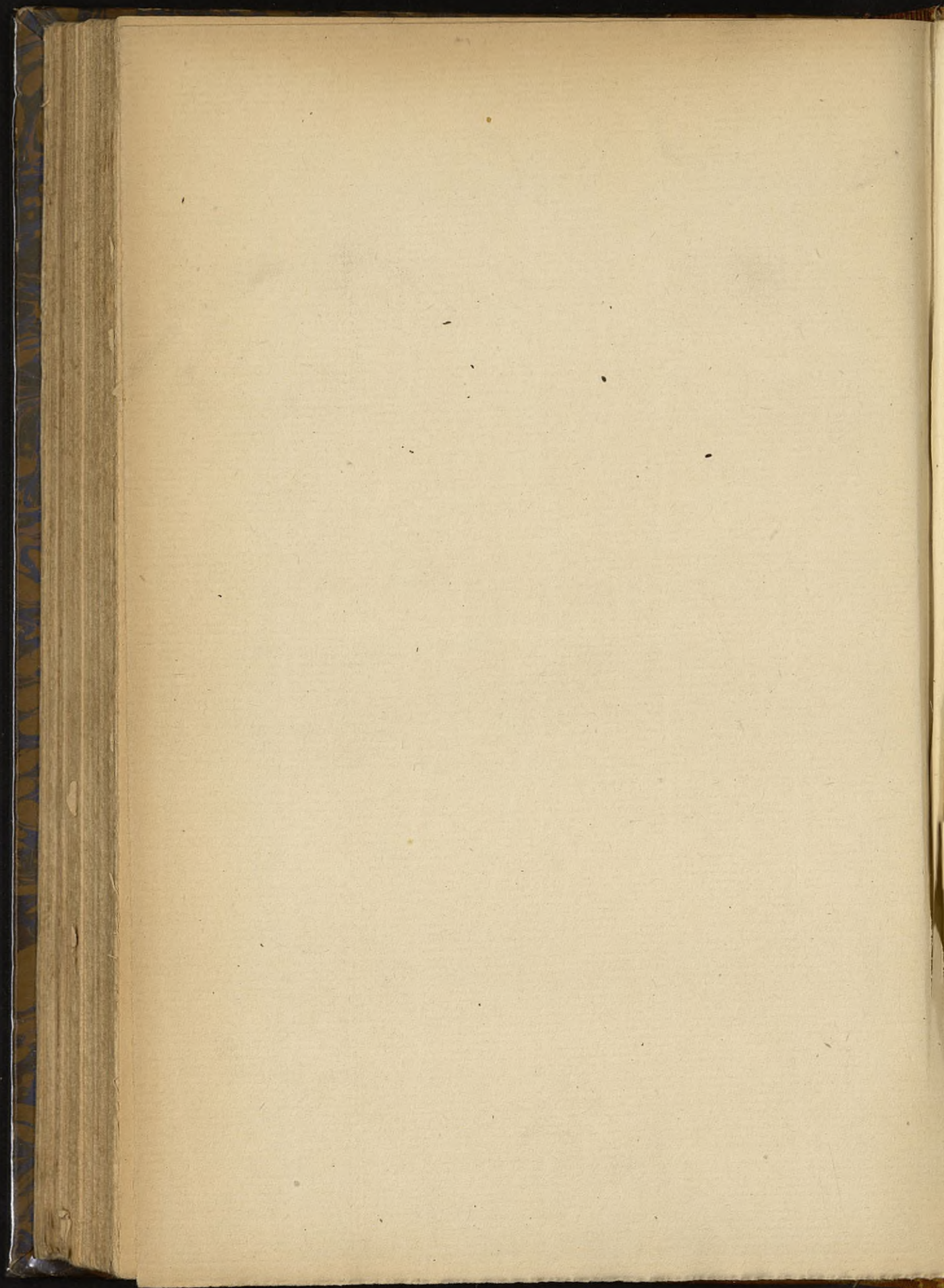
:: ACHEVÉ D'IMPRIMER ::
A CLERMONT-FERRAND
le trente avril mil neuf cent vingt-quatre.

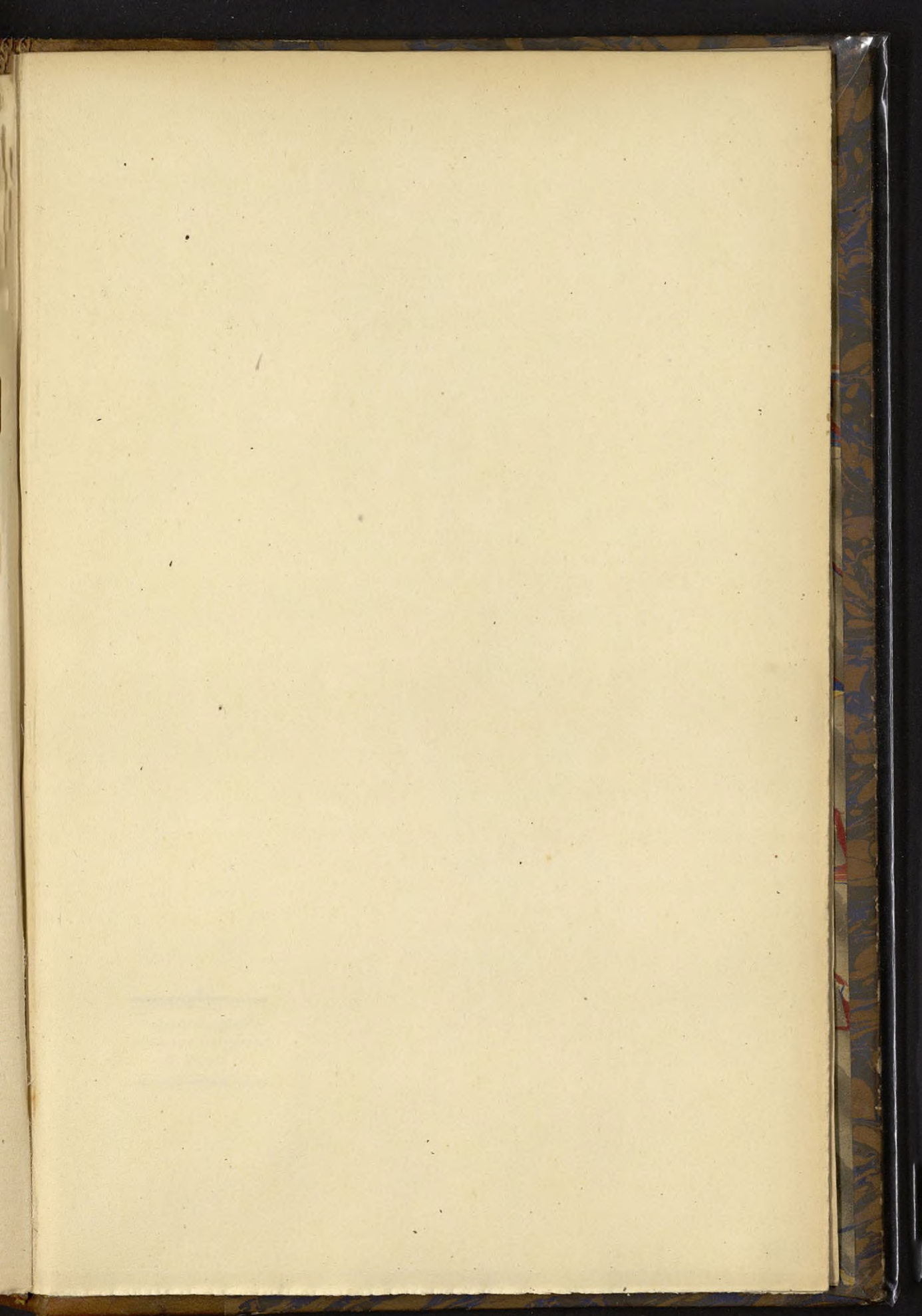
◆

CLERMONT-FERRAND

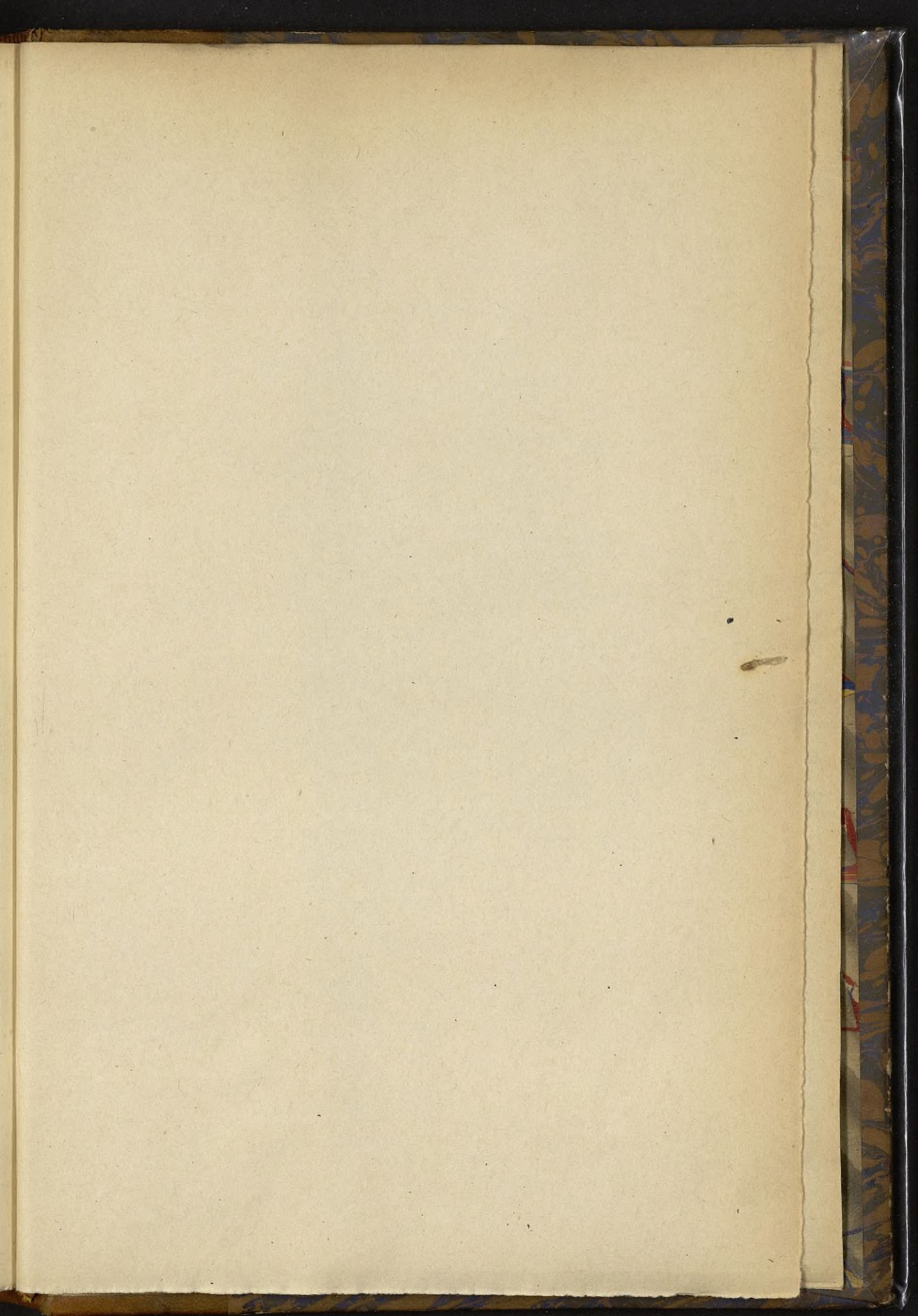
IMPRIMERIE MODERNE, 15, RUE DU PORT

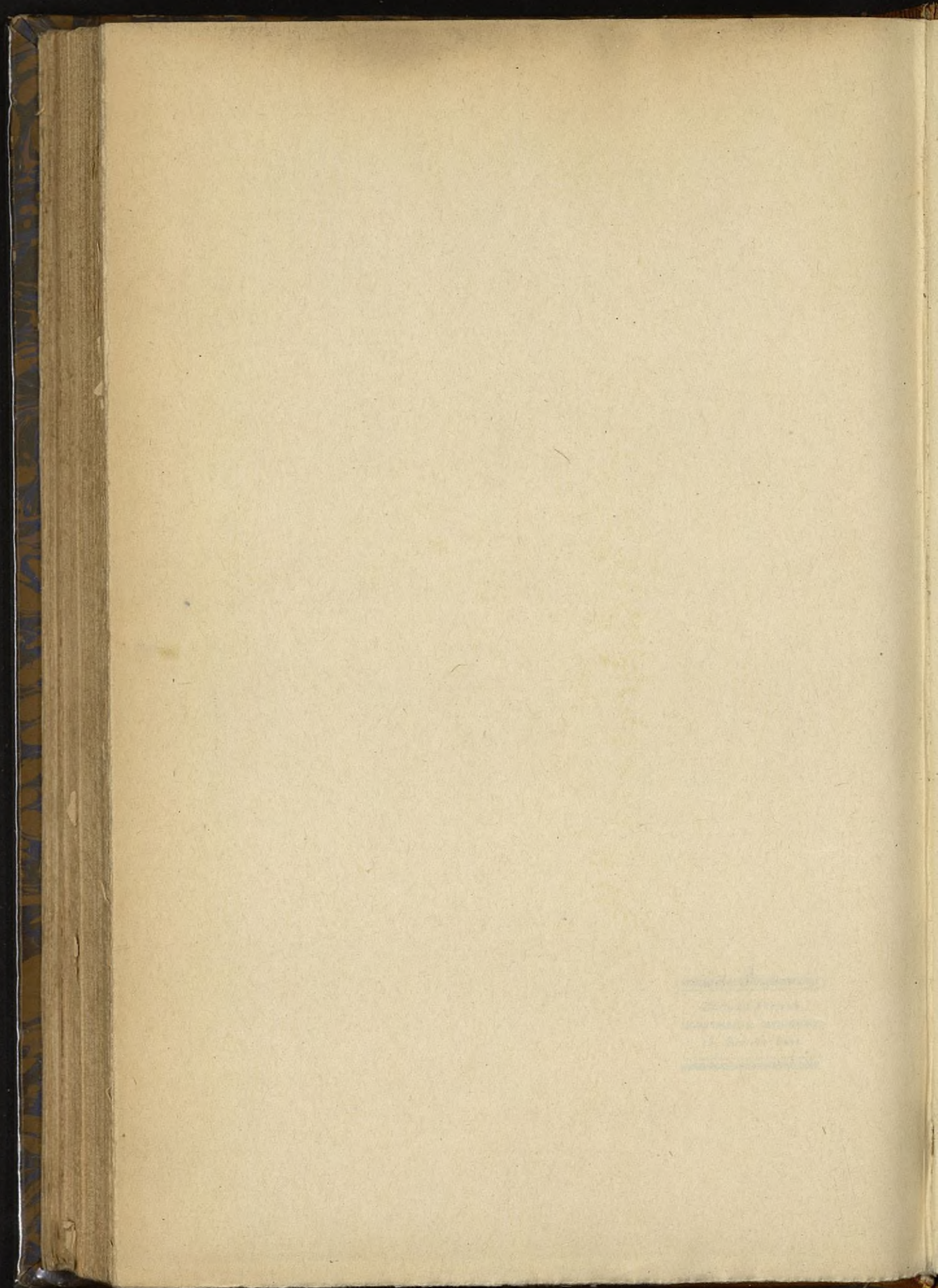


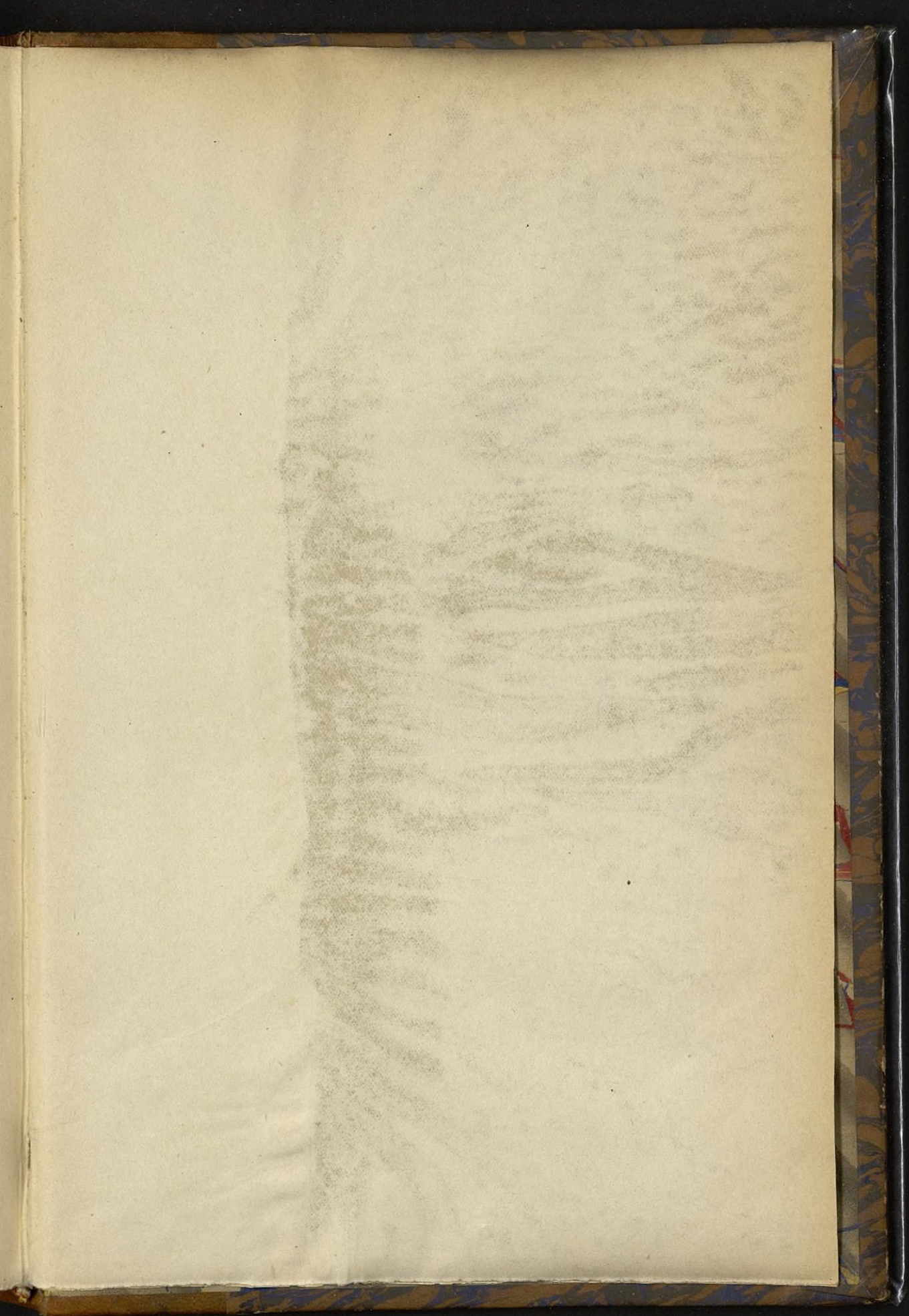


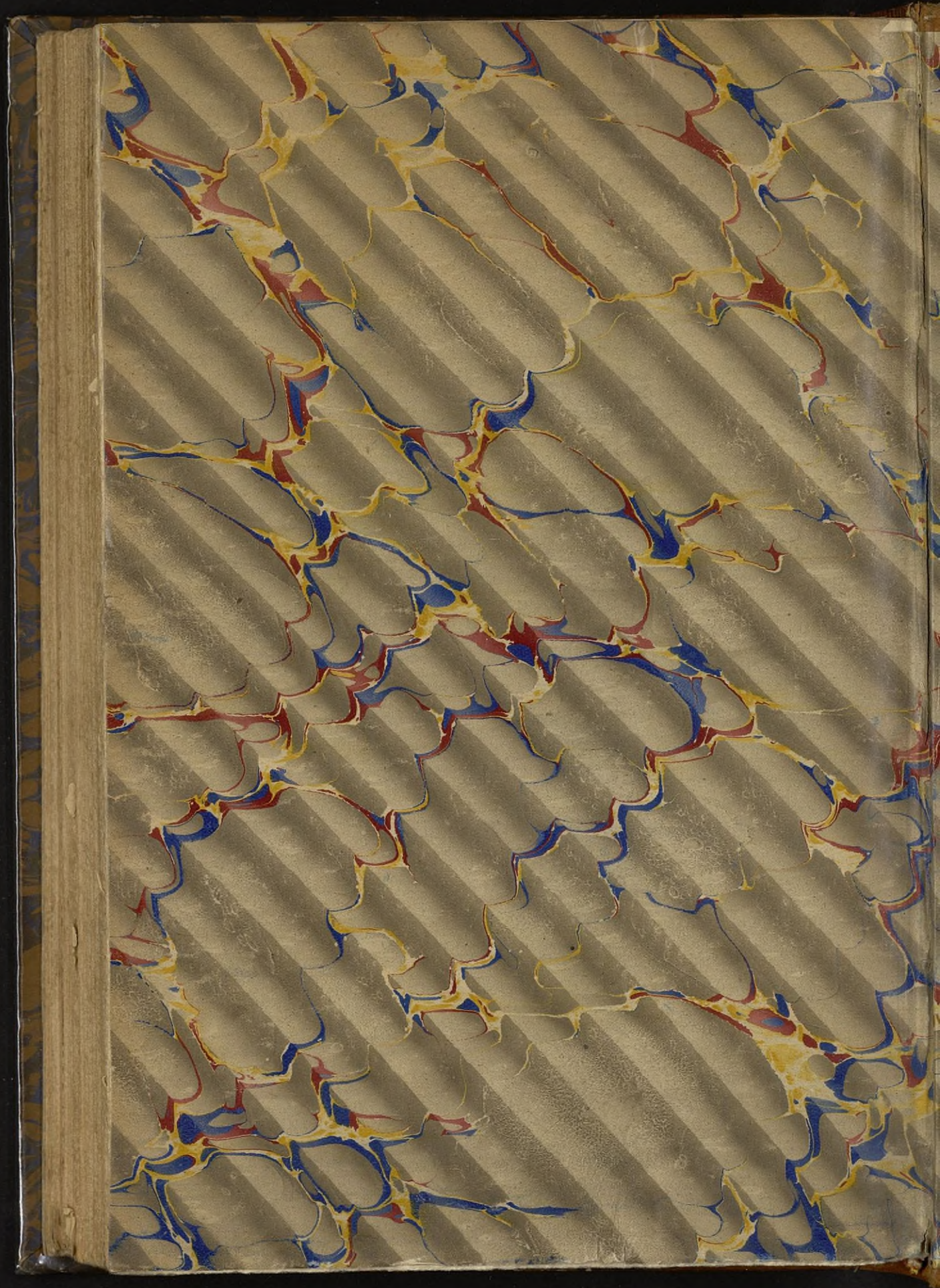


Clermont-Ferrand
IMPRIMERIE MODERNE
15, Rue du Port

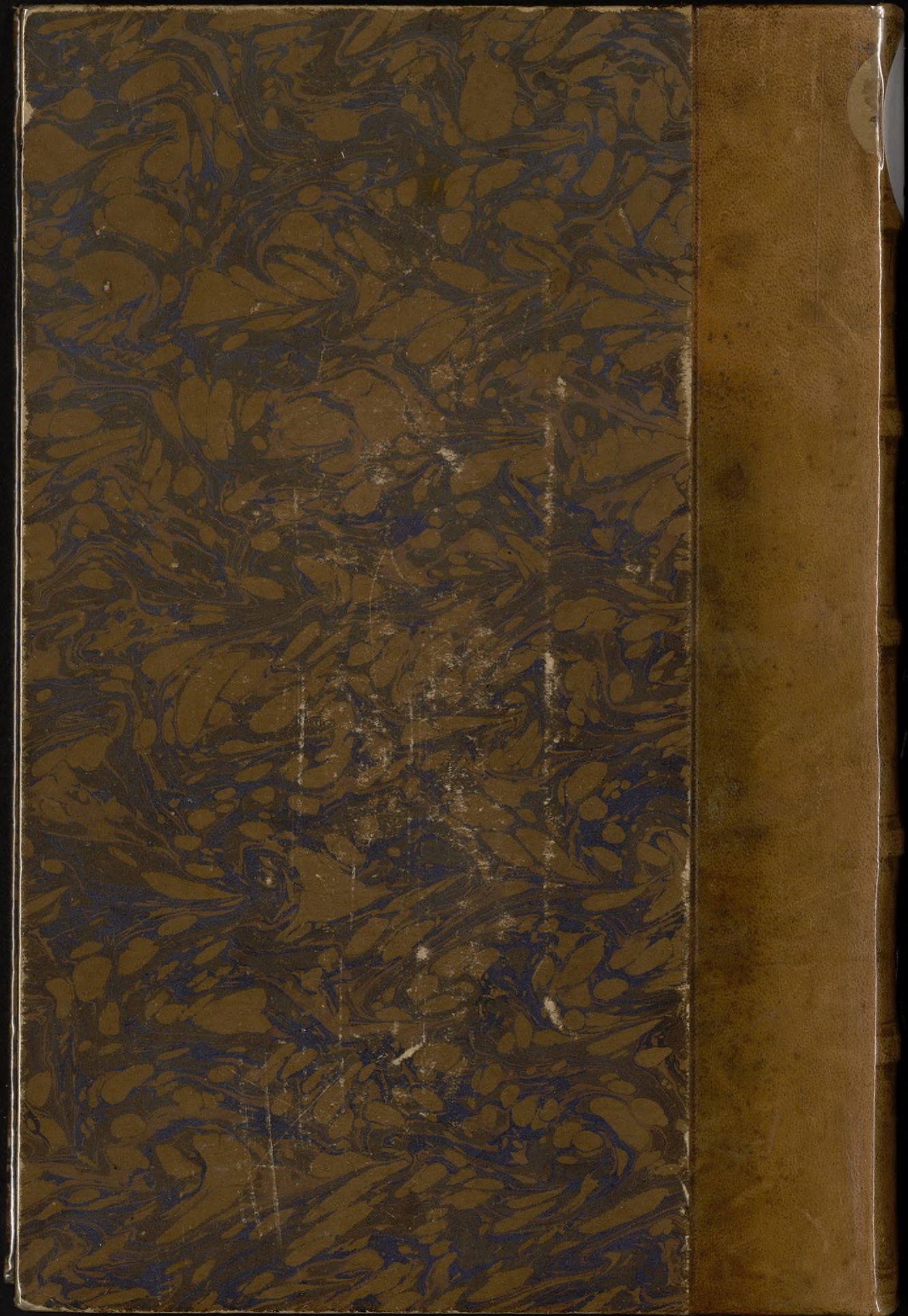












A 34544

TROISIEME
CENTENAIRE
DE
PASCAL

1623

1923